



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

4 parties reliées
ensemble

La piece SIONET
dont elle est originaire
(1745)

LES

ŒUVRES

DE M^R.

GRESSET.

PREMIERE PARTIE.

A GENÈVE,

Chez PELLISSARI &
COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.

4 parties reliées
ensemble

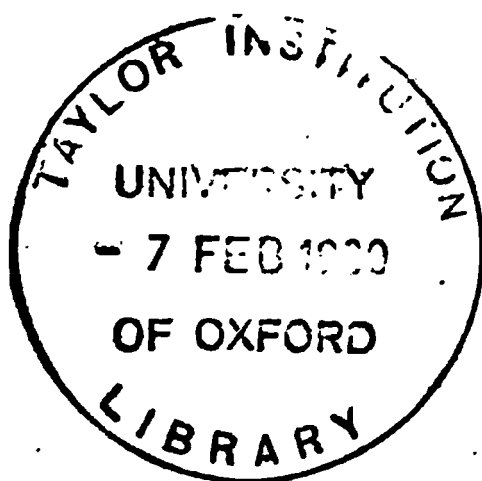
La piece SIONE
dont est en origina 4
(1745)

LES *Moulay*
ŒUVRES
DE M^R.
GRESSET.

PREMIERE PARTIE.

A GENÈVE,
Chez P E L L I S S A R I &
C O M P A G N I E.

M. D C C. X L V I.



LETTRES

DE M. ROUSSEAU,

Sur Ver-Vert, la Chartreuse & autres Poësies.

A M. De Lasseré, Conseiller au Parlement.

A Bruxelles, le 15. Décembre 1735.

J'AI lû le Poëme que vous m'avez envoyé ; je vous avouërai sans flatterie, Monsieur, que je n'ai jamais vû production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un stile familier, que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la Poësie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie ; il n'éroit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de voir ses talens affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne scaurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez pris de me copier vous-même une Pièce si excellente : quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aye lûë deux fois ; il me tarde déjà de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sçai si tous mes Confreres modernes & moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier, que de le continuer, après l'aparition.

L E T T R E S

d'un Phœnomène aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer , qui nous éface tous dès sa naissance , & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté , que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis , &c.

Au Révérend Pere Brumoy , Jesuite.

A Bruxelles , le 17. Décembre 1735.

P A R M I les Phœnomènes Littéraires que vous m'indiquez , vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi Vous , & que vous venez de rendre au Monde ; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poèmes du Perroquet & de la Chartreuse : Je n'ai vû de lui que ces deux Ouvrages ; mais , en vérité , je les aurois admirés , quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du Monde & de la Langue Françoisse. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans ! Et quel désespoir pour nos prétendus beaux Esprits modernes ! J'ai toujours trouvé Chapelle très estimable , mais beaucoup moins , à dire vrai , qu'il n'étoit estimé : ici c'est le naturel de Chapelle ; mais son naturel épuré , embelli ,

orné , & étalé enfin dans toute la perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement , je prévois qu'il nous éfacera tous tant que nous sommes.

A M. De Lasseré, Conseiller au Parlement.

Du 29. Décembre 1735.

A Ne juger que du mérite d'* l'Epître nouvelle qu'en qualité d'Ouvrier , peut-être lui donneroîs-je moins de louanges ; elle est plus négligée que les deux autres Pièces que j'ai admirées du même Auteur : mais , à cela près , on reconnoît la même main & le même génie , c'est-à-dire , l'un des plus heureux & des plus beaux qui ait jamais existé. Il feroit fâcheux que la trempe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits Esprits d'aujourd'hui , qui comptent l'exactitude & la régularité pour rien , comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons Vers & les faire bien ; & que pécher contre la rime en François , ne fût pas la même chose que de pécher contre la Quantité en Latin. Cette fausse maxime des Génies paresseux ou impuissans , doit être proscrire chez les Génies aussi supérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des

* *Les Adieux.*

Vers que pour son plaisir : c'est pour le plaisir des Lecteurs qu'on en doit faire ; & ce plaisir n'est point complet , quand on peut s'apercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une Boëte soit d'Or , & que le dessein en soit neuf & agréable , il faut qu'elle soit finie & achevée dans toute sa perfection. Cet air facile , qui fait le mérite d'un Ouvrage , ne consiste point dans l'inobservation des règles : au contraire , cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'Art ; & je ne veux point d'autre preuve de ma proposition que les Vers mêmes de notre aimable Auteur , dont les plus corrects sont sans doute ceux où regne un plus grand air de facilité : en un mot , le seul moyen de faire des Vers faciles , c'est de les faire difficilement ; & si vous ne m'en croyez pas sur ma parole , vous en conviendrez avec notre maître Horace , dont voici les propres termes.

Nec virtute foret clarisve potemiùs armis.

*Quam Linguâ Larium , si non offenderet unum
Quemque Poëtarum lime labor , & moro. Vos ô ,
Pompilius sanguis , carnem reprehendite quod non
Multa dies & multa litura cœxit , atque
Præfectum decies non castigavit ad anguem.*

Tâchez , mon cher Monsieur , de lui inspirer cette maxime , sans lui dire qu'elle vienne de moi ; car les conseils d'un homme inconnu ne se-

roient peut-être pas aussi bien reçûs que les vôtres , quoiqu'ils ne partent que du zele sincere que j'ai pour sa gloire & pour sa reputation, qui m'est aussi cheré que la mienne propre.

Remerciez bien , je vous prie , Monseigneur l'Evêque de Luçon , de la bonté qu'il a eu de me communiquer par vos mains ces deux dernieres * Epitres , que j'ai déjà lûes trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçûes , & où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant & la riche fécondité qui les a produites. Si le VER - VERT , qui est imprimé , vous tombe entre les mains , vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer , car je ne le possède point en propre. Selon moi ; cet Ouvrage a sur ses Cadets l'avantage de l'invention , & même celui de l'exactitude. C'est un véritable Poëme , & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre Langue.

* Les Ombres & les Adieux.

E P I T R E

A M O N S E I G N E U R

L'E V E S Q U E D E L U Ç O N.

VO U S , dont l'Esprit héréditaire
Par les graces mêmes orné ,
Aux Talens d'un illustre Pere
Joint l'Agrément de S E' V I G N E' ;
Vous , dont le tendre caractère
Sçait unir par d'aimables nœuds
A l'avantage d'être heureux
Le plaisir délicat d'en faire :
Mortel plus charmant que les Dieux ,
D'une Muse ressuscitée ,
De vos soins précieux, de vous-même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'Autel des Grands ,
Recevez le premier encens.
Protéger Euterpe & Minerve ,
Si le mérite est grand , l'éloge en est commun ,
Parmi les Noms fameux que Chio nous conserve,
Ses Fastes en comptent plus d'un ;
Mais être aux bords de l'Hypocréne ,
Affis entre les Rois , ami de Melpoméne ,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux ,
Horace à la fois & Mécène ,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine ,
Et l'Eloge commence à vous.

VER - VERT,

A MADAME DE ***

ABBESSE DE ***

CHANT PREMIER.

V O U S , près de qui les Graces solitaires
Brillent sans fard , & regnent sans fierté ;
Vous , dont l'esprit né pour la vérité ,
Sçait allier à des vertus aüsteres
Le goût , les ris , l'aimable liberté ;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante disgrâce ,
Soyez ma Muse , échauffez mes accens ,
Et pretez-moi ces sons intéressans ,
Ces tendres sons que forma votre lyre ,
Lorsque Sultane , * au printems de ses jours ,
Fut enlevée à vos tristes amours ,
Et descendit au ténébreux Empire :
De mon Héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée ,
Sur son voyage & ses longues erreurs ,
On auroit pû faire un autre Odissée ,
Et , par vingt Chants , endormir les Lecteurs ;
On auroit pû , des Fables surannées ,

* *Epagnole.*

Ressusciter les Diables & les Dieux ,
Des faits d'un mois , occuper des années ,
Et , sur des tons d'un sublime ennuyeux ,
Psalmodier la cause infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée ,
Non moins devot , plus malheureux que lui ;
Mais trop de Vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des Abeilles volages :
Leur goût voltige , il fuit les longs ouvrages ;
Et ne prenant que la fleur d'un sujet ,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes ;
Puissent vos loix se lire dans mes rimes !
Si , trop sincère , en traçant ces portraits ,
J'ai dévoilé les mystères secrets ,
L'art des parloirs , la science des grilles ,
Les graves riens , les mystiques vétilles ,
Votre enjoûment me passera ces traits ;
Votre raison , exempte de faiblesses ,
Sçait vous sauver ces fades petiteesses ;
Sur votre esprit , soumis au seul devoir ,
L'illusion n'eût jamais de pouvoir :
Vous sçavez trop qu'un front , que l'art déguise ,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels ,
Ce ne seroit , ni par l'art des grimaces ,
Ni sous des traits farouches & cruels ;
Mais sous votre air , ou sous celui des Graces ,

Qu'elle viendroit mériter nos autels.

Dans maint Auteur de science profonde
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde ,
Très rarement en devient-on meilleur :
Un fort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares ,
Et conserver , paisibles Cafaniers ,
Notre vertu dans nos propres foyers ,
Que parcourir bords lointains & barbares ,
Sans quoi le cœur , victime des dangers ,
Revient chargé de vices étrangers.

L'affreux destin du Héros que je chante ,
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers ,
Si l'on en doute , attesteront mès Vers.

A Nevers donc , chez les Visitandines
Vivoit n'aguere un Perroquet fameux ,
A qui son art & son cœur généreux ,
Ses vertus même & ses graces badines ,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux ,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.
V E R - V E R T (c'étoit le nom du personnage)
Transplanté là , de l'Indien rivage ,
Fut , jeune encore , ne sçachant rien de rien ,
Au susdit Cloître enfermé pour son bien ;
Il étoit beau , brillant , leste & volage ,
Aimable & franc comme on l'est au bel âge ,
Nétendre & vif ; mais encor innocent ;

Bref , digne Oiseau d'une si sainte cage ,
Par son caquet digne d'être en couvent.
Pas n'est besoin , je pense , de décrire
Les soins des Sœurs : des Nones , c'est tout dire ;
Et chaque Mere , après son Directeur ,
N'aimoit rien tant ; même dans plus d'un cœur ,
Ainsi l'écrit un Chroniqueur sincere ,
Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.
Il partageoit , dans ce paisible lieu ,
Tous les sirops dont le cher Pere en Dieu ,
Grace aux bienfaits des Nonettes sucrées ,
Reconfortoit ses entrailles sacrées..
Objet permis à leur oisif amour ,
V E R - V E R T étoit l'âme de ce séjour :
Exceptez-en quelques vieilles dolentes ,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes ,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison ,
Libre il pouvoit & tout dire & tout faire :
Il étoit sûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux ,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux ;
Il n'étoit point d'agréable partie ,
S'il n'y venoit briller , caracoller ,
Papillonner , siffler , rossignoler :
Il badinoit , mais avec modestie ,
Avec cet air timide & tout prudent ,
Qu'une Novice a même en badinant.

Par plusieurs voix interrogé sans cesse ,
Il repondoit à tout avec justesse :
Tel autrefois César , en même tems ,
Dîtoit à quatre en stiles differens.

Admis partout , si l'on en croit l'histoire ,
L'Amant chéri mangeoit au Refectoire ;
Là , tout s'offroit à ses friands desirs ;
Outre qu'encor , pour ses menus plaisirs ,
Pour occuper son ventre infatigable ,
Pendant le tems qu'il passoit hors de table ,
Mille bonbons , mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits soins , les attentions fines ,
Sont nés , dit-on , chez les Visitandines ;
L'heureux V E R - V E R T l'éprouvoit chaque
jour ,
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour ,
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire ,
Ses jours couloient dans un noble loisir :
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire ;
Là de cellule il avoit à choisir :
Heureuse encore , trop heureuse la Mere
Dont il daignoit , au retour de la nuit ,
Par sa presence honorer le réduit !
Très rarement les antiques Discrettes
Logeoient l'Oiseau ; des Novices propres
L'alcove simple étoit plus de son goût ;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.

Quand chaque soir le jeune Anachorette
Avoit fixé sa nocturne retraite ,
Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus .
Il reposoit sur la boëte aux Agnus :
A son reveil , de la fraîche Nonette
Libre témoin , il voyoit la Toilette .
Je dis Toilette & je le dis tout bas ;
Oüi , quelque part , j'ai lû qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles ,
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles :
Ainsi qu'il est pour le Monde & les Cours ,
Un art , un goût de modes & d'atours ,
Il est aussi des modes pour le voile ;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine , à la plus simple toile .
Souvent l'essain des folâtres amours ,
Essain qui sçait franchir grilles & tours ,
Donne aux bandeaux une grace piquante ,
Un air galant à la guimpe flotante ;
Enfin , avant de paroître au parloir ,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir .
Ceci soit dit , entre nous , en silence ;
Sans autre écart revenons au Héros .
Dans ce séjour de l'oïfive indolence ,
VER-VERT vivoit sans ennuis , sans travaux ,
Dans tous les cœurs il regnoit sans partage ,
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux ;
Quatre fereins en étoient morts de rage ,

Et deux Matous, autrefois en faveur,
Dépérissent d'envie & de langueur.

Qui l'auroit dit ! en ces jours pleins de charmes ,

Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs ;
Qu'un tems viendrait, tems de crime & d'alarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs ,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs !
Arrête, Muse, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ces malheurs ,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

C H A N T S E C O N D.

ON juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquoit du don de la parole ,
L'Oiseau disert, hormis dans les repas ,
Tel qu'une None, il ne déparloit pas :
Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre ,
Toujours d'un ton confit en sçavoir vivre ;
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du siècle a rendus trop coquets ,
Et qui, filés par des bouches mondaines ,
N'ignorent rien des vanités humaines ,
VER-VERT étoit un Perroquet dévot ,
Une belle ame innocemment guidée ;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée ,
Ne disoit onc un immodeste mot ;

Mais en revanche il sçavoit des Cantiques ,
Des *Oremus* , des Colloques mystiques ,
Il disoit bien son *Benedicite* ,
Et notre Mere & votre *Charité* ;
Il sçavoit même un peu du Soliloque
Et des traits fins de Marie Alacoque :
Il avoit eû dans ce docte manoir ,
Tous les secours qui menent au sçavoir ;
Il étoit là maintes filles sçavantes ,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.
Instruit , formé par leurs leçons fréquentes ,
Bientôt l'Eleve égala ses Regentes ;
De leur ton même , adroit imitateur ,
Il exprimoit la pieuse lenteur ,
Les saints soupirs , les notes languissantes
Du chant des Sœurs , colombes gémissantes ;
Finalement , V E R - V E R T sçavoit par cœur
Tout ce que sçait une Mere de Chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un Cloître ,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers , du matin jusqu'au soir ,
Il n'étoit bruit que des scènes mignones
Du Perroquet des bienheureuses Nones ;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau V E R - V E R T ne bougeoit du parloir ;
Sœur Melanie , en guimpe toujours fine ,
Portoit l'Oiseau : d'abord , aux spectateurs

Elle en faisoit admirer les couleurs ,
Les agrémens , la douceur enfantine ;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite ;
On oublioit ses attraits enchanteurs ,
Dès que sa voix frapoit ses Auditeurs.
Orné , rempli de saintes gentilleses ,
Que lui dictoient les plus jeunes Professes ,
L'illustre Oiseau commençoit son recit ;
A chaque instant de nouvelles fineses ,
Des charmes neufs varioient son debit :
Eloge unique & difficile à croire ,
Pour tout Parleur qui dit publiquement ,
Nul ne dormoit dans tout son Auditoire ;
Quel Orateur en pourroit dire autant ?
On l'écoutoit , on vantoit sa mémoire ;
Lui , cependant , stilé parfaitement ,
Bien convaincu du néant de la gloire ,
Se rengorgeoit toujours dévotement ,
Et triomphoit toujours modestement :
Quand il avoit débité sa science ,
Serrant le bec & parlant en cadence ,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié ,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles ,
Que des douceurs , excepté quelques mots
De médifance & tels propos de filles

Que , par hasard , il aprenoit aux grilles ,
 Ou que nos Sœurs traitoient dans leurs enclos.
 Ainsi vivoit dans ce nid délectable ,
 En maître , en saint , en sage véritable ,
 Pere V E R - V E R T , cher à plus d'une Hébée ,
 Gras comme un Moine , & non moins vénérable ,
 Beau comme un cœur , sçavant comme un Abbé ,
 Toujours aimé comme toujours aimable ,
 Civilisé , musqué , pincé , rangé :
 Heureux enfin , s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce tems d'affligeante mémoire ,
 Ce tems critique où s'éclipse la gloire.
 O crime ! O honte ! O cruel souvenir !
 Fatal voyage aux yeux de l'avenir !
 Que ne peut-on en dérober l'histoire ?
 Ah , qu'un grand nom est un bien dangereux !
 Un fort caché fût toujours plus heureux.
 Sur cet exemple , on peut ici m'en croire :
 Trop de talens , trop de succès flatteurs
 Traînent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom , V E R - V E R T , tes proësses
 brillantes
 Ne fûrent point bornées à ces climats ;
 La Renommée annonça tes apas ,
 Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
 Là , comme on sçait , la Visitation
 A son Bercaïl de Révérendes Meres ,
 Qui , comme ailleurs , dans cette Nation ,

A tout ſçavoir ne ſont pas les dernieres ;
Parquoi , bientôt , aprenant des premieres
Ce qu'on diſoit du Perroquet vanté ,
Deſir leur vint d'en voir la vérité.

Deſir de fille eſt un feu qui devore ,
Deſir de None eſt cent fois pis encore.
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oïſeau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la Supérieure ,
Pour la prier que l'Oïſeau plein d'attraits ,
Soit , pour un tems , amené par la Loire ;
Et que , conduit au rivage Nantais ,
Lu i-même il puiſſe y jouir de ſa gloire ,
Et ſe prêter à de tendres ſouhaits.

La Lettre part. Quand viendra la reponſe ?
Dans douze jours : quel ſiècle juſques-là !
Lettre ſur Lettre , & nouvelle ſemence :
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.

Or , à Nevers arrive enfin l'Epitre.

Grave ſujet ; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.

Perdre VER-VERT ! O Ciel , plutôt la mort !
Dans ces Tombeaux , ſous ces Tours isolées ,
Que ferons-nous , ſi ce cher Oïſeau ſort ?
Ainſi parloient les plus jeunes voilées ,
Dont le cœur vif , & las de ſon loïſir
S'ouvroit encor à l'innocent plaïſir ;

Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
 Que cette troupe étroitement enclose,
 A qui, d'ailleurs, tout autre Oiseau manquoit,
 Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
 L'avis, pourtant, des Meres assistantes,
 De ce Sénat antiques Présidentes,
 Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
 Fut d'envoyer le Pupile charmant
 Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
 Elles craignoient qu'un refus obstiné
 Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes;
 Ainsi jugea l'Etat embéguiné.

Après ce Bill des Milledis de l'Ordre,
 Dans la commune arrive grand desordre:
 Quel sacrifice! Y peut-on consentir?
 Est-il donc vrai? (dit la Sœur Seraphique)
 Quoi, nous vivons & V E R - V E R T va partir!
 D'un autre part, la Mere Sacristine
 Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
 Pleure, frémit, se pâme, perd la voix:
 Tout est en deuil; je ne sçai quel présage,
 D'un noir crayon, leur trace ce voyage;
 Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur,
 Du jour encor redoublent la terreur.
 Trop vains regrets! L'instant funeste arrive;
 Ja, tout est prêt sur la fatale rive;
 Il faut enfin se résoudre aux adieux,
 Et commencer une absence cruelle:

Ja, chaque Sœur gémit en Tourterelle ,
Et plaint , d'avance , un veuvage ennuieux.
Que de baisers au fortir de ces lieux
Reçût VER-VERT ! Quelles tendres allarmes !
On se l'arrache , on le baigne de larmes :
Plus il est prêt de quitter ce séjour ,
Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes ;
Enfin , pourtant , il a passé le Tour :
Du Monastere , avec lui , fuit l'Amour.
Pars , va , mon Fils , vole où l'honneur t'appelle ,
Reviens charmant , reviens toujours fidelle ;
Que les Zéphirs te portent sur les flots ,
Tandis qu'ici dans un triste repos ,
Je languirai forcément exilée ,
Sombre , inconnue , & jamais consolée ;
Pars , cher VER-VERT ; & dans ton heureux
cours ,
Sois pris partout pour l'Aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonain poupine ,
Qui , pour distraire & charmer sa langueur ,
Entre deux draps avoit , à la fourdine ,
Très souvent fait l'Oraison dans Racine ,
Et qui , sans doute , auroit , de très grand cœur ,
Loin du Couvent , suivi l'Oiseau parleur.
Mais c'en est fait , on embarque le Drôle ,
Jusqu'à present vertueux , ingénu ,
Jusqu'à present modeste en sa parole :
Puisse son cœur , constamment défendu ,

Au Cloître , un jour , rapporter sa vertu !
 Quoiqu'il en soit , déjà la rame vole ,
 Du bruit des eaux les airs ont retenti ,
 Un bon vent souffle , on part , on est parti.

C H A N T T R O I S I E' M E.

LA même Nef légère & vagabonde ,
 Qui voituloit le saint Oiseau sur l'onde ,
 Portoit aussi deux Nymphes , trois Dragons ,
 Une Nourrice , un Moine , deux Gascons :
 Pour un Enfant qui sort du Monastere ,
 C'étoit écheoir en dignes compagnons !
 Aussi V E R - V E R T , ignorant leur façons ,
 Se trouva là comme en terre étrangere ;
 Nouvelle langue & nouvelles leçons.
 L'Oiseau surpris n'entendoit point leur stile ;
 Ce n'étoit plus paroles d'Evangile ,
 Ce n'étoit plus ces pieux entretiens ,
 Ces traits de Bible & d'Oraisons mentales
 Qu'il entendoit chez nos douces Vestales :
 Mais de gros mots , & non des plus chretiens :
 Car les Dragons , race assez peu dévote ,
 Ne parloient là que langue de Gargotte :
 Charmant au mieux les ennuis du chemin ,
 Ils ne fêtoient que le Patron du Vin :
 Puis les Gascons & les trois Perronelles
 Y concertoient sur des tons de ruelles :

De leur côté , les Bateliers juroient ,
Rimoient en Dieu , blasphêmoient & sacroient :
Leur voix stilé aux tons mâles & fermes ,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans le fracas , confus , embarrassé ,
VER-VERT gardoit un silence forcé ;
Triste , timide , il n'osoit se produire ,
Et ne sçavoit que penser ni que dire.

Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le Perroquet rêveur ;
Frere Lubin , d'un ton peu Monastique ,
Interrogeant le beau mélancolique ,
L'Oiseau benin prend son air de douceur ;
Et, vous poussant un soupir méthodique ,
D'un ton pédant repond , *Ave ma Sœur* :
A cet *Ave* , jugez si l'on dût rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre sire ;
Ainsi berné , le Novice interdit ,
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit ,
Et qu'il seroit mal mené des commeres ,
S'il ne parloit la langue des confreres ;
Son cœur né fier , & qui jusqu'à ce tems ,
Avoit été nourri d'un doux encens ,
Ne pût garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissant ;
A cet instant , en perdant patience ,
VER-VERT perdit sa premiere innocence.
Dès lors ingrat , en soi-même il maudit

Les cheres Sœurs les premières maîtresses ,
 Qui n'avoient pas sçû mettre en son esprit
 Du bon François les brillantes fineses ,
 Les sons nerveux & les délicatesses.

A les apprendre il met-donc tous ses soins ,
 Parlant très peu ; mais n'en pensant pas moins.
 D'abord l'Oiseau , comme il n'étoit pas bête ,
 Pour faire place à de nouveaux discours ,
 Vit qu'il devoit oublier , pour toujours ,
 Tous les gaudés qui farcissoient sa tête ;
 Ils furent tous oubliés en deux jours ,
 Tant il trouva la langue à la dragonne
 Plus du bel air que les termes de None.
 En moins de rien l'éloquent animal ,
 Helas ! Jeunesse apprend trop bien le mal !
 L'animal , dis-je , éloquent & docile ,
 En moins de rien , fut rudement habile.
 Bien vite il sçût jurer & maugréer
 Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier :
 Il dementit les célèbres maximes ,
 Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
 Que par degrés. Il fut un scelerat ,
 Profès d'abord & sans noviciat.
 Trop bien sçût-il graver en sa mémoire
 Tout l'Alphabet des Bateliers de Loire ;
 Dès qu'un d'iceux , dans quelque vertigo ,
 Lâchoit un *mor*... VER-VERT faisoit l'écho :
 Lors aplaudi par la bande susdite ,

Fier & content de son petit merite ,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De sçavoir plaire au monde suborneur ;
Et dégradant son généreux organe ,
Il ne fût plus qu'un Orateur prophane :
Faut-il , qu'ainsi l'exemple séducteur ,
Du Ciel au diable emporte un jeune cœur !

Pendant ces jours , durant ces tristes scènes ,
Que faisiez-vous dans vos Cloîtres deserts ,
Chastes Iris du Couvent de Nevers ?

Sans doute ; hélas ! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats ,
Pour un volage indigne de vos peines ,
Et qui , soumis à de nouvelles chaînes ,
De vos amours ne faisoit plus de cas.

Sans doute , alors , l'accès du Monastere
Etoit d'ennuis tristement obsédé ;
La grille étoit dans un détail solitaire ,
Et le silence étoit presque gardé.

Cessez vos vœux , V E R - V E R T n'en est plus
digne ;

V E R - V E R T n'est plus cet Oiseau révérend ,
Ce Perroquet d'une humeur si benigne ,
Ce cœur si pur , cet esprit si fervent ;
Vous le dirai-je ? Il n'est plus qu'un brigand ,
Lâche apostat , blasphémateur insigne ;
Les vens légers , & les Nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.

Ne vantez point sa science infinie :

Sans la vertu que vaut un grand génie ?

N'y pensez plus : l'infâme a , sans pudeur ,

Prostitué ses talens & son cœur.

Déjà , pourtant , on aproche de Nantes ,

Où languissoient nos Sœurs impatientes :

Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit ,

Des Cieux , trop tard , le jour disparoissoit.

Dans ces ennuis , l'esperance flatieuse ,

A nous tromper toujours ingénieuse ,

Leur promettoit un esprit cultivé ,

Un Perroquet noblement élevé ,

Une voix tendre , honnête , édifiante ,

Des sentimens , un merite achevé ;

Mais ô douleur ! O vaine & fausse attente !

La Nef arrive , & l'équipage en sort.

Une Touriere étoit assise au port.

Dès le départ de la première lettre ,

Là , chaque jour , elle venoit se mettre ;

Ses yeux errans sur le lointain des flots ,

Sembloient hâter le vaisseau du Héros.

En débarquant auprès de la Béguine ,

L'Oiseau madré la connut à la mine ,

A son œil prude , ouvert en tapinois ,

A sa grande coëffe , à sa fine étamine ,

A ses gands blancs , à sa mourante voix ,

Et , mieux encore , à sa petite Croix :

Il en frémit , & même il est croyable ,

Qu'en militaire, il la donnoit au Diable :
 Trop mieux aimant fuivre quelque Dragon,
 Dont il sçavoit le bachique jargon,
 Qu'aller apprendre encor les Litanies,
 La Révérence & les Cérémonies :
 Mais force fut au Grivois dépité
 D'être conduit au gîte detesté.
 Malgré ses cris la Touriere l'emporte :
 Il la mordoit, dit-on, de bonne forte,
 Chemin faisant ; les uns disent, au cou,
 D'autres, au bras : on ne sçait pas bien où ;
 D'ailleurs, qu'importe ! A la fin, non sans peine,
 Dans le Couvent la Béate l'enmeine ;
 Elle l'annonce. Avec grande rumeur
 Le bruit en court. Aux premières nouvelles
 La cloche sonne. On étoit lors au Chœur :
 On quitte tout, on court, on a des ailes :
 C'est lui, ma Sœur, il est au grand Parloir :
 On vole en foule, on grille de le voir ;
 Les Vieilles même, au marcher timétrique,
 Des ans tardifs ont oublié le poids :
 Tout rajeunit ; & la Mere Angélique
 Courut alors pour la première fois.

CHANT QUATRIEME.

ON voit enfin, on ne peut se repaître
 Asez les yeux des beautés de l'Oiseau :
 C'étoit raison ; car le fripon pour être

Moins bon garçon , n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier , & cet air Petit-Maitre
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, Grand Dieu, que sur le front d'un traître,
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits ?
Pour admirer les charmes qu'il rassemble ,
Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble ;
En entendant cet essain bourdonner ,
On eût , à peine , entendu Dieu tonner :
Lui , cependant , parmi tout ce vacarme ,
Sans daigner dire un mot de piété ,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la Communauté.
En second lieu , quand la Mere Prieure ,
D'un air auguste , en fille intérieure ,
Voulut parler à l'Oiseau libertin :
Pour premiers mots , & pour toute reponse ,
Nonchalamment , & d'un air de dédain ,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce ,
Mon Gars repond , avec un ton faquin :
Par la corbleu ! Que les Nones sont folles !
L'histoire dit qu'il avoit , en chemin ,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début , la Sœur Saint Augustin ,
D'un air sucré , voulant le faire taire ,

Et lui disant : Fi donc , mon très cher Frere !
Le très cher Frere , indocile & mutin ,
Vous la rima très richement en tain.
Vive Jesus ! Il est forcier , ma Mere ,
Reprend la Sœur ; Juste Dieu ! Quel coquin :
Quoi ! C'est donc là ce Perroquet divin ?
Ici VER-VERT , en vrai gibier de Crève ,
L'apostropha d'un *La peste te creve.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier , chacune eût son paquet ;
Turlupinant les Jeunes précieuses ,
Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné sur les Vieilles grondeuses ,
Il basoïloit leur sermon nazillard :
Ce fut bien pis , quand d'un ton de corsaire ,
Las , excédé de leurs fades propos ,
Bouffi de rage , écumant de colere ,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit sçû rapporter des bateaux ;
Jurant , sacrant d'une voix dissoluë ,
Faisant passer tout l'enfer en revûë ,
Les B , les F voltigeoient sur son bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec :
Jour de Dieu !... mor !... mille pipes de diables !
Toute la grille , à ces mots effroyables ,
Tremble d'horreur ; les Nonettes sans voix
Font , en fuyant , mille signes de Croix :
Toutes pensant être à la fin du monde ,

B ;

Courent en poste aux caves du Couvent ;
Et , sur son nez , la Mere Cunegonde
Se laissant cheoir , perd sa derniere dent.
Ouvrant à peine un sepulchral organe ;
Pere Eternel ! dit la Sœur Bibiane ,
Misericorde ! Ah ! Qui nous a donné
Cet Antechrist , ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
Est-ce donc là l'esprit & la science
De ce VER-VERT si chéri , si prôné ?
Qu'il soit banni , qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour , reprend la Sœur Ecoute ,
Quelles horreurs ! Chez nos Sœurs de Nevers
Quoi ! Parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! C'est ainsi qu'on forme la jeunesse !
Quel hérétique ! O divine sagesse !
Qu'il n'entre point ; avec ce Lucifer ,
En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion. VER-VERT est mis en cage ;
On se résout , sans tarder davantage ,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le Pelerin ne demandoit pas mieux :
Il est proscrit , déclaré détestable ,
Abominable , atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes Sœurs : toutes de l'exécration
Signent l'arrêt en pleurant le coupable ;

Car , quel malheur qu'il fût si dépravé ,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge ,
Et qu'il portât , sous un si beau plumage ,
La fiere humeur d'un escroc achevé ,
L'air d'un payen , le cœur d'un reprouvé.
Il part enfin , porté par la Touriere ,
Mais sans la mordre , en retournant au port ;
Une cabane emporte le compere ,
Et sans regret , il fuit ce triste bord.

De ses malheurs telle fut l'Iddiade.
Quel desespoir ! Lorsqu'enfin de retour ,
Il vint donner pareille sérénade ,
Pareil scandale en son premier séjour.
Que refoudront nos Sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs , les sens d'horreur troublés ,
En manteaux longs , en voiles redoublés ,
Au Discrétoire , entrè neuf vénérables ;
Figurez-vous neuf siecles assemblés.
Là , sans espoir d'aucun heureux suffrage ,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui ,
En plein parquet , enchaîné dans sa cage ,
VER-VERT paroît sans gloire & sans apui.
On est aux voix ; déjà deux des Sybilles
En billets noirs ont crayonné sa mort ;
Deux autres Sœurs , un peu moins imbécilles ,
Veulent , qu'en proie à son malheureux sort ,
On le renvoye au rivage prophane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane :

Mais , de concert , les cinq dernieres voix ,
Du châtiment determinent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence ,
Trois de retraite , & quatre de silence ,
Jardins , toilette , alcoves & biscuits ,
Pendant ce tems , lui seront interdits.
Ce n'est point tout ; pour comble de misere ,
On lui choisit pour garde , pour geoliere ,
Pour entretien , l'Aleçon du Couvent ,
Une Converse , infante doctairiere ,
Singe voilé , squelette octogenaire ,
Spectacle fait pour l'œil d'un Penitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible ,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs ,
Venant le plaindre avec un air sensible ,
De son exil suspendoient les rigueurs.
Sœur Rosalie , au retour de Matines ,
Plus d'une fois lui porta des pralines ;
Mais , dans les fers , loin d'un libre destin ,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte , instruit par l'infortune ,
Ou las de voir sa compagne importune ,
L'Oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les Dragons & le Moine ;
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos Sœurs , pour l'air & pour le ton ,
Il redevint plus devot qu'un Chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion :

Le vieux Divan defarment sa vengeance ,
De l'Exilé borna la penitence.
De son rapel , sans doute , l'heureux jour
Va , pour ces lieux , être un jour d'allegresse ;
Tous ses instans donnés à la tendresse ,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? Hélas ! O plaisirs infideles !
O vains attraits de délices mortels !
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
Caffé parfait , chansons , course legere ,
Tumulte aimable & liberté pleniére ,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs ,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs , ô largesse indiscrete !
Du sein des maux d'une longue diette ,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs ,
Bouré de sucre & brûlé de liqueurs ,
VERT-VERT , tombant sur un tas de dragées ,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & son dernier soupir ;
Ce doux excès hâtant sa destinée ,
Du tendre amour victime fortunée ,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernieres.
Venus , enfin , lui fermant les paupieres ,
Dans l'Elisée , & les sacrés bosquets ,
Le mene au rang des heros Perroquets ,

Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.

Qui peut narrer combien l'illustre mort :

Fut regretté ! La Sœur Dépositaire :

En composa la lettre circulaire ,

D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.

Pour le garder à la race future ,

Son portrait fut tiré d'après nature :

Plus d'une main , conduite par l'Amour ,

Scut lui donner une seconde vie :

Par les couleurs & par la broderie ;

Et la douleur , travaillant à son tour ,

Peignit , broda des larmes à l'entour.

On lui rendit tous les honneurs funébres ,

Que l'Hélicon rend aux Oiseaux célèbres.

Au pied d'un mirthe on plaça le tombeau ,

Qui couvre encor le Mausolée nouveau ;

Là , par la main des tendres Arthémises ,

En lettres d'or ces lettres furent mises

Sur un porphyre environné de fleurs ,

En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices , qui venez causer dans ces Boccages :

A l'insçu de nos graves Sœurs ,

Un instant , s'il se peut , suspendez vos ramages ,

Apprenez nos malheurs.

Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre ,

Parlez , mais parlez pour nous plaindre :

Un mot vous instruira de nos tendres douleurs ,

Ci gît VER - VERT , Ci gissent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
 En peu de mots) que l'Ombre de l'Oiseau
 Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
 Que son esprit dans les Nones repose ,
 Et qu'en tout tems , par la Métémpsicose ,
 De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
 Transportera son ame & son caquet.

L E T T R E

De l'Auteur sur sa sortie des Jésuites ,
 à Mr l'Abbé Marquet.

A Blois , le 4. Décembre 1735.

LA Prophétie est accomplie ,
 Cher Abbé , je reviens à toi.
 La métamorphose est finie ,
 Et mes jours enfin sont à moi.
 Victime , tu le sçais , d'un âge où l'on s'ignore ,
 Porté du Berceau sur l'Autel ,
 Je m'entendois à peine encore ,
 Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel . . .
 Nos goûts font nos destins : l'astre de ma naissance
 Fut la paisible liberté :
 Pouvois-je en fuir l'attrait ? Né pour l'indépen-
 dance ,
 Devois-je plus long tems souffrir la violence
 D'une lente captivité ?

C'en est fait , à mon sort ma raison me ramène ;
Mais , ami , t'avouërai-je un tendre sentiment ,
Que ton cœur généreux reconnoitra sans peine :
Oui , même en la brisant j'ai regretté ma chaîne ,
Et je ne me suis vû libre qu'en soupirant.

Je dois tous mes regrets aux Sages que je quitte :
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux ;
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite ,

Mon cœur me survit auprès d'eux .

Car ne les crois point tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus.

Si tu ne les connois que sur ce qu'en public

La ténébreuse calomnie ,

Ils te sont encore inconnus.

Lis & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus :
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un té-
moignage

Dont l'interêt , la crainte & l'espoir sont exclus ;
A leur sort le mien ne tient plus :

L'impartialité va tracer leur image.

Où , j'ai vû des mortels , j'en dois ici l'aveu ,

Trop combattus , connus trop peu ;

J'ai vû des esprits vrais , des cœurs incorruptibles
Vouës à leur Patrie , à leurs Rois , à leur Dieu ,

A leurs propres maux insensibles ;

Prodiges de leurs jours , tendres , parfaits Amis ,

Et souvent bienfaiteurs paisibles

De leurs plus fougueux ennemis ;

Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
En reproches injurieux ,
Cherchent , en les quittant , à les rendre odieux ;
Pour moi , fidèle au vrai , fidèle à ma pensée ,
C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

LE LUTRIN VIVANT.

A Monsieur l'Abbé de Segonzac.

DE mes Ecrits , aimable confident ;
Cher Segonzac , ma Muse solitaire
De ses ennuis brisant la chaîne austère ,
Vient près de toi retrouver l'enjouement :
Jem'en souviens , lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire ,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement ,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrement.
Je te promis qu'au Temple de Mémoire
Je placerois le Pupitre vivant
Dont je t'apris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis , je remplis mon serment ;
A dire vrai , cette moderne Histoire
Est un peu folle , il en faut convenir :
Est-ce un deffaut ? Non , si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancholie ,
Quoi ! La sagesse est-elle de saison ?
Un trait comique , une vive saillie ,

Marqués au coin de l'aimable folie ,
Consolent mieux qu'une froide Oraison
Que prêche en vain l'ennuïeuse Raison.
Quoiqu'il en soit , ma Minerve severe
Adoucira ces grotesques portraits ,
Et les voilant d'une gaze legere ,
Ne montrera que la moitié de traits.
Venons au fait : Honni qui mal y pense !!
Attention : j'ai toussé ; je commence.

Non loin des bords du Cher & de Laïron ,
Dans un climat dont je tairai le nom ,
Est un vieux Bourg , dont l'Eglise sans vitres ,
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres ;
Là , ne sont point de ces mortels fleuris ,
Qui dans les bras d'une heureuse indolence ,
Exemts d'étude , & libres d'abstinence ,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies ,
Qui du Champagne onc ne fut rougies ,
Que maigres Clercs , Chanoines avortons ,
Sans rabas fins & sans triples mentons ,
Contraints d'aller , traînant leurs faces blêmes ,
A chaque Office , & de chanter eux-mêmes .

Ils ont pourtant , pour aider leur labeur ,
Un Chapelain & quatre enfans de cœur ;
Ces Jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
Chez Dame Barbe : elle leur sert de Mere
Et de soutien ; le public est leur pere .

Il faut sçavoir , pour plus grande clarté ,
Que Dame Barbe est une Octogénaire ,
Fille jadis , aujourd'hui Douairiere ,
Qui , dès-seize ans , d'un siècle corrompu
Craignant l'écuëil , pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des Mondains & des Moines ,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines ;
D'abord servante : ensuite , adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement :
Déjà trois fois elle a vû dans l'Eglise
De Pere en Fils chaque Charge transmise :
Barbe , en un mot , au Chapitre susdit ,
De race en race a gardé son crédit :

Or , chez ladite , arriva notre Histoire :
En Juin dernier ; l'avanture est notoire ;
Par cas fortuit , l'Enfant de Chœur , Lucas ,
Avoit usé l'étui des Pays-Bas :
Vous m'entendez , sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpûre ;
Déjà la brèche augmentant tous les jours ,
Démenteloit la Place & les Faubourgs.
Barbe le voit , s'attendrit ; mais que faire !
Elle étoit pauvre , & l'étoffe étoit chère :
D'un autre part , le Chapitre étoit gueux ;
Et puis , d'ailleurs le petit Malheureux ,
Ouvrage né d'un Auteur anonyme ,
Ne connoissant Parens ni Légitime ,
N'avoit en tout , dans ce stérile lieu ,

Pour se chauffer , que la grace de Dieu.
Il languissoit dans une triste attente ,
Gardant la chambre & rarement debout ;
Enfin , pourtant , l'habile Gouvernante
Scût lui forger une armure décente ,
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Nécessité tire parti de tout.
Nécessité d'Industrie est la Mere.
Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire ,
Vieux Graduel , ample & poudreux Bouquin ,
Dont , aux bons jours , on paroît le Lutrîn ;
D'épais lambeaux , d'un parchemin gotique ,
Formoient le corps de ce Grimoire antique :
De ces feüillets de la crasse endurcis :
L'âge avoit fait une étoffe en glaci.
La Vieille crut qu'on pouvoit , sans dommages ,
Du Livre affreux détacher quelques pages ;
Elle en prend quatre , & les coût proprement :
Pour relier un volume vivant :
Mais le hazard voulut que l'Ouvriere ,
Très peu scavante en pareille matiere ,
Dans les feüillets , qu'elle prit sans façon ,
Prit justement la Messe du Patron ;
L'ouvrage fait , elle en coëffe , à la diable ,
L'humanité du petit misérable :
Parquoi Lucas , chamarré de plein-chant ,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or , cependant , arrive la Saint Brice ,

Fête du lieu , fête du grand Office :
Le Maître Chantre , Intendant du Lutrin ,
Vient au grand Livre , il cherche , mais en vain ;
A feüilleter il perd & tems & peines :
Il jure , il sacre , & s'imagine enfin
Qu'un chœur de Rats a mangé les Antiennes ;
Mais , par bonheur , dans ce triste embarras ,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas ,
Qui , de grimauds renforçant une troupe ,
Sans le sçavoir , portoit l'Office en croupe :
Le Chantre lit , & retrouve au niveau
Tous ces Versets sur ce Livre nouveau :
Sur l'heure il fait son raport au Chapitre ;
On délibere , on décide soudain
Que le Marmot , braqué sur le Pupitre ,
Y servira de Livre & de Lutrin.
Sur cet Arrêt , on le stile au service ,
En quatre tours il apprend l'exercice :
Déjà d'un air intrépide & dévot
Lucas s'acroche à l'Aigle du pivot ;
A Livre ouvert , le Chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très gravement poursuit ce chant fallot ,
Concert grotesque & digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'Evangile :
Ferme , & plus fier qu'un Sénateur Romain ,
Lucas , tenant sa façade immobile ,
Avec succès auroit gagné la fin :

Mais , par malheur , une guêpe incivile ,
Par la couture entr'ouvant le vélin ,
Déconcerta le sensible Lutrin.

D'abord il souffre , il se fait violence ,
Et tenant bon , il enrage en silence.

Mais l'aiguillon allant toujours son train ,
Pour éviter l'insecte impitoyable ,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable ,
Et , loin de là , va , partant comme un trait ,
Pour se guérir , retourner le feuillet.

Ce fait est sûr : sans peine on peut m'en croire ;
De deux Gascons je tiens toute l'Histoire.

C'est pour toi seul , ami tendre & charmant ,
Que j'ai permis à ma Muse exilée ,
Loin de tes yeux tristement isolée ,
De s'égayer sur cet amusement ,
Fruit d'un caprice , ouvrage d'un moment :
Que , loin de toi , jamais il ne transpire.

Si , par hasard , il vient à d'autres yeux ,
Les esprits francs qui daigneront le lire ,
Sans s'appliquer , follement scrupuleux ,
A me trouver un crime dans mes jeux ,
Honoreroient peut-être d'un sourire
Ce libre effort d'un aimable délire ,
Délassement d'un travail sérieux.

Pour les bigots & les froids précieux ,
Peuple sans goût , gens qu'un faux zèle inspire ,
De nos chansons critiques ténébreux ,

Censeurs de tout , exemts de rien produire ,
Sans trop d'effroi je m'attens à leur ire.
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'enfvelir dans un réduit poudreux ,
Fronder mes Vers , foudroyer & proscrire
Ce badinage , en faire un monstre affreux ;
Je les entens gravement s'entredire ,
D'un air capable & d'un ton doucereux :
» Y pense-t-il ? Quel écrit scandaleux !
» Quel tems perdu ! Pourquoi , s'il veut écrire ,
» Ne prend-il point des sujets plus pompeux ,
» Des traits moraux , des éloges fameux ? ...
Mais , dédaignant leur absurde satire ,
Aimable Abbé , nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre , à gronder , à me chercher des crimes ,
Bien plus de tems & de peines entr'eux ,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi , fidele au goût , au sentiment ,
Franc des travers de leur aigre doctrine »
Tu n'iras point peser stoïquement ,
Au grave poids d'une raison chagrine ,
Les jeux légers d'une Muse badine.
Non , la raison , celle que tu chéris ,
A ses côtés laisse marcher les ris ,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées ,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau :

Sage enjoué , vertueux fans rudesse ,
 Des Sages faux évitant la tristesse :
 Il badina fans s'écarter du beau ,
 Et fans jamais effrayer la sagesse.
 Ainsi les traits de son heureux pinceau
 Plairont toujours , & de races en races
 Vivront gravés dans les fastes des Graces ,
 Et les Censeurs obstinés à ternir
 Son art chéri , par l'ennui pédantesque
 D'un françois fade ou d'un latin rudesque ,
 Endormiront les siècles à venir.

LE CARESME IN-PROMPTU.

S O U S un Ciel toujours rigoureux ,
 Au sein des flots impétueux ,
 Non loin de l'Armorique plage ,
 Il est un Isle , affreux rivage ,
 Habitable marécageux ,
 Moitié peuple , moitié sauvage
 Dont les Habitans malheureux
 Separés du reste du monde ,
 Semblent ne connoître que l'Onde ,
 Et n'être connus que des Cieux :
 Des nouvelles de la nature
 Viennent rarement sur ces bords ;
 On n'y sçait que par aventure ,
 Et par de très tardifs rapports

Ce qui se passe sur la terre ,
Qui fait la paix , qui fait la guerre ,
Qui sont les vivans & les morts.

De cette étrange résidence
Le Curé , sans trop d'embarras ,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance ,
Vit de Batêmes & de trépas ,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Isle
Il est regardé comme habile ,
Quand il peut dire , quelquefois ,
Le mois de l'an , le jour du mois.
On va penser que j'exagère ,
Et que j'outre ce caractère ;
„ Quelle aparence , dira-t-on ;
„ Quelle Isle assez abandonnée
„ Ignore le tems de l'année ?
„ Non , ce trait ne peut être bon
„ Que dans une Isle imaginée
„ Par le fabuleux Robinson

De grace , Censeur incrédule ,
Ne jugez point sur ce soupçon ;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule ,
Il porte la conviction ;
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Isle susdite ,

Vieux Papa , bon Israélite ,
(N'importe quand advint le cas ,)
N'avoit point , avant les étrennes ,
Fait apporter de nos climats .
De *Guid'anes* ni d'Almanachs
Pour le guider dans ses Antiennes ,
Et régler ses petits Etats .
Il reconnut sa negligence ;
Mais trop tard vint la prévoyance .
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France ;
Abandonnée aux noirs frimats ,
La mer n'étoit plus praticable ,
Et l'on n'esperoit les bons vens ,
Qui rendent l'Onde navigable ,
Et le Continent abordable ,
Qu'à la naissance du Printems .
Pendant ces trois mois de tempête ,
Que faire sans Calendrier ?
Comment placer les jours de Fête ?
Comment les differencier ?
Dans une pareille méprise
Quelqu'autre Curé plus sçavant
N'auroit pû régir son Eglise ;
Et peut-être , devotement ,
Bravant le fougues de la bise ,
Se feroit livré , sans remise ,
Aux périls du moite Elément :

Mais pour une telle imprudence ,
Doiié d'un trop bon jugement ,
Notre bon Prêtre , assurément ,
Chérissoit trop son existence ;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier ,
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier ,
Officioit sans trop d'étude ,
Et qui , dans sa décrépitude ,
Dégoisoit Pseaumes & Leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine :
Il annonce le premier mois ,
Et recommande , par trois fois ,
A son Assistance chretienne ,
De ne point finir la semaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles ;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sçauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux ,
Il décida , ne pouvant mieux ,
Que ces Fêtes , comme ignorées ,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand , au retour du Zephir ,
Lui-même il auroit pû venir
Prendre langue dans nos contrées ,

Il crut cet avis selon Dieu ;
Ce fut celui de son Vicaire ,
De Javotte sa ménagere ,
Et de son Magister Mathieu
La plus forte tête du lieu.

Ceci posé , Janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours ,
Février fuit , Mars le remplace ,
Et l'Aquilon regnoit toujours :
Du Printems avec patience ,
Attendant le prochain retour ,
Et , sur l'annuelle abstinence ,
Prétendant cause d'ignorance ,
Ou bonnement & sans détour ,
Par faute de réminiscence ,
Notre vieux Curé , chaque jour ,
Se mettoit sur la conscience
Un Chapon de sa basse-cour :
Cependant , poursuit la Chronique ,
Le Carême , depuis un mois ,
Sur tout l'Univers Catholique
Etendoit ses austeres loix :
L'Isle seule , grâces au bon-homme ,
A l'abri des statuts de Rome ,
Voyoit ses libres Habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems :
De vrai , ce n'étoit fine chere ;
Mais , cependant , chaque Insulaire ,

Mi-Païſan, & mi-Bourgeois
Pouvoit parer ſon ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytere,
Tous dans cette erreur ſalutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.

Enfin, pourtant, le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée ;
Voyant qu'il étoit plus que tems
D'inſtruire nos impénitens,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le Printems ;
C'étoit lui, qui, par ſtratagème,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faiſant,
Leur eſcamoter un Carême,
Pour ſe divertir en paſſant.

Le calme retabli ſur l'onde,
Mon Curé, ſelon ſon ferment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque ſans retardement ;
S'étant bien leſté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de reflexion ;
Car de la ſainte quarantaine
Déjà la cinquième ſemaine
Venoit de commencer ſon cours.)

Partie L

C

Il vient : il trouve avec surprise

Que dans l'empire de l'Eglise

Pâques revenoit dans dix jours.

„ Dieu soit loué ! Prenons courage ,

Dit-il , enfonçant son castor ,

„ Grâce au Seigneur , notre voyage

„ Se trouve fait à tems encor

„ Pour pouvoir dans mon hermitage

„ Fêter Pâques selon l'usage.

Content , il rentre sur son bord ;

Après avoir fait ses emplettes

Et d'almanachs & de lunettes ,

Il part , il arrive à bon port

Dans ses solitaires retraites.

Le lendemain , jour des Rameaux ,

Prônant avec un zele extrême ,

Il notifie à ses Vassaux

La date de notre Carême ;

„ Mais , poursuit-il , j'ai mon système ,

„ Mes freres , nous n'y perdrons rien ,

„ Et nous le rattraperons bien :

„ D'abord , avant notre abstinence ,

„ Pour garder l'usage ancien ,

„ Et bien remplir toute observance ,

„ Le Mardi gras sera mardi ,

„ Le jour des Cendres , mercredi ;

„ Suivront trois jours de penitence ,

„ Dans toute l'Isle on jeûnera ;

„ Et Dimanche , unis à l'Eglise ,
„ Sans plus craindre aucune méprise ,
„ Nous chanterons l'*Alleluia*.

LA CHARTREUSE.

E P I T R E A M. D. D. N.

P O U R Q U O I de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison , soit indifférence ,
Dans une douce négligence ,
Et loin des Muses pour toujours ,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon ,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison ,
Et m'arracher , malgré moi-même ,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant & suprême ,
Qui , malgré ses attraita flatteurs ,
Toujours peu sûr & peu tranquille ,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans , des prudes , des fots ,
Et la victime des cagots ,

Mais votre Epître enchanteresse ,
Trop prodigue d'un vain encens ,
Des douces vapeurs du Permesse ,
Vient encore enivrer mes sens ;
Envain donc j'abjurois la rime ,
L'haleine legere des vens
Emportoit mes foibles sermens.
Aminte , votre goût ranime
Mes accords & ma liberté :
Entre Uranie & Therpsicore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté ;
Tel par sa pente naturelle ,
Par une erreur toujours nouvelle ,
Quoiqu'il semble changer son cours ,
Autour de la flâme infidelle
Le Papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes legeres
Je vous offre des traits sinceres
Du gîte où je suis transplanté ;
Mais comment faire en verité ?
Entouré d'objets déplorables ,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y repandrai-je cette aisance ,
Ces sentimens , ces traits diferts ,
Et cette molle négligence ,

Qui , mieux que l'exacte cadence ,
Embellit les aimables Vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages ,
Où , plein de riantes images ,
J'aimai souvent à m'égarer :
Je n'ai plus ces fleurs , ces ombrages ,
Ni vous-même pour m'inspirer.

Quand arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux ,
J'entrai dans ces manoirs sauvages ,
Dieux ! Quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux ,
Pénétré d'une horreur secrète ,
Mon cœur subitement flétri ,
Dans une surprise muette
Restait long tems enseveli ;
Quoiqu'il en soit , je vis encore ,
Et malgré vingt sujets divers
De regrets & de tristes airs ,
Ne craignez point que je déplore
Des impostures en ces Vers :
De l'assoupissante Elegie
Je méprise trop les fadeurs ,
Phoebus me plonge en létargie
Dès qu'il fredonne des langueurs :
Je cesse d'estimer Ovide ,
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter , pleureur insipide ,

De longues lamentations :
Un esprit mâle & vraiment sage
Dans le plus invincible ennui ,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui ,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le sort ,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort :
Mais sans cet aprêté Stoïque ,
Vainqueur du chagrin léthargique ,
Par un heureux tour de penser ,
Je sçai me faire un Jeu comique
Des peines que je vais tracer :
Ainsi l'aimable Poësie ,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité ,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité ,
Et nous sauve au moins par la Fable
Des ennuis de la Verité.
C'est par cette vertu magique
Du Télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée ,
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette Montagne empestée ,

Où la foule toujours crotée
Des Prestolets provinciaux
Trotte , sans cause & sans repos ,
Vers ces demeures odieuses ,
Où regnent les longs Argumens
Et les Harangues ennuyeuses ,
Loin du séjour des agrémens ;
Enfin , pour fixer votre vûe
Dans cette pédantesque rue ,
Où trente faquins d'Imprimeurs ,
Avec un air de conséquence ,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs ,
Il est un Edifice immense , *
Où , dans un loisir studieux ,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Heros & des Dieux ;
Là , du toit d'un cinquième étage ,
Dominant avec avantage
Tout le climat grammairien ,
S'élève un antre aërien ,
Un astrologique hermitage ,
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite ,
C'est de ce céleste tombeau ,

* Le Collège des Jésuites , rue S. Jacques.

Que votre ami , nouveau Stylite ,
 A la lueur d'un noir flambeau ,
 Panché sur un lit sans rideau ,
 Dans un deshabillé d'hermite ,
 Vous griffonne aujourd'hui sans fard ,
 Et peut-être sans trop de suite ,
 Ces Vers enfilés au hasard :
 Et tandis que pour vous je veille
 Long tems avant l'aube vermeille ,
 Empaqueté comme un Lapon ,
 Cinquante Rats à mon oreille
 Ronflent encore en faux-bourdon.
 Si ma chambre est ronde ou quarrée ,
 C'est ce que je ne dirai pas ;
 Tout ce que j'en sçai sans compas ,
 C'est que depuis l'oblique entrée
 On peut former jusqu'à six pas :
 Dans cette cage resserrée :
 Une lucarne mal vitrée ,
 Près d'une gouttière livrée
 A d'interminables sabats ,
 Où l'Université des Chats ,
 A minuit , en robe fourée ,
 Vient tenir ses bruyans Etats :
 Une table mi-démembrée ,
 Près du plus humble des grabats :
 Six brins de paille délabrée ,
 Treffée sur deux vieux échalas ,

Voila les meubles délicats
 Dont ma Chartreuse est décorée ;
 Et que les freres de Borée
 Bouleversent avec fracas ,
 Lorsque sur ma niche éthérée
 Ils préludent aux fiers combats
 Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
 Ou quand leur troupe conjurée
 Y vient preparer ces frimats ,
 Qui versent sur chaque contrée
 Les cathares & le trépas.
 Je n'outre rien ; telle est en somme
 La demeure où je vis en paix ,
 Concitoyen du peuple Gnôme ,
 Des Sylphites & des follets.
 Telles on nous peint les tanieres ,
 Où gissent , ainsi qu'au tombeau ,
 Les Pythonisses , les Sorcieres
 Dans le donjon d'un vieux château ,
 Ou tel est le sublime siège ,
 D'où flanqué de trente-deux vens ,
 L'Auteur de l'Almanach de Liège
 Lorgne l'histoire du beau tems ,
 Et fabrique , avec privilege ,
 Ses astronomiques Romans.

Sur ce portrait abominable
 On penseroit qu'en lieu pareil
 Il n'est point d'instant délectable

Que dans les heures du sommeil.
Pour moi , qui d'un poids équitable
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels ;
Qui sçai qu'un bonheur véritable
Ne dépendît jamais des lieux ;
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable ,
Et qu'un desert peut être aimable
Pour quiconque sçait être heureux ;
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là , dans la liberté ſuprême ,
Semant de fleurs tous mes inſtans ,
Dans l'empire de l'hyver même
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux , loisir ſolitaire !
Quand on rencontre ta douceur ,
Quel antre n'a point de quoi plaire ?
Quelle caverne eſt étrangere ,
Lorsqu'on y trouve le bonheur ?
Lorsqu'on y vit ſans ſpectateur ,
Dans le ſilence littéraire ,
Loin de tout importun jaſeur ,
Loin des froids diſcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuſes ,
Où d'inſipides précieuſes

Et de petits fâts ignorans
 Viennent , conduits par la folie ,
 S'ennuyer en cérémonie
 Et s'endormir en complimens ;
 Loin de ces plattes cotteries
 Où l'on voit souvent réunies
 L'ignorance en petit manteau ,
 La bigotterie en lunettes ,
 La minoderie en cornettes
 Et la reforme en grand chapeau ;
 Loin de ce médifant infâme ,
 Qui de l'imposture & du blâme
 Est l'impur & bruyant écho ;
 Loin de ces fots atrabilaires ,
 Qui, coufus de petits myfteres ,
 Ne vous parlent qu'incognito ;
 Loin de ces ignobles Zoïles ,
 De ces enfileurs de dactyles ,
 Coëffés de phrases imbéciles
 Et de classiques préjugés ,
 Et qui de l'enveloppe épaisse
 Des Pédans de Rome & de Grece
 N'étant point encor dégagés ,
 Portent leur petite sentence
 Sur la rime & sur les Auteurs ,
 Avec autant de connoissance
 Qu'un aveugle en a des couleurs ;
 Loin de ces voix acariâtres ,

Qui dogmatifant fur des riens ,
Aportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres ;
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques :
Où l'on s'insulte à l'unisson ,
Pour des misères pédantesques ,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves crûs & burlesques ;
De la crédule antiquité ;
Loin de la gravité Chinoise
De ce vieux Druide empesé ,
Qui sous un air simétrisé
Parle à trois tems , rit à la toise ,
Regarde d'un œil aprêté
Et m'ennuye avec dignité ;
Loin de tous ces faux Cénobites :
Qui votés encor tous entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites ,
Errans de quartiers en quartiers ,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs Moûtiers ;
Loin de ces fauffets du Parnasse ,
Qui pour avoir giapi par fois
Quelqu'Epithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois ,
Ne causent plus qu'en folles rimes ,
Ne vous parlent que d'Apollon ,

De Pégase & de Cupidon ,
Et telles fadeurs synonymes ,
Ignorant que ce vieux jargon ,
Relegué dans l'ombre des classes ,
N'est plus aujourd'hui de saison.
Chez la brillante fiction :
Que les tendres lyres des graces ;
Se montent sur un autre ton ,
Et qu'enfin de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon ,
Pour sauver ses Vers & son nom ,
Il faut être sans imposture.
L'interprete de la Nature
Et le peintre de la raison.
Loin enfin , loin de la presence
De ces timides Discoureurs
Qui , non guéris de l'ignorance :
Dont on a paitri leur enfance ,
Restent noyés dans mille erreurs ,
Et damnent toute ame sensée ,
Qui loin de la route tracée ,
Cherchant la persuasion ,
Ose soustraire sa pensée :
A l'aveugle prévention :
A ces traits je pourrois , Aminte ,
Ajouter encor d'autres mœurs ;
Mais sur cette legere empreinte :
D'un peuple d'ennuyeux causeurs ,

Dont j'ai nuancé les couleurs ,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits ,
N'est point l'asile & le pourpris
De l'entière béatitude :
Que dis-je ? Est-on seul après tout ,
Lorsque touché des plaisirs sages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illusion charmante
Que produit la Verve brillante
De ces Chantres ingénieux ,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux ,
Non , sous ces vêtements funébres ,
Non , sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les phantômes des malheureux ,
Quand vengeurs des crimes célèbres
Ils montent aux terrestres lieux ;
Mais sous cette parure aisée ,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort ,
Que les citoyens d'Elisée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours ,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre sage ,
Le Nestor du galant rivage ,

Le Patriarche des Amours ;
Epris de son doux badinage ,
Horace accourt à ses accens ,
Horace , l'ami du bon sens ,
Philosophe sans verbiage ,
Et Poëte sans fade encens.
Autour de ces Ombres aimables ,
Couronnés de roses durables ,
Chapelle , Chaulieu , Pavillon ,
Et la naïve Deshoulières
Viennent unir leurs voix légères
Et font badiner la raison ,
Tandis que le Tasse & Milton ,
Pour eux des trompettes guerrières ,
Adoucissent le double son.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux ,
Mais non moins charmans à mes yeux ;
Je vois Saint Réal & Montagne
Entre Seneque & Lucien ;
Saint Evremont les accompagne ;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière ;
La Rochefoucault , la Bruyere
Viennent embellir l'entretien.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes !
Ma Bibliothèque & mes vœux ,

Je laisse aux Sçavantas poudreux
Ce vaste cahos de volumes ,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'Univers ;
Et qui , sous le nom de science ,
Semés & reproduits partout ,
Immortalisent l'ignorance ,
Les mensonges & le faux goût.

C'est ainsi que par la presence
De ces morts vainqueurs des destins ,
On se console de l'absence ,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages ,
Sur la cime de mon rocher ,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher :
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me retablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me coûtent point un desir :
Pourrois-je , en proie aux soins vulgaires ,
Dans la commune illusion ,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je , adulateur fordide ,
Encenser un sot dans l'éclat ,
Amuser un Crœsus stupide ,
Et Monseigneuriser un fat :

Sur ces espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité ?
Et vil client de la fierté,
A de méprisables Idoles
Prostituer la vérité :
Irois-je , par d'indignes brigues ,
M'ouvrir des Palais fastueux ,
Languir dans de folles fatigues ,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues ,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime Poésie ,
Profanant l'aimable harmonie ,
Irois-je , par de vains accens ,
Chatoüiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans ,
Dont l'ame massive assoupie
Dans des organes impuissans ,
Où livrée aux fougues des sens ,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs de sentimens ?
Irois-je palir sur la rime
Dans un siècle insensible aux Arts ,
Et de ce rien qu'on nomme estime ,
Affronter les nombreux hazards ?
Et d'ailleurs , quand la Poésie ,

Sortant de la nuit du tombeau ,
Reprendroit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau.
Pourrois-je , au char de l'immortelle ,
M'enchaîner encor pour long tems ?
Quand j'aurai passé mon printems ,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car , enfin , au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années ,
Dans de plus solides journées ,
Voudrois-je me livrer encor ?
Persuadé que l'Harmonie
Ne verse ses heureux presens
Que sur le matin de la vie ,
Et que sans un peu de folie ,
On ne rime plus à trente ans ;
Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles Muses douairieres ,
Ces meres septuagenaires
Du Madrigal & des Sonnets ,
Qui n'ayant été que Poètes
Rimaillent encore en lunettes ,
Et meurent au bruit des sifflets ?
Egaré dans le noir Dédale ,
Où le phantôme de Thémis ,
Couché sur la pourpre & les lys ,
Panche la balance inégale ,
Et tire d'une Urne vénale

Des arrêts dictés par Cypris :
Irois-je , Orateur mercénaire
Du faux & de la vérité ,
Chargé d'une haine étrangere ,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité ;
Et dans l'ancre de la chicane ,
Aux loix d'un Tribunal profane ,
Pliant la loi de l'Immortel ,
Par une éloquence Anglicane
Sapper & le Thrône & l'Autel ?
Aux sentimens de la nature ,
Aux plaisirs de la vérité ,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs qu'a fait l'imposture ,
Ou qu'inventa la vanité ;
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oïveté ,
Et trouver la mélancholie
Dans le sein de la volupté ?
Non , non , avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis ,
Ces rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vû les chimeres :
Sur leurs fortunes menfongeres:
J'ai vû regner la folle erreur ,

J'ai vû mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur ,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur ,
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux , qui dans la paix ſecrète
D'une libre & belle retraite ,
Vit ignoré , content de peu ,
Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe
Joïet de l'aveugle Déeſſe ,
Ou dupe de l'aveugle Dieu.

A la ſombre miſantropie
Je ne dois point ces ſentimens ,
D'une fauſſe Philoſophie
Je hais les vains raïſonnemens ,
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugemens.
Une indifférence ſuprême ,
Voilà mon principe & ma loi :
Tout lieu , tout deſtin , tout ſiſtème
Par là devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée ,
Là , content , j'en attens la fin ,
Prêt à partir le lendemain ,
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

Pour opoſer un goût rebelle
A ce Domaine ſouverain ,
Je me ſuis fait du ſort humain
Une peinture trop fidelle :
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait, frapera vos yeux :
En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies ,
Vous voyez un foible rameau ,
Qui, par les jeux du vague Eole ,
Enlevé de quelque arbriffeau ,
Quitte ſa tige , tombe & vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau :
Là, par une invincible pente ,
Forcé d'errer & de changer ,
Il flotte au gré de l'onde errante ,
Et d'un mouvement étranger :
Souvent il paroît , il ſurnage ;
Souvent il eſt au fond des eaux :
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés ,
Tantôt une rive ſauvage
Et des deſerts abandonnés ;
Parmi ces erreurs continuës
Il fuit , il vogue juſqu'au jour
Qui l'enſevelit à ſon tour
Au ſein de ces Mers inconnuës ,

Où tout s'abîme sans retour.

Mais qu'ai-je fait ? Pardon , Aminte ,
Si je viens de moraliser ;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne pretendois que causer.
Où font , hélas ! ces douces heures ,
Où dans de plus cheres demeures ,
Partageant vos discours charmans ,
Je partageois vos sentimens ?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez , volez , heures trop lentes ,
Qui retardez cet heureux jour :
Oùi , dès que les desirs aimables ,
Jointes aux souvenirs délectables ,
M'emportent vers ce doux séjour ,
Paris n'a plus rien qui me pique :
Dans ce Jardin si magnifique ,
Embelli par les yeux des Rois ,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho repetoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses ,
Où les passions fastueuses
Font regner le luxe & le bruit
Jusques dans l'ombre de la nuit ,
Je regrette ce tendre azile ,
Où sous des feuillages secrets
Le sommeil repose tranquille

Dans les bras de l'aimable paix.
 A l'aspect de ces eaux captives,
 Qu'en mille formes fugitives
 L'art sçait enchaîner dans les airs ;
 Je regrette cette onde pure,
 Qui, libre dans nos antres verds,
 Suit la pente de la nature,
 Et ne connoît point d'autres fers.
 En admirant la mélodie
 De ces voix, de ces sons parfaits,
 Où le goût brillant d'Aufonie
 Se mêle aux agrémens François ;
 Je regrette les chanfonnettes,
 Et le son des simples musettes
 Dont retentissent les côteaux,
 Quand vos Bergeres fortunées,
 Sur les soirs des belles journées,
 Ramènent gayement leurs troupeaux.
 Dans ce Palais où la mollesse,
 Sur une toile enchanteresse,
 Offre les fastes de la Cour ;
 Je regrette ces jeunes Hêtres
 Où ma Muse plus d'une fois
 Grava les louanges champêtres
 Des Divinités de vos bois.
 Parmi la foule trop habile
 Des beaux Diseurs du nouveau stile,
 Qui par de bizarres détours,

Quittant le ton de la nature ,
Repandant sur tous leurs discours
L'académique enluminure ,
Et le vernis des nouveaux tours ,
Je regrette la bonhommie :
L'air loyal , l'esprit non pointu
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie ,
Qui n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux ,
Parle comme nos bons ayeux ,
Et donneroit , je le parie ,
L'Histoire, les Héros , les Dieux ,
Et toute la Mithologie
Pour un carteau du Condrieux.

Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement ,
Et de la tardive Pomone
Rapellant le regne charmant ,
Je me redis incessamment :
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez , volez , heures trop lentes ,
Qui retardez cet heureux jour ;
Claire Fontaine , aimable Ifore ,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels ,
Près de ta source , avant l'Aurore ,

Quand

Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins & des mortels ?
Dans cette gracieuse attente ,
Aminte , l'amitié constante
Entretien mon souvenir ,
Eloigne ma peine presente
Dans les songes de l'avenir.

Lorsque le Dieu de la lumiere
Échapé des feux du Lion ,
Des Dieux que couronne le lierre ,
Ouvrira l'aimable saison ,
J'en jure le pèlerinage ,
Envolé de mon hermitage ,
Je vous aparôitrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage ,
Où souvent vous rêvez en sage
Les Lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien dans ce vallon fertile ,
Où cherchant un secret azile ,
Et trouvant des périls nouveaux ,
La Perdrix en vain fugitive
Rappelle sa troupe craintive
Que nous cherchons sur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même ,
Mortel sans soin , ami sans fard ,
Pensant par goût , vivant sans art ,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems & du hazard.

Partie I.

D

Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits déchargés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long tems projetée en vain.
Une Divinité commode,
L'Amitié sans bruit, sans éclat
Fondera ce nouvel Etat;
La franchise en fera le code,
Les jeux en feront le senat;
Et sur un tribunal de roses,
Siège de notre consulat,
L'enjouement jugera les causes.
On excluëra de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude,
La raison quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment;
La vertu n'y sera point prude,
L'esprit n'y sera point pédant;
Le sçavoir n'y sera mettable

Que sous les traits de l'agrément ;
Pourvû que l'on sçache être aimable ,
On y sçaura suffisamment ;
On y proscrira l'étalage
Des Phrasiers , des Rhéteurs bouffis ,
Rien n'y prendra le nom d'Ouvrage ;
Mais , sous le nom de badinage ,
Il sera quelquefois permis
De peindre l'Oiseau des Nonnettes ,
De rimer quelques chansonnettes.
De poëtiques coloris ,
En repandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusques sur Bacchus & les ris.
Par un Arrêt en Vaudevilles
On bannira les faux plaisans ,
Les cagots fades & rampans ,
Les complimenteurs imbécilles
Et le peuple des froids Sçavans.
Enfin cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde ;
Toujours sur ces lieux enchanteurs ,
Le Soleil levé sans nuages ,
Fournira son cours sans orages ,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence

Du nouvel établissement ,
Nul indiscret , nul inconstant
N'entrera dans la confiance ;
Ce-canton veut être inconnu ,
Ses charmes , sa béatitude ,
Pour baze ayant la solitude ,
S'il devient peuple , il est perdu ,
Les États de la République
Chaque Automne s'assembleront ,
Et là notre regret unique ,
Nos uniques peines feront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs ,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux , nos cœurs & nos plaisirs.

LES OMBRES.

E P I T R E A M. D. D. N.

DEs régions de Sylphyrie ,
De ce séjour aérien ,
Dont ma douce Philosophie
Sçait bannir la mélancholie
En rimant quelque aimable rien :
Salut , santé toujours fleurie ,

Solitude & libre entretien
 A la République chérie ,
 Dont une tendre rêverie
 M'a déjà rendu Citoyen.
 Dans votre Épître ingénieuse
 Vous prétendez que le pinceau
 Qui vous a tracé la Chartreuse
 N'en a point fini le tableau ;
 Et vous m'engagez à décrire ,
 D'un crayon léger & badin ,
 La Carte du Classique Empire
 Et les mœurs du Peuple Latin ;
 A la gayeté de nos maximes ,
 Pour ajuster ce grave objet ,
 Et ne point porter dans mes rimes
 La sécheresse du sujet ,
 Écartons la Muse empesée ,
 Qui se guindant sur de grands mots ,
 Préside à la prose toisée
 Des Poètes Collégiaux.
 Je vous ai dépeint l'Elisée
 Dans le plaisir pur & parfait
 De mon hermitage secret :
 Par un contraste assez bizarre ,
 Dans ce nouvel amusement ,
 Je vais vous chanter le Tenare ,
 Non sur un ton triste & pesant ;
 Ennemi des Muses plaintives ,

Jusques sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves ,
Dans un silence rigoureux ,
Des pleurs , des prisons , des entraves ,
Un séjour vaste & ténébreux ,
Des cœurs dévoués à la plainte ,
Des jours filés par les ennuis ,
N'est-ce point la fidelle empreinte
Du triste Royaume des nuits ?
N'en doutons point : ce que la Fable
Nous a chanté des sombres Bords ,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des Morts ;
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux ,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erébe & son cortége
Confrontez ces antres divers ,
Et dans le portrait d'un Collége,
Vous reconnoîtrez les Enfers :
Tel étoit le vrai parallèle ,
Que dans cette dernière nuit
Un songe offroit à mon esprit.
Aminte , je me le rapelle ,
Dans ce délire réfléchi ,
Je croyois vous conduire ici ,

Et, si ma mémoire est fidelle,
Je vous entretenois ainsi.

Venez, de la docte poussiere
Osez franchir les tourbillons,
Perçons l'inférieure barriere
Des scolastiques régions :
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble regner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés,
Les eaux, les fleurs ni la verdure
N'ornent point ces lieux détestés ;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muré d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbere
Et l'ame avare de Caron :
Ainsi que les Ombres legeres
Qui pour leurs demeures premières,
Formoient des regrets & des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux

Voltigent auprès des barrières ,
Sans pouvoir échaper aux yeux
De ce Satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques ,
Et sur les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funébres ,
Qui de l'empire des ténébres
Tapissoient les murs enfumés ;
D'une longue suite de Theses
Contemplez les vils monumens ,
Archives de doctes fadaïses ,
Suplice éternel du bon sens.
A la place des Typhphones ,
Des Sphinx , des Lares , des Gorgones ,
Qui du Stix étoient les bourreaux ,
J'aperçois des Tyrans nouveaux ,
L'Hyperbole aux longues échasses ,
La Catachrese aux doubles faces ,
Les Logogriphe. éfraïans ,
L'impitoïable Syllogisme
Qui fuit le ténébreux Sophisme ,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégere
Ici rassemble , avant le tems ,
Ces Mânes jeunes & tremblans ,
Et ravis au sein de leur mere !
Sur leurs déplorables destins..

Dans des lieux voûés au silence ,
 Voyez de pâles Souverains
 Exercer leur triste puissance ,
 Un Sceptre noir arme leurs mains.
 Ainsi Radamante aux traits sombres ,
 Balançant l'Urne de la Mort ,
 Sur le peuple muet des Ombres
 Prononçoit les arrêts du sort.
 Mais quelles allarmes soudaines !
 D'où partent ces longues clameurs ?
 Pourquoi ces prisons & ces chaînes ?
 Sur qui tombent les foüets vengeurs ?
 Tel étoit l'apareil barbare
 Des tortures du Phlégéton ,
 Tels étoient les cris du Tartare
 Sous la fourche du vieux Pluton.
 Près de ces cavernes fatales
 Quels sont ces brûlans soupiraux !
 Que vois-je ! Quels nouveaux Tantaïes
 Maudissent ces perfides eaux !

Dans ce parallèle grotesque ,
 Moitié vrai , moitié Romanesque ,
 Aminte , pour vous égayer ,
 J'aurois rempli le cadre entier ,
 Si , dans cet endroit de mon songe ,
 Un cruel osant m'éveiller ,
 N'eût dissipé ce doux mensonge ,
 Et le prestige officieux

Qui vous presentoit à mes yeux ;
Ce hideux bourreau , moins un homme.
Qu'un patibulaire fantôme ,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux
Et dans l'horreur du crépuscule ,
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux ;
Ce spectre , dis-je , au front sinistre ,
Du tumulte bruant Ministre ,
Affublé de l'accoûtrement
D'un Précurseur d'enterrement ,
Bien avant l'aube matinale ,
Chaque jour troublant mon réduit ,
Armé d'une lampe infernale ,
M'offre un jour plus noir que la nuit ,
Et d'une bouche sépulchrale ,
Ramene le demon du bruit :
Par cet arrêt impitoyable ,
Arraché du sein délectable
Et des songes & du repos ,
L'œil encor chargé de pavots ,
Aux Cieux je cherche en vain l'Aurore :
Un voile épais couvre les airs ,
Et Phœbus n'est point prêt encore
À quitter les Nymphes des Mers.
Astre qui réglas ma naissance ,
Pourquoi ta suprême puissance ,
En formant mes goûts & mon cœur ,

Y versa-t-elle tant d'horreur
 Pour la monachale indolence ?
 Plus respecté dans mon sommeil ;
 Exempt des craintes du reveil ,
 J'eus dormi deux tiers de ma vie ;
 Sans distraction , sans envie ,
 Dans un dortoir de Victorin ,
 Ou sur la couche rebondie
 D'un Procureur Génovésain ;
 Il est vrai qu'un peu d'ignorance
 Eût suivi ce destin flatteur :
 Qu'importe ? Le nom de Docteur
 N'eût jamais tenté ma prudence ;
 Jamais d'un sommeil enchanteur
 Il n'eût violé la constance :
 Une éternité de science
 Vaut-elle une nuit de bonheur ?

Par votre missive charmante
 Vous me chargez de vous donner
 Quelque nouvelle intéressante ,
 Ou quelque anecdote amusante ;
 Mais que puis-je vous griffonner ?
 Ces politiques rêveries
 Des vieux Chapiers des Thuilleries
 Intéressant fort peu mes soins ,
 Vous amuseroient encor moins ;
 Et d'ailleurs , selon le génie
 De notre aimable Colonie ,

Je ne dois point perdre d'instans ,
Ni perdre une peine inutile.
A disserter en grave stile
Sur les bagatelles du tems ;
Qu'on fasse la paix ou la guerre ,
Que tout soit changé sur la terre ,
Nos Citoyens l'ignoreront :
Exemts de soucis inutiles ,
Dans cet Univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles ,
Qui dans la chambre d'un Vaisseau ,
Oubliant la terre , l'orage ,
Et le reste de l'équipage ,
Tâchent d'égaier le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau ;
Sans sçavoir comme va la Flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux ,
Ils laissent la crainte au Pilote ,
Et la manœuvre aux Matelots..
A tout le petit Consistoire ,
Où ne sont échos imprudens ,
Rendez cette Lettre notoire ,
Aimable Aminte , j'y consens ;
Mais sauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire ,
Au froid caquet , aux yeux bigots ,
Et de médifante mémoire ,
Et qui , voyant ces vers nouveaux :

Sur le champ iroit , sans repos ,
Dressant la crête & battant l'aile ,
Glâpir quelque allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots ;
Ou qui , pour parler sans emblème ,
Dans quelque Parloir médifant ,
Iroit afficher l'anathème
Contre un badinage innocent ,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique & couvert
Que versa souvent sa cabale
Sur l'Histoire de Dom VER-VERT ,
Fait en cette critique année ,
Où le Perroquet Révérend
Alla jaser publiquement ,
Entraîné par sa destinée ,
Et ravi , je ne sçai comment ,
Au secret de son maître absent
Selon la Gazette Neustrique ,
Cet amusement poétique
Surpris , intercepté , transcrit
Sur je ne sçai quel manuscrit ,
Par un Prestolet famélique ,
Se vend à l'insçû de l'Auteur
Par ce petit collet profane ,
Et déjà vaut une Soutane
Et deux Castors à l'Editeur
Si ma main n'étoit pas trop lasse .

Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tôme nouveau
Aux Mémoires du Saint Oiseau ;
De narrer comme quoi la Pièce
Portée , au sortir de la Presse
Au Parlement Visitandin ,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue , des barricades ,
Et sonna partout le tocsin ;
Comme quoi les Meres notables ,
L'Etat Major , les Vénérables
Vouloient dans leurs premiers accès ,
Sans autre forme de procès ,
Brûler ces Vers abominables ,
Comme erronés , comme exécrables ,
Jansénistes , impardonnables ,
Et notoirement imposteurs ;
Mais comme quoi des jeunes Sœurs
La Jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups ,
Ravi VER-VERT à ce courroux ,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médifant ,
Les jeunes Sœurs , d'un œil content ,
Ont vû draper les graves Meres ,
Les Révérendes Doüairieres ,
Et la Grand' Chambre du Couvent ;
Une None sempiternelle

Prétend prouver à tout fidelle ,
 Que jamais VER-VERT n'exista ,
 Vû , dit-elle , qu'on ne pourra
 Trouver la Lettre circulaire
 Du Perroquet Missionnaire
 Parmi celles de ce tems-là.
 Je crois que la remarque habile
 De la Cloitriere Sybille ,
 N'en déplaîse à sa charité ,
 Sera de peu d'utilité :
 Car dès que VER-VERT est cité
 Dans les archives du Parnasse ,
 Quel incrédule auroit l'audace
 D'en soupçonner la vérité ?
 Toutefois ce Procès mystique
 Au Carnaval se jugera ;
 Dans un Chapitre œcuménique
 L'Oiseau défenseur paroîtra :
 La vieille Mere Bibiane
 Contre lui doit plaider long tems ;
 Et dans le fort des Argumens ,
 Que hurlera son rauque organe ,
 Perdra ses deux dernieres dens ;
 Mais la jeune Soeur Pulcherie
 Pour VER-VERT perorera :
 Si dans ce jour , comme on publie ,
 Les Directeurs opinent là ,
 Très sûrement l'emportera

Sur l'octogénaire Harpie :

A plaider contre le printems ,
L'Hyver doit perdre avec dépens.

Adieu , voilà trop de folies ;

Trop paresseux pour abréger ,

Trop occupé pour retoucher ,

Je vous livre mes rêveries ,

Que quelques vérités hardies

Viennent librement mélanger ;

J'abandonne l'exactitude

Aux gens qui riment par métier ;

D'autres font de Vers par étude ,

J'en fais pour me desennuyer :

Ainsi , vous ne devez me lire

Qu'avec les yeux de l'amitié :

J'aurois encor beaucoup à dire ;

L'esprit n'est jamais las d'écrire ,

Lorsque le cœur est de moitié.

VERS SUR LA TRAGÉDIE D'ALZIRE.

Quelques ombres , quelques défauts
Ne déparent point une Belle.

Trois fois j'ai vû la Voltaire nouvelle ,

Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.

Aux règles , me dit-on , la Pièce est peu fidelle ;

Si mon esprit contre elle a des objections ,

Mon cœur a des larmes pour elle ;

Les pleurs décident mieux que les réflexions.
 Le goût partout divers marche sans règle sûre.
 Le sentiment ne va point au hazard :
 On s'attendrit sans imposture ;
 Le suffrage de la nature
 L'emporte sur celui de l'art.
 En dépit du Zoïle & du Censeur austere ,
 Je compterai toujours sur un plaisir certain ,
 Lorsqu'on réunira la Muse de Voltaire
 Et les Graces de la Gauffin.

Envoi de l'Épître suivante à Madame ****

*Sur le sage emploi de la vie ,
 Une aimable Philosophie
 A trop éclairé votre cœur ,
 Pour qu'il puisse me faire un crime
 De n'accorder point à la Rime
 Des jours que je dois au bonheur :
 Je ne m'en défens point , Thémire ,
 La Paresse est ma Dêité ;
 Aux sons négligés de ma Lire ,
 Vous sentirez qu'elle m'inspire ;
 Et que d'un Chant trop concerté
 Fuyant l'ennuyeuse Beauté ,
 Loin de faire un travail d'écrire ,
 Je m'en fais une volupté ,
 Moins délicatement flatté
 De l'honneur de me faire lire ,*

*Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.*

On ne doit écrire qu'en Maître ;

Il en coûte trop au bonheur ,

Le titre trop chéri d'Auteur

Ne vaut pas la peine de l'être ;

Aussi n'est-ce point sous ce nom ,

Si peu fait pour mon caractère ,

Que je rentre au sacré Vallon ,

Moi qui ne suis qu'en Volontaire

Les Drapeaux brillans d'Apollon.

La Muse qui dicta les Rimes

Que je vais offrir à vos yeux ,

N'est point de ces Muses sublimes ,

Qui pour Amans veulent des Dieux ;

Elle n'a point les graces fieres

Dont brillent ces Nymphes altières

Qui divinisent les Guerriers ;

La Négligence suit ses traces ,

Ses tendres erreurs font ses graces ,

Et les Roses sont ses Lauriers.

Ici , sur le ton des Préfaces

Et des pesantes Dédicaces ,

Thémire , je ne prétens pas

Vous implorer pour mes Ouvrages ;

Par vous le Gout & les Apas

Me gagneroient mille suffrages ;

Mais en faut-il tant à mes Vers ?

Mes Amis me sont l'Univers.

ÉPI TRE A MA MUSE.

V Olage Muse , aimable Enchanteresse ,
Qui m'égarant dans de douces erreurs ,
Viens tour à tour parfumer ma jeunesse
De jeux , d'ennuis , d'épines & de fleurs :
Si dans ce jour de l'oïfive Moleste
Tu peux quitter les paisibles douceurs ,
Vole en ces lieux ; la voix de la Sagesse
M'appelle ici loin du bruiant Permesse ,
Loin du Vulgaire & des folles rumeurs.
Parois sans crainte aux yeux d'une Déesse
Qui règle seule & ma lyre & mes mœurs ;
Car ce n'est point cette Pédante altière ,
Dont la vertu n'est qu'une morgue fiere ,
Un faux honneur guindé sur de grands mots ,
L'horreur du Sage & l'idole des Sots ;
C'est cette Nymphe au tendre caractère ,
Née au Portique , & formée à Cithere ,
Qui dédaignant l'orgueil des vains discours ,
Brille sans fard & rassemble près d'elle
La Vérité , la Franchise fidelle ,
Et la Vertu dans le char des Amours.

C'est à ses yeux , au poids de sa balance ,
Muse , qu'ici , dans le sein du silence ,
De l'art des Vers estimant la valeur ,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur :
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des mirtes de Vénus ,
Qu'voles-tu ? Quelle brillante Fête

Peut t'inspirer ces transports inconnus ?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute :
Mais instruis-moi ; pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc , qu'à moi-même rendu ,
Au Pinde seul je vais tourner ma route ,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre ,
Je vais enfin , de toi seule idolâtre ,
Donner l'effort aux fougues de tes yeux ?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchanté ,
C'est t'endormir dans une vaine attente.
Sous d'autres loix mon sort se voit rangé ;
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison & mes sens :
Et pour un tems avec toi je suppose
Que consacrant ma voix à tes accens ,
J'aile t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un Fantôme frivole ,
A tes autels que pourrois-je obtenir ?
Que ferois-tu , capricieuse Idole ?
Par le passé décidons l'avenir.
Comme tes Sœurs , tu paîrois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes Sœurs ! Que dis-je ? Hélas ! Quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris !
Vaines Beautés , Sirènes homicides ,
Dans tous les tems , par leurs accords perfides

N'ont-elles point égaré les Vaisseaux
De leurs Amans endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de Mémoire,
Ces monumens de disgrâce & de gloire ;
Je lis les noms des Poètes fameux :
Où sont les noms des Poètes heureux ?
Enfans des Dieux , pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! Je les vois , victimes du génie ,
Au foible prix d'un éclat passager ,
Vivre isolés sans jouir de la vie ,
Fuir l'Univers & mourir sans patrie ,
Non moins errans que ce Peuple léger ,
Semé partout , & partout étranger.

De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains ?
Et pour trouver ces lugubres destins ,
Faut-il errer dans le tombeaux d'Athène ,
Ou reveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée , ou d'Ovide ou du Tasse
Interroger les Mânes radieux ,
Et reprocher leur bisarre disgrâce
Au fier caprice & des Rois & des Dieux ?
Non , n'ouvrons point d'étrangères Archives ;
Notre Hélicon , trop long tems désolé ,
Ne voit-il pas ses graces fugitives ?

Oui , chaque jour la Muse de nos rives ,
Pleurant encor son Horace exilé ,
Demande aux Dieux que ce Phoenix lyrique ,
Dont la jeunesse illustra ces Climats ,
Revienne enfin de la Rive Belgique
Se reproduire & renaître en ses bras.
Voilà pourtant , Muse , voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes Sœurs ,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire :
Et j'envierois tes trompeuses faveurs !
J'en conviendrai ; de ce Dieu du Permesse ..
N'atteignant point les talens enchanteurs ,
Et deffendu par ma propre foiblesse ,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs :
Eh ! Que sçait-on ? Un simple badinage ,
Mal entendu d'un faux Prude ou d'un Sot ,
Peut vous jeter sur un autre rivage ;
Pour perdre un Sage , il ne faut qu'un Bigot.

Cependant , Muse , à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjouement ?
Toujours fidèle à l'aimable Paresse ,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément ,
Jusqu'à ce jour tu chérissais la Rime
Moins par fureur que par amusement ;
Quel feu subit te transporte , t'anime ,
Et d'un plaisir va te faire un tourment ?
Hélas ! Je vois par quel charme séduite ,
Tu veux franchir la carrière des airs ;

De mille objets la nouveauté t'invite ,
Et leur image autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers ,
Vient aujourd'hui te demander des Vers :
Renduë enfin à la scène du monde ,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde ,
Et voir éclôre un nouvel Univers ;
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux Cieux ;
Pour t'enlever sur leurs brillantes aîles
Tous les Plaisirs voltigent à tes yeux ;
Pour t'égarer , le Dieu du docte Empire
T'ouvre des Bois , nouveaux à tes regards ,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin , le cothurne , la lyre ,
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars ;
Un autre Dieu plus charmant & plus tendre ,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons ,
Sous mille attraits caché pour te surprendre ,
Pretend mêler des soupirs à tes sons :
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie ,
Et tu voudrois dans tes nouveaux transports ,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs , au lever de l'Aurore ,
Prenant son vol pour la première fois ,
Charmé , surpris entre Pomone & Flore ,
Le jeune Oiseau ne peut fixer son choix ;

De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstans ;
Il vole aux bois , il est dans la prairie ,
Il est partout dans les mêmes instans.

C'en est donc fait , Muse , dans la Carriere
Tu prétens voir ton Char bientôt lancé :
Du moins , avant qu'on t'ouvre la barriere ,
Pour prévenir un écart insensé ,
Va consulter la sage Deshouliere ,
Et vois les traits dont sa Muse en courroux
De l'art des Vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le Génie entraîne sur ses traces ,
Craindrois-tu moins le bisarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas ,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage ,
D'Auteur montré le fade personnage ?
Que sçai-je enfin ? Tous les soins , tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?

Dès qu'un mortel , Auteur involontaire ,
Est arraché de l'ombre du mystere ,
Où s'amusant & charmant sa langueur ,
Dans quelques Vers il dépeignoit son cœur :
Du Goût public honorable Victime ,
Bientôt , au prix de sa tranquillité ,
Il va payer une inutile estime ,
Et regretter sa douce obscurité :
Privé du droit d'écrire en solitaire ,

Et d'épancher son cœur , son caractère ,
Toute son ame aux yeux de l'Amitié :
L'Amitié même indiscrete & legere
Le trahira sans croire lui déplaire ;
Et son secret , follement publié ,
S'il est en Vers , fera sacrifié.

Ainsi les fruits d'un léger badinage ,
Nés sans prétendre au grave nom d'Ouvrage ,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis ,
Au fier Censeur seront pourtant soumis.

Si , par hazard , il trouve , comme Horace ,
Quelque Mécène ou quelque tendres Graces ,
Telles qu'on voit aux rives où j'écris ,
Daphnis , Thémire , & la jeune Eucharis ,
Qui cherchent moins dans sa Philosophie
L'esprit d'Auteur que l'esprit de la Vie ,
Qu'un Sage aisé , qui naturel , égal ,
Sçache éviter le stile Théâtral ,
Lès airs guindés du Peuple parasite ,
Des froids Pédans , des fades Rimailleurs ,
Et dont les Vers soient le dernier merite ,
Que de dégoûts l'investiront ailleurs !
Dans tous les lieux où l'errante Fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers ,
Il essuira la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers ,
Qui prévenus de cette erreur commune ,
Que quand on rime , on ne sçait que des Vers ,

A son abord , perdront cet Idiome ,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui ,
Et de l'Auteur ne distinguant point l'Homme ,
En l'ennuïant , s'ennuïront avec lui.

Tels sont les maux où cet effor t'engage ;
Mais l'Amour-propre oposant son bandeau ,
De l'avenir te dérobe l'image ,
Ou sçait du moins ne le peindre qu'en beau :
Trompeteur chéri , t'abusant pour te plaire ,
Il te redit dans tes nouveaux accès
Qu'on a daigné sourire à tes essais ,
Et qu'un public , distingué du vulgaire ,
T'appelle encore à de plus hauts succès ;
Mais connois-tu ce public variable ,
Vain dans ses dons , constant dans ses dégoûts ?
En deux printems , de ce Juge peu stable
On peut se voir & l'Idole & la Fable :
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux ,
A peine écrit sur la mobile arène
Par les Zéphirs de l'heureuse Hippocrène ,
Est effacé par Eole en courroux ,
Et quand les fleurs , dont le public vous pare ,
Conserveroient un éternel printems ,
Chez la faveur , sa Déesse bizarre ,
Est-il des dons & des plaisirs constans ?

Au sein des Mers , dans une Isle enchantée ,
Près du séjour de l'inconstant Prothée ,
Il est un Temple élevé par l'erreur ,

Où la brillante & volage faveur
Semant au loin l'espoir & les menfonges ,
D'un air distrait fait le fort des mortels ;
Son foible thrône est sur l'aîle des songes ,
Les vens legers soutiennent ses autels :
Là , rarement la raison , la justice
Ont amenés les Mortels vertueux ;
L'opinion , la mode , le caprice
Ouvrent le Temple & nomment les Heureux ;
En leur offrant la coupe délectable ,
Sous le nectar cachant un noir poison ,
La Déesse daigne paroître aimable ,
Et d'un sourire enivre leur raison :
Au même instant l'agile Renommée
Grave leurs noms sur son char lumineux ;
Joüet constant d'une vaine fumée ,
Le monde entier se reveille pour eux ;
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis ,
Désifiés par l'erreur létargique ,
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'Univers à leur gloire soumis.
Dans ce sommeil d'une ivresse riante ,
En un moment la faveur inconstante
Tournant ailleurs son effor incertain ,
Dans des déserts , loin de l'Isle charmante ,
Les Aquilons les emportent soudain ,
Et leur reveil n'offre plus à leur vûe

Que les rochers d'une plage inconnue ,
Qu'un Monde obscur sans printems , sans beaux
jours ,

Et que des Cieux éclipsés pour toujours.

Muse , crois-moi ; qu'un autre sacrifice

A la faveur , à l'estime , au renom ;

Qu'un autre perde au Temple d'Apollon

Ce peu d'instans qu'on appelle la vie ,

D'un vain honneur esclave fastueux ,

Toujours Auteur & jamais homme heureux ;

Moi , que le Ciel fit naître moins sensible

A tout éclat qu'à tout bonheur paisible ,

Je fuis du nom le dangereux lien ;

Et quelques Vers échapés à ma veine ,

Nés sans dessein & façonnés sans peine ,

Pour l'avenir ne m'engagent à rien :

Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone

Au sein fécond des Vergers renaissans ,

Ne doivent point un tribut à l'Autonne :

Tout leur destin est de plaire au Printems.

Ici , pourtant de ma Philosophie

Ne va point , Muse , outrer le sentiment ;

Ne pense pas que de la Poësie

J'aie abjuré l'empire trop charmant :

J'en fuis les soins , j'en crains la frénésie :

Mais j'en adore à jamais l'agrément.

Ainsi conduit ou par mes rêveries ,

Ou par Bacchus , ou par d'autres apas ,

Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries :
Dans ces momens mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse Guerrière
Qui chante aux Dieux les fastes des combats,
La foudre en main enseigna ses mystères
Aux Camôens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du Tonnerre, & guidé par un Dieu ;
Dans les détours d'un amoureux Bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage ,
Ce beau Vallon où la Farre & Chaulieu ,
Dans les transports d'une volupté pure ,
Sans préjugés , sans fastueux desirs ,
Près de Vénus , sur un lit de verdure ,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces Vers aisés , enfans de leurs plaisirs ;
Et sans effroi du ténébreux Monarque ,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron ,
Au son du luth descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là , si je puis reconnoître leurs traces ,
Et retrouver ce naïf agrément ,
Ce ton du cœur , ce négligé charmant
Qui les rendit les Poètes des Grâces ,
Du mirthe seul chérissant les douceurs ,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense ,

Et qu'il vous ôte au gré de l'Inconstance ,
Je céderai les penibles honneurs.

Trop insensé , qui séduit par la Gloire ,
Martir constant d'un talent suborneur ,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur ,
Et s'immolant aux soins de sa mémoire ,
Perd le present pour l'avenir trompeur !
Tout cet éclat d'une gloire suprême ,
Et tout l'encens de la postérité
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs & dans ma liberté ,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité.
Non , n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons ,
Pour enfanter de douteuses merveilles ;
Tandis , hélas ! que l'on tient les crayons ,
Le Printems fuit : d'une main toujours prompte
La Parque file , & dans la nuit du Temps
Ensevelit une foule d'instans ,
Dont le plaisir vient nous demander compte ::
Qu'un Dieu si cher remplisse tous nos jours ,
Et badinons seulement sur la lire ,
Quand la beauté , dans un tendre delire ,
Ordonnera des chansons aux Amours.

Mais quelque rang que le sort me réserve ,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve ,
Ecoute , Muse , & connois à quel prix.

Je souffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.

Pour te guider vers la double Colline ,
De ces sentiers prévois-tu les hasards ?
L'illusion fascinant tes regards ,
Peut t'égarer sur la route voisine ,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers ;
Nul monstre affreux n'infestoit les passages :
C'étoit l'Olympe & le Temple des Sages ;
Là, sur la lyre , ou les pipaux légers ,
De Philomèle égalant les ramages ,
Ils allioient par de doux assemblages ,
L'esprit des Dieux & les mœurs des Bergers ;
Connoissant peu la basse jalousie ,
De la licence ennemis généreux ,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux ,
Aucun poison à la pure ambrosie ;
Et les Zéphirs de ces brillans Côteaux ,
Accoutumés aux doux sons des guitarres ,
Par des accords infâmes ou barbares
N'avoient jamais reveillé les échos ;
Quand évoqués par le crime & l'envie ,
Du fond du Stix deux Spectres abhorrés ,
L'obscénité , la noire calomnie ,
Osant entrer dans ces lieux révévés ,
Vinrent tenter des accens ignorés.

Au même instant les lauriers se flétrirent ,
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent ;
Bientôt Phébus outré de ces revers ,
Au bas du Mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers ,
Les replongea dans leur ignominie ,
Et pour toujours instruisit l'Univers ,
Que la Vertu , Reine de l'Harmonie ,
A la décence , aux graces réunie ,
Seule a le droit d'enfanter ces beaux Vers.

Pour rétablir leur attente trompée ,
Non loin de là , leur adroite fureur
Sur les débris d'une roche escarpée ,
Edifia dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnasse un phantôme imposteur ;
Là , pour grossir leurs prophanes cabales ,
Des chastes Sœurs , ces impures Rivaless
L'encens en main , reçurent les Rimeurs
Proscrits , exclus du Temple des Auteurs.
Ainsi , jaloux des Abeilles fécondes ,
Et du Nectar que leurs soins ont formé ,
Le vil Frêlon sur des plantes immondes ,
Verse sans force un suc envenimé.
C'est là qu'encor cent obscurs Satyriques ,
Cent Artisans de fadaïses lubriques ,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres retraits ,
Vont sans témoins , forger ces folles rimes ,

Ces Vers grossiers , ces Monstres anonimes ,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'Univers.

O , du génie usage trop funeste !
Pourquoi faut-il que ce don précieux ,
Que l'art charmant , le langage céleste ,
Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les Conquérans , les Belles & les Dieux ,
Chez une foule au Parnasse étrangère ,
Soit si souvent le jargon de Mégère ,
L'organe impur des plus lâches noirceurs ,
L'ame du crime & la honte des mœurs ?
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore ,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs ,
Au même instant fassent souvent éclore
Les suc's mortels & les poisons vengeurs ?

Muse , je sçai que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la licence obscene ;
Faites à chanter sans rougir de tes sons ,
Tu n'iras point chez cette infame Reine
Prostituer tes naïves chansons ;
Mais de tout tems un peu trop prompte à rire ,
Ton goût peut-être , en quelque noir accès ,
T'attacheroit au char de la Satire :
Ah ! loin de toi ces ciniques excès !
Quelles douceurs en suivent les succès ,
Si , quand l'ouvrage a le sceau de l'estime ,
L'auteur flétri , fugitif , détesté ,

Devient l'horreur de la société ?

Je veux qu'épris d'un Nom plus légitime ,

Que non content de se voir estimé ,

Par son génie un Amant de la Rime

Emporte encor le plaisir d'être aimé ;

Qu'aux régions à lui-même inconnues ,

Où voleront ses gracieux écrits ,

A ce tableau de ses mœurs ingénues ,

Tous ses Lecteurs deviennent ses amis ;

Que dissipant le préjugé vulgaire ,

Il montre enfin que sans crime on peut plaire ,

Et réunir par un heureux lien ,

L'Auteur charmant & le vrai Citoyen.

En vain , guidé par un fougueux délire ,

Le Juvenal du siècle de L O U I S

Fit un talent du crime de médire ,

Mes yeux jamais n'en furent éblouis :

Ce n'est point là que ma raison l'admire ;

Et Despreaux , ce Chantre harmonieux ,

Sur les Autels du poétique empire

Ne seroit point au nombre de mes Dieux ,

Si de l'opprobre organe impitoiable ,

Toujours couvert d'une gloire coupable ,

Il n'eût chanté que les malheureux noms :

Des Colletets , des Cotins , des Pradons ;

Mânes plaintifs , qui sur le noir rivage

Vont regrettant que ce Censeur sauvage

Les enchaînant dans d'immortels accords ,

Les ait privés du commun avantage
D'être caché dans la foule des Morts.
Un autre écüeil , Muse , te reste encore ;
En évitant cet antre ténébreux
Où nourrissant le feu qui la devore ,
L'âpre Satire épand son fiel affreux ,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange au ton foible & timide
Aux yeux baissés , aux doucereux souris
Vient chaque jour sous le titre insipide
D'Odes aux Grands , de bouquets aux Iris ,
A l'Univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût , au vrai toujours fidelle ,
N'exclut pas moins de sa Cour immortelle
Le Complaisant , le vil Adulateur ,
Que l'Envieux & le noir Impositeur.

Pars , c'en est fait ; que ce fil secourable
Te conduisant au lyrique séjour ,
Sauve tes pas du Dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons , si la troupe invisible
Des froids Censeurs , des Zoïles secrets
Lance sur toi ses inutiles traits ,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible ;
Par les fredons d'un Rimeur désolé ,
Que ton repos ne puisse être troublé ;
Et sans jamais t'avilir à répondre ,
Laisse au mépris le soin de les confondre ;

Rendre à leurs cris des sons injurieux ,
C'est se flétrir & ramper avec eux :
A cette loi pour demeurer fidèle ,
Devant tes yeux conserve ce modèle :
Il est un Sage , un Favori des Cieux ,
Dont à l'envi tous les Arts , tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeunesse ,
Et qui , vainqueur du fuseau rigoureux ,
Possède encor dans sa mâle vieillesse
L'art d'être aimable & le don d'être heureux :
Long tems la haine & la farouche envie ,
En s'obstinant à poursuivre ses pas ,
Crurent troubler le calme de sa vie ,
Et l'attirer dans de honteux combats ;
Mais conservant sa douce indifférence ,
Et retranché dans un noble silence ,
De ses Rivaux il trompa les projets ;
Pouvant les vaincre , il leur laissa la paix :
D'affreux Corbeaux , lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos du Bocage ,
Laisant les airs à leurs sons glapissans ,
Le Rossignol interrompt ses accens ;
Et , pour reprendre une chanson légère ,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une Driade , ou de quelque Bergère
Reveille enfin sa tendresse & son chant :
Prend le brin , & grave ces maximes ;
Must , à ce prix je suis encor tes loix ;

A ce prix seul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages & des Rois..
Toujours-j'entens les échos de nos rives.
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau;
Que pour Phébus il n'est plus de Mécène;
Et qu'éloigné du Trône de la Seine,
En soupirant il éteint son flambeau:
Oui, je le sçai; de profondes ténèbres,
Ont du Parnasse investi l'Horison;
Mais s'il languit sous ces voiles funébres,
Allons au vrai: Quelle en est la raison?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramènera sur l'empire des Vers
Ces jours brillans, nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand ne suivant que des Muses impies,
Prenant la rage & le ton des Harpies,
Millé Rimeurs honteusement rivaux,
Parleurs sujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs transports sont-ils la Poësie?
Hé quoi, doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie,
Et pour le Stix les lauriers sont-ils faits?
N'accusons point les Astres de la France;
Pour ranimer leurs raïons éclatans,
Qu'au Mont sacré de nouveaux habitans,

Rivaux amis , rendent d'intelligence
 La vie aux mœurs , la noblesse aux talens ;
 Ainsi bientôt nos rivages moins sombres ,
 D'un jour nouveau parés & rejouis ,
 Reverront fuir le Sommeil & les Ombres
 Où sont plongés les Arts évanouis .
 Pour toi , pendant que de nouveaux Orphées ,
 Voïant leurs jours aux plus sçavantes Fées ,
 Et s'élevant à des accords parfaits ,
 Mériteront de chanter près d'un trône
 Toujours paré des palmes de Bellones ,
 Et couronné des roses de la Paix ,
 Muse , pour toi , dans l'union paisible
 De la sagesse & de la volupté ,
 Nymphes badines , ou Bergères sensibles ,
 Viens quelquefois avec la liberté
 Me crayonner de riantes images ,
 Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages
 Que pour charmer ma sage oisiveté .

Epître au Pere Bougeant , Jésuite .

*A C ** 20. Novembre 1736 .*

DE la paisible solitude
 Où , loin de toute servitude ,
 La liberté file mes jours ,
 Ramené par un goût futile
 Sur les délires de la Ville ,
 Si j'en voulois suivre le cours ,

Et ſçavoir l'hiftoire nouvelle
Du domaine & des favoris
De la brillante bagatelle ,
La divinité de Paris ,
Le dédalé des aventures ,
Les affiches & les brochures ,
Les colifichets des Auteurs ,
Et la gazette des couliffes
Avec le Roman des Actrices ,
Et les querelles des Rimeurs ;
Jè n'adrefferois cette Epitre
Qu'à l'un de ces Oififs errans ,
Qui , chaque ſoir , ſur leur pupitre
Rapportent tous les Vers courans ,
Et qui , dans le changeant empire
Des Amours & de la Satire ,
Acteurs , Spectateurs tour à tour ,
Poſſèdent toujours à merveille
L'hiftoiriette de la veille
Avec l'étiquette du jour .

Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms ſublimes
Devant qui l'humblé Adulateur
De ſes Muſes puſillanimes
Vient étalér la péſanteur ,
Si je ſçavois louer en face ,
Et dans un éloge impoſteur ,
Au ton rampant de la fadeur

Faire descendre l'art d'Horace :

Mais du vrai seul trop partisan ,

Mon Apollon peu courtois ,

Préfère l'entretien d'un Sage ,

Et le simple nom d'un-ami.

Aux titres ainsi qu'au suffrage

D'un Grand dans la pompe endormi.

Pour les protecteurs que j'honore

Que seroient mes foibles accens ?

Ainsi que les Dieux qu'on adore ,

Ils sont au dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans contrainte ,

Et sans intérêt , & sans feinte

J'appelle en ces-bois enchantés ,

Moins révérend qu'aimable Pere ,

Vous , dont l'esprit , le caractère

Et les airs ne sont point montés

Sur le ton sotement austere.

De cent tristes paternités ,

Qui , manquant du talent de plaire

Et de toute légèreté ,

Pour dissimuler la misere :

D'un esprit sans aménité ,

D'une sagesse minaudiere

Affichent la sévérité ;


Et ne sortent de leur taniere

Que sous la lugubre banniere

De la grave Formalité ;

Vous , dis-je , ce Pere vanté ,
Vous , ce Philosophe tranquille ,
De Minerve l'heureux pupile ,
Et l'enfant de la liberté ,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asile ,
Pour aller reprendre à la Ville
Les chaînes de la gravité.
Amant & Favori des Muses ,
Et paresseux conséquemment ,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement :
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non , aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré ,
Et pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré ,
Friez-vous , comme les Saumaises ,
Immolant aux doctes fadaïses.
L'esprit & la félicité ,
Partager avec privilège
Des Patriarches du Collège
L'ennuyeuse immortalité ?
Non , l'esprit des aimables Sages

N'est point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognito ;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio :
Quoi ! sur votre philosophie
Que les raisons de l'enjouement
Faisoient briller d'un feu charmant ,
La prophane mélancolie
Auroit-elle , malgré les Jeux ,
Porté ses nuages affreux ?
Martir de la Misanthropie ,
Fuiriez-vous ce peu d'agrémens ,
Qui nous fait supporter la vie ,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentimens ,
Les doux transports de l'harmonie ,
Et les jeux de la Poësie ,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie ;
Et par quelle bizarrerie ,
Anachorète Cazanier ,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie ,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï , d'Arbois & de Pomar ?
Non , vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux ,



Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le Sage & l'Heureux ,
Pour vous condamner au silence
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille jouissance
Proscrite chez le peuple sot ,
Distingue le mortel qui pense ,
De l'Automate & du Cagot ;
Et quand l'esprit mélancholique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philosophique
Verser le poison léthargique ,
Ce n'eût point été dans ces lieux ,
Dans un temple de l'allégresse
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux ;
Mais pourquoi donner au mystère ,
Pourquoi reprocher au hazard
De ce prompt & triste départ
La cause trop involontaire ?
Oùi , vous seriez encore à nous ,
Si vous étiez vous-même à vous.

Si j'écrivois à quelque Belle ,
Je lui dirois peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les Oiseaux languissent ici ;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile ,

Qu'on n'entend plus les chalumeaux ,
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue Kyrielle
De tout le Phebus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien ;
Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines reflexions
Les Amours songeroient à plaire ;
Mirtyle toujours plus heureux
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa Bergere ,
Et les ruisseaux , aparemment ,
Entre les fleurs & la fougere
N'en iroient pas plus lentement ;
Mais , sans ces fadeurs de l'Idise ,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vû d'Autonne plus charmant.

Loin du tumulte qu'il abhorre ,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris ;
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse ,
La Sagesse enchaîne les Ris ;
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir ,
Un goût , guidé par la finesse ,

Vient unir les arts au plaisir ,
Les arts que permet la paresse ,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.

Tour à tour , d'une main facile ,
On tient les craïons , le compas ,
Les fuseaux , le piceau docile
Avec l'aiguille de Pallas ;
Et pendant tout ce badinage ,
Qu'on honore du nom d'emploi ,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage :
Où , sans projet , sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage ,
Sages ou foux à l'unisson ,
Joignent la flûte à la trompette ,
Le brodequin à la houlette ,
Et le sublime à la chanson.
Hors la loüange & la satire ,
Tout s'écrit ici , tout nous plaît ,
Depuis les accords de la Lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet ,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine
Jusqu'au folâtre Triolet.

Que l'insipide simétrie
Règle la Ville qu'elle ennuie ;
Que les tems y soient concertés ,

Et les plaisirs même comptés ,
La mode , la cérémonie ,
Et l'ordre & la monotonie
Ne sont point les Dieux des hameaux ;
Au poids de la triste satire
On n'y pèse point tous les mots ,
Et si l'on doit blâmer ou rire ,
Tout ce qui plaît vient à propos ;
Tout y fait des plaisirs nouveaux ,
Le hazard , l'instant les décide ,
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît , qui s'envole soudain ,
Et sans prévoir le lendemain ,
Dans ce silence solitaire ,
Sous l'empire de l'agrément ,
Nous ne nous doutons nullement
Que déjà le noir Sagittaire ,
Couronné de tristes frimats ,
Vient bannir Flore désolée ,
Et qu'avec Pomone exilée
L'Astre du jour fait nos climats ;
Où , malgré ces métamorphoses ,
Nos bois semblent encor naissans ;
Zéphir n'a point quitté nos champs ,
Nos jardins ont encor des roses :
Où regnent les amusemens
Il est toujours des fleurs écloses ,
Et les plaisirs font le Printems.

Echapé de votre hermitage ,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les songes légers ,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces Vergers ; *
Eleve ici de la Nature ,
L'Art lui prêtant ses soins brillans ,
Y forme un Temple de verdure
A la Déesse des Talens.
Sortez du sein des violettes ,
Croissez , feuillages fortunés ,
Couronnez ces belles retraites ,
Ces détours , ces routes secrettes
Aux plus doux accords destinés ,
Ma Muse par vous attendrie
D'une charmante rêverie
Subit déjà l'aimable loi ;
Les bois , les valons , les montagnes ,
Toute la Scène des campagnes
Prend une ame , & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare Vulgaire ,
Tout est mort , tout est solitaire ;
Un bois n'est qu'un sombre réduit ,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire ,
Les Zéphirs ne font que du bruit. :
Aux yeux que Calliope éclaire ,

* B. net de Minerve, récemment ajouté aux Jardins de
*** dessinés par le célèbre Le Nôtre.

Tout brille , tout pense , tout vit ;
Ces ondes tendres & plaintives ,
Ce sont des Nymphes fugitives ,
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un Berger ;
Ces fougères sont animées ,
Ces fleurs qui les parent toujours ,
Ce sont des Belles transformées ;
Ces Papillons sont des Amours.

Mais pourquoi ma raison oisive
D'une Muse qui la captive ,
Suivant les caprices légers ,
Cherche-t'elle sur cette rive
Des objets au Sage étrangers ,
Sans fixer sa vûë attentive
Sur l'exemple de ces Bergers ?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs ,
Il reste encor quelque étincelle
De la nature dans nos cœurs ;
Sauvés du séjour des prestiges ,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique Simplicité ,
Sans adorer de vains fantômes ,
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et si , malgré leur douceur pure ,
Ces biens pour toujours sont perdus ,

Voyons-

Voyons-en du moins la figure ,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'est plus :
Oùï, chez ces Bergers , sous ces hêtres ,
J'ai vû dans la frugalité ,
Les depositaires , les Maîtres
De la douce félicité ;
J'ai vû dans les fêtes champêtres ,
J'ai vû la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes ,
Y repandre un air de gayeté ,
De douceur & de vérité ,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faste & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours ,
Thémire , dans ses plus beaux jours ,
Avec de l'esprit & des graces ,
S'ennuie au milieu des Amours ;
Ici j'ai vû la tendre Life ,
A peine en son quinzième Eté ,
Sans autre esprit que la franchise ,
Sans parure que la beauté ,
Plus heureuse , plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux sons d'une musette ;
Et parmi les plus simples jeux ,
Portant le plaisir dans les yeux ,

Ecrit des mains de la Nature ,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'Imposture
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette fastueuse ,
Qui , par un sourire emprunté ,
Dans l'ennui veut paroître heureuse ,
Et jouïr la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent ;
Pour repondre à qui le méprise ,
Qu'il nous suffise que souvent ,
Pour fuir un tumulte brillant ,
Thémire voudroit être Lise ,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse & de fleurs.

Fetüillage antique & vénérable ,
Temple des Bergers de ces lieux ,
Orme heureux ! monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs ayeux ;
O toi ! qui depuis la durée
De trente lustres révolus ,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses , leurs jeux ingénus ;
Sur ces bords depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse ,
Vis-tu jamais changer les mœurs ,

Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs ?
Non, chez cette race fidele
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau :
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, regne sur les âges,
Échappé toujours aux ravages
D'Éole, du fer & des ans,
Fleuri jusqu'au dernier printems,
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cédre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des Palais somptueux :
Les lambris couvrent les Faux-Sages,
Les rameaux couvrent les Heureux.
Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,
Mon esprit toujours enchanté,
Pénètre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté ;
Hélas ! par une loi trop dure,

Pouffés vers l'éternelle nuit ,
Le plaisir vole , le tems fuit ;
Et bien-tôt , sous sa faux rapide ,
Ainsi que les Jardins d'Armide ,
Ce lieu pour nous sera détruit !
Trop tôt , hélas ! les soins pénibles ,
Les bienséances inflexibles
Revendiquant leurs tristes droits ,
Viendront profaner cet asile ,
Et nous arrachant de ces bois ,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux cahos de la Ville ;
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras ,
Qui , pour tout esprit raisonnable ,
Sujet de gêne & de pitié ,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié !

Mais outre ces peines communes ,
Qui nous attendent au retour ,
Outre les chaînes importunes
Et de la Ville & de la Cour ,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encore plus nombreux ,
Qu'au retour des champêtres lieux ,
Le funeste Apollon ménage
A ses Eleves malheureux !
Au milieu d'un monde frivole ,

Dont les nouveautés font l'idole ,
Déjà je me vois revenu ,
Et pour le malheur de ma vie
Par l'importune Poësie
Malgré moi-même un peu connu ;
Déjà j'entends les périodes
Et les questions incommodes
De ces Furêts de Vers nouveaux ,
De ces Copistes généraux ,
Qui persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois ,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix :
Hé bien , me dit l'un dont l'Idile
Enchante l'esprit douxereux ,
„ Sans doute , Eleve de Virgile ,
„ Sur des pipeaux harmonieux ,
„ De Licidas & d'Amarile
„ Vous aurez soupiré les feux ?
„ Vous aurez chanté les beaux yeux ,
„ Les premiers soupirs de Silvie ,
„ Et des bouquets de la prairie
„ Vous aurez orné ses cheveux ;
„ Qu'apportez-vous ? Point de mystere ,
(Me vient dire avec un souris
Quelque Suivant de Beaux-Esprits ,
Insecte & ver du Parterre)

„ L'ouvrage est-il pour Thomassin ,
„ Pour Pélissier ou pour Gossin ?
Je suis , j'échape à la poursuite
De ces Colporteurs trop communs ;
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux , d'autres importuns.
„ Enfin , dit-on , de votre absence
„ Revenez-vous un peu changé ?
„ Du sommeil de la négligence
„ Votre esprit enfin dégagé
„ Immolera-t'il l'indolence
„ Aux succès d'un travail rangé ?
Ainsi déclame sans justesse
Contre les droits de la paresse
Un froid Censeur qui ne sent pas
Que , sans cet air de douce aisance ,
Mes Vers perdroient le peu d'apas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats ,
Des meilleurs paresseux de France ,
Les seuls Juges dont je fais cas.

Par l'étude , par l'art suprême
Sur un froid pupitre amaigris ,
D'autres orneront leurs écrits ;
Pour moi , dans cette gêne extrême ,
Je verrois mourir mes esprits :
On n'est jamais bien que soi-même ,
Et me voilà tel que je suis.

Imprimés , affichés sans cesse ,
Et s'entrechassant de la Presse ,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles
Et d'opuscules puériles
Auxquels sans doute ils survivront :
A cette abondance cruelle ,
Je veux toujours en vérité
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la stérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus ,
Que ce myrthe tendre & docile ,
Qui croissant sous l'œil de Vénus ,
N'a pas une feuille inutile ,
S'épanouit négligemment ,
Et se couronne lentement.
Il est vrai qu'en quittant la Ville ,
J'avois promis que plus tranquille ,
Et dans moi-même enseveli ,
Je scaurois , disciple d'Horace ,
Unir les Nymphes du Parnasse
Aux Bergeres de Tivoli ;
J'avois promis : mais tu t'abuses ,
Si tu compte sur nos discours ,
Cher ami , les sermens des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.

Dans la tranquillité profonde
Du Philosophe & du Berger ,
Trois mois j'ai vécu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde ,
Et je t'avouë ingénument
Que très peu fait à voir l'Aurore ,
Que j'aperçois dans ce moment ,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement ,
Si des volontés que j'adore ,
Pour me faire rire encore ,
Ne valoient mieux que mon serment.

Toi , dont la sagesse riante
Souffre & seconde nos chansons ,
Ami , sur ta lire brillante
Prepare-nous les plus doux sons :
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude ,
Nous aurons quitté ce canton ,
Chez un Eleve d'Uranie ,
Entre les fleurs & l'ambroisie ,
Entre Démocrite & Platon ,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons ,
Et t'en donner de la folie ,
Que la bonne Philosophie
Permet à ses vrais Nourrissans :
Cette Anacréontique Orgie ,

Livrée à la vive énergie
Du génie & du sentiment ,
Ne fera point assurément
De ces fêtes sombres & graves ,
Où périt la vivacité ,
Où les agrémens sont esclaves ,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité ;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide & timide ,
Qui toise impitoyablement
Et la pensée & le langage ,
Et qui , sur les pas de l'Usage ,
Rampe géométriquement :
Loin du mystère & de la gêne ,
Pensant tout haut & sans effort ,
Admettant la raison sans peine
Et la saillie avec transport :
D'une Ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût :
La raison est partout heureuse ,
Le bonheur du Sage est partout ;
Et puisqu'il faut du ton stoïque
Egayer la sévérité ,
La Ville , malgré ma critique
Et l'éloge du fort rustique ,
Reverra mon cœur enchanté ;
Dans ces caprices agréables ,

Et dans son brillant le plus faux ,
Paris a des charmes semblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.

Mais quoi ! tandis que ma pensée ,
Plus legere que le Zéphir ,
Folâtre à la fois & sensée ,
Vole sur l'aile du plaisir ,
Dieux ! Quelle nouvelle semée
Subitement dans l'Univers
Vient glacer mon ame alarmée ,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes Vers ?
Sur un char funébre portée ,
Des Graces en deuil escortée ,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine ,
Sur les tristes bords de la Seine ,
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorable , *
L'Ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable ,
Le Dieu même du sentiment ,
Et l'Oracle de l'agrément.

O toi , mon guide & mon modele ,
Durable objet de ma douleur ,
Toi , qui malgré la mort cruelle ,
Respires encor dans mon cœur ,

* L'Épique de La Fontaine.

Illustre Ariste , ombre immortelle ,
Ah ! si du séjour de nos Dieux ,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les Ombres satisfaites
Des Sévignés , des la Fayetes ,
Des Vendômes & des Chaulieux ,
Tu daignes , sensible à nos Rimes ,
Abaïsser tes regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux ;
Et si de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour ,
Un Dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance ,
Pardonne au légitime effroi ,
Au sombre ennui qui fond sur moi ,
Si dans les fastes de mémoire ,
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels comme toi :
Moi qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse & ton souvenir ,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir ;
J'irois dans le temple des Graces
Laisser d'inéfaçables traces
De cette sensible bonté ,
L'amour , le charme de notre âge ,

Ou , pour en dire davantage ,
L'éloge de l'humanité ;
Mais , à travers ces voiles sombres ,
Quand je te cherche dans les ombres ,
Dans le silence du tombeau ,
Puis-je soutenir le pinceau ?
Que les Beaux-Arts , que le Portique ,
Que tout l'empire poétique ,
Où souvent tu dictas les loix ,
Avec la Seine inconsolable ,
Pleurent une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristippe , d'Anacréon ,
D'Atticus & de Fénelon ;
Pour moi , de ma douleur profonde ,
Trop pénétré pour la chanter ,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter ,
Sur l'Urne qui contient ta cendre ,
Et que je viens baigner de pleurs ,
Chaque printems je veux repandre
Le tribut des premières fleurs ;
Et puisqu'enfin je perds le Maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les mystères les plus secrets ,
Je vais à tes sombres ciprès
Suspendre ma lire , & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

V E R S

*Sur les Tableaux exposés à l'Académie Royale de
Peinture , au mois de Septembre 1737.*

SI l'on croit les plaintes chagrines
De quelques Frondeurs décriés ,
Et les Satires clandestines
De quelques Auteurs oubliés ,
Tout s'anéantit dans la France ,
Le goût , les arts les plus brillans ,
Tout meurt sous des Dieux indolens ;
Et , dévoués à l'opulence ,
Nos jours ramènent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumière nouvelle
Dissipe le sommeil des arts !
De la Divinité d'Apelle
Le temple s'ouvre à mes regards !
Naïsez , sortez de vos ténèbres ,
Élèves de cet art charmant ,
Qui de la nuit du monument ,
Sauve les spectacles célèbres ,
Et fixe la légèreté
De la fugitive beauté :
De vos Maîtres , que dans ce temple
La Patrie honore & contemple ,
Distinguez , saisissez les traits ;
Et , par le talent & l'exemple ,
Elevés aux mêmes succès ,

D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux ;
C'est la seule gloire certaine ,
Et l'avenir n'est rien pour nous.
Si dans cette illustre carrière ,
La Peinture sur ses autels ,
De Rigault ni de Largiliere ,
N'offre point les traits immortels ;
A juste titre elle a pû croire
Que c'étoit assez pour sa gloire ,
Assez pour enseigner ses loix ,
D'offrir les Coypels , les de Troys ,
Et de conduire sur ses traces
Vanlo , le fils de la gayeté ,
Le Peintre de la volupté ,
Et Nattier , l'Eleve des Graces ,
Et le Peintre de la beauté.
Quel présage pour Polhimnie !
La gloire des Dieux du pinceau
A la Reine de l'harmonie
Annonce un triomphe nouveau ;
Après les exploits de Bellone ,
Sous le regne du dernier Mars ,
La même main guidoit au trône
Les Racines & les Mignards ;
Vous donc , & l'Ame & le Mécène
Des progrès d'un Art fortuné ,
Ouvrez des Muses de la Seine

Le Sanctuaire abandonné :
 Des Amans de la Poësie
 Qu'on y dépose les travaux ,
 Et que , sans basse jalousie ,
 Admirateurs de leurs rivaux ,
 Ils y partagent l'ambroisie :
 Par de reciproques secours
 Augmentant leur clarté féconde ,
 Les Astres éclairent le Monde
 Sans se combattre dans leur cours.
 Crébillon , des Royaumes sombres (*a*)
 Nous peindra les plaintives Ombres ,
 Et les célèbres malheureux :
 Voltaire du tendre Elisée (*b*)
 Peindra les Mânes généreux :
 Et , descendu de l'Empirée ,
 Rousseau viendra peindre les Dieux : (*c*)
 Quelques Favoris de Thalie
 Sçauront avec legereté
 Craïonner l'Erreur , la Folie , (*d*)
 L'Histoire de l'Humanité.
 Des Fleurs , un Myrthe , une Bergere
 Seront les jeux de mes Craïons ,
 Ou si Calliope m'éclaire
 Et m'échauffe de ses raïons ,
 J'offrirai l'image chérie
 D'un Ministre à qui la Patrie ,

(*a*) *La Tragédie.*

(*c*) *L'Ode.*

(*b*) *Le Poëme Epique.*

(*d*) *La Comédie.*

Dans ses combats & ses succès ,
 Dût l'abondance , l'industrie ,
 Et l'éclat des jours de la paix ,
 Et qui , protecteur du génie ,
 Va , dans le silence de Mars ,
 Rendre les beaux Arts à la vie ,
 Et rendre Colbert aux beaux Arts.

Ut Pictura Poësis erit. Horat.

ÉPIÎTRE A MA SŒUR.

TOI que la voix de ma douleur
 A fait voler vers moi du sein de ta Patrie ,
 Et qui portant encor dans ton ame attendrie
 Du spectacle de mon malheur
 La douloureuse rêverie ,
 Après mon péril même en conserves l'horreur ,
 Renais , rapelle la douceur
 De ton allégresse chérie ,
 Ma Minerve , ma tendre Sœur.
 Mais quoi ! suis-je encor fait pour nommer
 L'allégresse ,
 Et pour en chanter les apas ,
 Moi , qui depuis deux mois de mortelle tristesse ,
 Ai vû sur ma demeure étinceler sans cesse
 La faux sanglante du Trépas ?
 Par les songes du sombre empire ,
 Enfants tumultueux du bisare délire ,

Mon esprit si long tems noirci ,
Pourra-t-il retrouver , sous ses épais nuages ,
Les pinceaux du plaisir , les brillantes images ,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci ?

Quand sur les champs de Siracuse
Un Volcan vient au loin d'exercer ses fureurs ,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs ?
Dans de mâles & sages rimes ,
Si de l'inflexible raison

Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes ,
Ici , plus que jamais j'en trouverois le ton.
Je fors de ces instans de force & de lumière ,
Où l'éclatante vérité ,

Telle que le Soleil au bout de sa carrière ,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté ;
J'ai vû ce pas fatal où l'ame plus hardie ,

S'élançant de ses tristes fers ,
Et prête à voir finir le songe de la vie ,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet Univers.

Eclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des Humains ,
Je pourrois à tes yeux renverser leurs Idoles ,
Les Dieux de leur folie , ouvrage de leurs mains ,
Et dans mon ardeur intrépide ,
De la vérité moins timide ,
Osant rallumer le flambeau ,

Juger & nommer tout avec cette assurance
Que j'ai sçû rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur & du sort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le Vulgaire malheureux,
Pour un Sage n'est point ce spectre si terrible,
Sur qui les vils Mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vû la misere profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme ou passeroit la bar
que,
Si la tendre amitié, si le fidele amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs, tour à tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette Philosophie
Je ne reveille point les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante Aurore

Du soir d'un jour obscur les nuages épais ,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de Cyprés.

Qu'attens-tu cependant ? Tu veux que ma mémoire ,

Retournant sur des jours d'allarmes & d'ennuis ,
T'en fasse la pénible histoire ;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête ?

C'est rapeller mon ame aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête ,
Je la rencontre dans le Port.

Sur ses rameaux brisés & semés sur la terre ,
Par la foudre ou l'effort des vens ,

Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans ,
Et relevé des coups d'Eole & du tonnerre ,
Il compte de nouveaux Printems.

Le jour a reparu. Rien n'est long tems extrême.
Tel étoit mon affreux tourment ;

J'ai souffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même ;

La douleur est un fiécle , & la mort un moment.
Frapé d'une main foudroyante ,
Et frapé dans le sein des Arts & des Amours ,
De la santé la plus brillante

Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours :
Ainsi d'un ruisseau pur la Nayade éplorée
Dans une froide nuit par le fougueux Borée ,

De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtrière
Comptant les pas du Temps trop lent aux malheureux ,

Quarante fois de la lumière
J'ai vû disparoître les feux ,
Quarante fois dans sa carrière
J'ai vû rentrer l'Astre des Cieux :
Et dans un si long intervalle ,
La Parque d'une main fatale ,
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots ,
Pour moi ne fit point une heure de repos :
Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée ,
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux ;

Dans la Fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice ,
Voile des plus noires couleurs ,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice ,
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ;
Couché sur un bucher & l'Autel & le Trône
D'Esculape & de Tifiphone ,
Courbé sous le pouvoir de leurs Prêtres cruels ,
J'ai vû couler mon sang sous les couteaux mortels :
Mon ame s'avança vers les rivages sombres ;
Mais quel rayon lancé du sein des Immortels ,
Pénétra à travers la région des Ombres ,

Vint ranimer mes sens sur ces sanglans Autels !
Je crus sortir du noir abîme ,
Quand, revenant au jour , je me vis délivré ;
Je trompai le trépas , ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré ;
Inutilement poursuivie ,
Et plus forte par la douleur ,
Elle arrache , en fûiant , les restes de sa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il est une jeune Déesse ,
Plus agile qu'Hébé , plus fraîche que Vénus ,
Elle écarte les maux , les langueurs , la foiblesse ;
Sans elle la beauté n'est plus ;
Les Amours , Bacchus & Morphée
La soutiennent sur un trophée
De mirthe & de pampres orné ,
Tandis qu'à ses pieds abatuë
Rampe l'inutile statuë
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'Univers , charme de nos années ,
Heureuse & tranquille S A N T E' !
Toi , qui viens renoüer le fil de mes journées ,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté ,
Quand prodigues des dons d'une courte jeunesse ,
Ne portant que la honte & d'ameres douleurs
A la précoce Vieillesse ,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs ,
Je vais sacrifier dans ton Temple champêtre ,
Loin des Cités & de l'ennui ,

Tout nous appelle aux champs ; le Printems va
renaître ,

Et j'y vais naître avec lui.

Dans cette retraite chérie

De la sagesse & du plaisir ,

Avec quel goût je vais cueillir

La première épine fleurie ,

Et de Philomèle attendrie

Recevoir le premier soupir !

Avec les fleurs dont la prairie

A chaque instant va s'embellir ,

Mon ame trop long tems flétrie ,

Va de nouveau s'épanouir ,

Et loin de toute rêverie ,

Voltiger avec Zéphir.

Occupé tout entier du soin , du plaisir d'être ,

Au sortir du néant affreux ,

Je ne songerai qu'à voir naître

Ces bois , ces berceaux amoureux ,

Et cette mousse & ces fougères

Qui feront , dans les plus beaux jours ,

Le trône des tendres Bergeres ,

Et l'autel des heureux Amours.

O jours de la Convalescence !

Jours d'une pure volupté !

C'est une nouvelle naissance ,

Un raïon d'immortalité.

Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon ame ,

J'adore avec transport le céleste flambeau :

Tout m'intéresse , tout m'enflâme ,
Pour moi l'Univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse Convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux
sens ;
A ses regards impatiens
Le cahos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;
Tout brille des feux du printems ;
Les plus simples objets , le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour , la verdure des bois ,
La fraîcheur d'une violette ,
Mille spectacles , qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance ,
Transportent aujourd'hui , présentent des apas
Inconnus à l'indifference ,
Et que la foule ne voit pas ;
Tout s'émousse dans l'habitude.
L'Amour s'endort sans volupté :
Las des mêmes plaisirs , las de leur multitude ,
Le sentiment n'est plus flatté ;
Dans le fracas des jeux , dans la plus vive Orgie ,
L'esprit sans force & sans clarté ,
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon , depuis dix ans de fêtes & d'ivresse ,
Frais, brillant d'embonpoint ramené chaque jour ,
Entre la Jeunesse & l'Amour ,
Dans le néant de la mollesse

Dort & végète tour à tour.
Lisis depuis long tems plongé dans les ténébres ,
Entre Hipocrate & les Ennuis ,
Libre de leurs chaînes funébres ,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paroitra que distrait ou glacé ;
Tout glisse sur ses sens , nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émuouffé.
Tout charmera Lisis ; cette Nimphe est plus belle ,
Cette Siréne a mieux chanté ,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle ,
Ces Convives joïeux sont la troupe immortelle ,
Cette Brune charmante est la Divinité.
Cléon est un Sultan , qu'un bonheur trop facile
Privé du sentiment , des ardeurs , des transports ;
En vain de cent Beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs : infructueux efforts !
Mahomet est au rang des morts.
Lisis dans ses ardeurs nouvelles
Est un voïageur de retour ;
Eloigné des jeux & des Belles ,
Le plus triste Vaisseau fut long tems son séjour :
Il touche le rivage ; à l'instant tout l'invite ,
Et pour Lisis dans ce beau jour
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Est la Sultane favorite
Et le miracle de l'Amour.
Fin de la premiere Partie.

LES
ŒUVRES
DE M^R.
GRESSET.

SECONDE PARTIE.

A GENÈVE,
Chez PELLISSARI &
COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.

EPI TRE à M. le Contrôleur Général.

Nouvel an , complimens nouveaux,
Eternelle cérémonie ,
Inépuisables Madrigaux ,
Vers dont on endort son Héros ,
Courses à la Cour qu'on ennuie ;
Faut-il qu'un Sage s'associe
A la procession des Sots ?
Aussi , bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux ,
Que reconnoissant & sincere
Pour un Ministre généreux ,
J'aurois de la naissante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux ,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris ,
Je ne me fusse trouvé pris ,
Et si , sur l'avis détestable
D'un Vieil empirique pendable ,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fièvre effroïable ,
Que je n'aurois point eu sans lui
Rien , dans les chimères qu'inspire
Un transport , un brûlant délire ,
De fantômes environné ,
M'en souviens , j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres ,
Rien Hypocrate empoisonné ,

J'étois où gissent nos ancêtres.
Là , près d'un fleuve infortuné ,
Et parmi la défunte troupe ,
Qui pour passer à l'autre bord ,
Attendoit la noire chaloupe ,
M'occupant peu , m'ennuyant fort ,
Et ne sçachant enfin que faire :
Car que fait-on quand on est mort ?
Je rapellois ma vie entière ,
Et ne reprochois rien au fort ;
Non , si par la Métempicoïse ,
Me disois-je , on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux ,
Et que le choix suivit mes vœux ,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux ;
Par un Ministre digne d'eux ,
Sans projet , sans inquiétude ,
Libre de toute servitude ,
Cherchant tour à tour & quittant
Et le monde & la solitude ,
Entre les plaisirs & l'étude
Je vivois obscur & content.
D'un délire ce fût l'image ,
Il l'étoit de la vérité.
Vous qui recevez mon hommage ,
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité ;

Aussi , gravée en traits de flâme
La gratitude de mon sort ,
Immortelle comme mon ame ,
Me suivra jusqu'au sombre bord.

ODE AU ROY

*Sur la Guerre présente. **

A I N S I les Héros de Solime
Respectoient le sang des Humains ;
Ainsi , pour desarmar le crime ,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :
A l'ombre des sacrés Portiques ,
Rois citoïens , Rois pacifiques ,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles ,
A de sanglantes funérailles ,
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers Bataillons ,
Toujours les ailes de la Gloire
Reposoient sur leurs Pavillons ;
Tels sont les exploits & les fêtes
Que l'Aurore de tes Conquêtes ,
GRAND ROY , présage à tes beaux jours ;
Des Princes , l'honneur de son Temple ,
Le Ciel te voit suivre l'exemple ,

* Cette Pièce a été composée au mois de Novembre 1733.

Il te doit les mêmes secours.

Combattre & vaincre sans justice,
De tous les Rois être ennemi,
C'est être Héros par caprice,
C'est n'être Héros qu'à demi :
Loin de nous ces vainqueurs bizarres,
Qui de leurs sujets, Rois barbares,
Méprisent les cris douloureux ;
Loin cette gloire trop funébre ,
Qui pour les jeux d'un fou célèbre ,
Fait un Peuple de malheureux.

La France , exempte de ces craintes ,
Souscrit aux vœux de ta vertu ,
Ses palmes ne seront point teintes
D'un sang à regret répandu ;
Instruite que tu dois tes armes
Au sort du Monde , à ses alarmes ,
Aux égards d'un auguste amour ,
Sa fidélité s'intéresse
A cette Héroïque tendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes Sujets ,
Tu faisois écrire tes fastes
Par la main seule de la Paix ;
Mais le Souverain des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De Lauriers chargent ses Autels ;

Prends la foudre , & montre à la Terre
 Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
 Que pour épargner les Mortels.

Quels plus équitables Trophées
 Que ceux que va dresser ton bras
 Sur les discordes étouffées , *
 Sur un reste de cœurs ingrats ?
 En vain l'envie , au pas oblique ,
 D'une suprême République
 Vient tenter la fidélité ,
 Et lui porte d'indignes chaînes
 Sous les apparences trop vaines
 De secourir sa liberté.

Tu ne parois dans la carrière
 Que pour dissiper ces complots ,
 Pour lever l'injuste barrière
 Qui ferme un Trône à son Héros ;
 Secondé par d'heureux Ministres ,
 Tu brises ces trames sinistres ;
 Qu'il règne , ce Roi vertueux !
 Sa gloire étoit moins bien fondée
 Et sa vertu moins décidée ,
 S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse legere
 De son Empire étincelant ,
 Du sein de l'ombre passagere
 L'Astre du jour sort plus brillant :

* Pologne.

Tel , vers les régions de l'Ourse
S T A N I S L A S reprenant sa course ,
Eclate enfin dans tout son jour :
Nos cœurs s'envolent à sa suite :
Et jusqu'aux Chars errans du Scithe
Portent la voix de notre amour.

Toi , que la Suède en vain desire , *
Si quelque soin touche les Morts ,
Ombre , que la Vistule admire ,
Que ne reviens-tu sur ses Bords ?
Ton aspect , domptant la furie ,
Dans les Antres de Sibérie
Replongeroit leurs Habitans ;
Mais , tandis que je te rapelle
S T A N I S L A S , dans l'ombre éternelle ,
A précipité ces Titans.

Il regne. Agile Renommée ,
J'entens ta triomphante voix ;
La Rebellion defarmée ,
Tombe , & se range sous ses loix :
Que la brigade s'anéantisse !
Dissipe , Céleste Justice ,
Un Fantôme de Royauté ;
Assure à son unique Maître ,
Au seul qui merite de l'être ,
Un Trône deux fois merité.

Noble Compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre Epoux ,

* Charles XII.

Les Cieux t'appellent sur ses traces ,
 Va partager des jours plus doux ;
 Ton goût , tes vertus révérees ,
 Tes graces paroient nos contrées :
 Tu vas emporter nos regrets :
 Heureux , en perdant ta presence ,
 Que l'Esther , qu'adore la France ,
 Te retrace dans ses attraits.

Ainsi , des Rois , ton Nom suprême ,
 Puissant L O U I S , est le soutien :
 En défendant leur Diadème ,
 Tu releves l'éclat du tien :
 Où sont ces Rivaux indomptables
 Qui bravoient tes vœux équitables ?
 Qu'ils paroissent à nos regards !
 Mais quoi ! Leurs Cohortes craintives
 Ont déjà deserté leurs Rives ,
 Et tu regnes sur leurs Remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
 Ne fût encor celui d'un Roi ,
 Qui scût imposer à la Terre
 Un silence rempli d'effroi ?
 France , si long tems assoupie ,
 Va foudroyer leur ligue impie
 En souveraine des Combats :
 Et compte encor sur leurs murailles
 Tes Triomphes par tes Batailles ,
 Et tes Héros par tes Soldats.

Mânes François , Mânes illustres ,
Vous vainquez dans vos Nourissons ;
Dans un loisir de quatre lustres .
Vos faits ont été leurs leçons ;
Ils rentrent , héritiers fidelles ,
Dans des altieres Citadelles
Où la gloire porta vos loix ;
Au sein des palmes de nos Peres ,
De leurs fils les destins prosperes
Ont fait éclôre les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa ,
Ils marchent , vainqueurs intrépides ,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine ,
Superbe Rhin , calme ta peine ,
Console tes flots en courroux ;
De l'Eridan l'Onde enchainée
Va partager ta destinée ,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars , c'est la Victoire ,
Il fût Héros , il l'est encor ;
Un nouveau trait s'offre à l'Histoire ,
Un Achile dans un Nestor :
Sûr de remettre l'Aigle en fuite ,
Fait à vaincre , il mène à sa suite
Les Amours devenus Guerriers ;
Et les Ris , en casques de Roses ,

Dans son second Printems écloses ,
Portent sa foudre & ses lauriers.

A sa belliqueuse allégresse
Les vieux Vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaitre leur jeunesse
Et leurs courages ranimés :
Sur leurs Chars , en Chiffres durables ,
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN ;
Déjà , par un nouveau prodige ,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amans des Vers , ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sons généreux :
Reprenons ces nobles guitares ,
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'Univers ;
Fleurissez , guirlandes arides ,
Toujours les siècles des Alcides
Furent les siècles des beaux Vers.

GRAND ROY , sur ce brillant modèle ,
Dissipe le sommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidele ,
Par lui revivent les Césars ;
Connoît-on ces Rois insensibles
Dont les Trônes inaccessibles ,

Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles ,
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées ,
C'est le sort des Héros parfaits :
Ils assureront tes trophées
En éternisant tes bienfaits :
De tes Victoires personnelles
Puisse leur lyres immortelles
Entretenir les Nations ,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphir , sur ses ailes fleuries ,
Ramènera les Alcions.

Alors les Muses unanimes
Chanteront de nouveaux Condés :
Déjà par leurs faits magnanimes ,
Les tiens ont été secondés :
Les Graces briguent l'avantage
De chanter seules le courage
Du jeune * Héros de leur Cour ;
Le Rhin l'eût pris à son audace ,
Pour le Conquérant de la Thrace ,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

** S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.*

E U T E R P E ,
OU LA POESIE CHAMPESTRE ,
O D E A V I R G I L E .

S U S P E N S tes flots , heureuse Loire ,
Dans ces Valons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire ,
Et des côteaux plus gracieux ?

Paëtole , Méandre , Pénée ,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de si beaux Cieux.

Ingénieuses rêveries ,
Songes rians , sages loisirs ,
Venez sous ces ombres chéries ,
Vous suffirez à mes desirs ;
Plaisirs brillans , troublez les Villes ,
Plaisirs champêtres & tranquilles ,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence ?
Ces Lieux charmans font-ils deserts ?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts ?
Sur ces gazons & sous ces hêtres ,
D'une troupe d'Amans champêtres
Que n'entens-je les libres airs ?

Quel son me frappe ! Une Voix tendre
Sort de ces bocages secrets ;
On soupire ; pour mieux entendre
Entrons sous ces ombrages frais ;

J'y vois une Nymphé affligée ,
 Sa beauté languit négligée ,
 Et sa Couronne est un Cyprés.

Seuls confidens de sa retraite ,
 Les Amours consolent ses maux ;
 L'un lui présente sa houlette ,
 L'autre assemble des chalumeaux :
 Foibles secours ! Rien ne la touche ,
 Des pleurs coulent ; sa belle bouche
 M'en apprend la cause en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes ;
 Je vais quitter ces beaux Vergers ;
 Aux champs François perdant mes charmes ,
 Je fais sur des bords étrangers :
 Tu n'entens point dans ces prairies
 Les chants vantés des Bergeries ,
 C'est qu'il n'est plus de vrais Bergers.

Dès qu'une frivole harmonie
 Asservissant mes libres sons ,
 Eût de la moderne * Ausonie
 Banni mes premières Chançons :
 De ces plaines dégénérées ,
 France , je viens dans tes Contrées ,
 J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor § scût calmer ma peine

* On reproche les Concerti & les Pensées trop recherchées
 aux Bergers Italiens , du Guarini , du Bonarelli , du Cava-
 lier Marin , &c.

§ Auteur des Bergeries de M. le Marquis de Rassen , et
 en Touraine.

Par les airs naïfs & touchans ,
Galantes Nymphes de Touraine ,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laissa sa Musette
Au jeune Amant de Timarète *
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Elisée
Posséda Racan & Segrais ,
Lorsque leur Flûte fût brisée ,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la Muse fleurie
D'un nouveau Berger § de Neustrie
En sauva-t'elle quelques traits ?

Bientôt Flore vit disparaître
Cette heureuse naïveté ,
Qui de mon Empire champêtre
Faisoit la première beauté :
N'entendant plus aucun Tityre ,
N'ayant rien d'aimable à redire ,
L'Echo se tut épouvanté.

La Bergere., outrant sa parure ,
N'eût plus que de faux agrémens ,
Le Berger , quittant la Nature ,
N'eût plus que de faux sentimens :
Et ce qu'on appelle l'Eglogue
Ne fût plus qu'un froid Dialogue
D'Acteurs dérobés aux Romans.

* Bergere des Idyller de M. de Segrais, née à Châlon,
§ M. de F...
.

Leur voix contrainte ou douceuse
Mit les Dryades aux abois ,
Leur Guitarre trop langoureuse
Endormit les Oiseaux des bois ;
Les Amours en prirent la fuite ,
Et vinrent pleurer à ma fuite
La perte des premiers hautbois.

Tendres Muses de cet Empire ,
O , si sortant de chez les Morts ,
Virgile, pour qui je soupire ,
Ranimoit sa voix sur vos bords !
S'il quittoit sa langue étrangere ,
Parlant la vôtre pour vous plaire ,
Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déesse agile
Fuit à travers des bois naissans ...
Viens donc , parois , heureux Virgile ,
De vingt siècles reçois l'encens :
Chez les Nymphes de ce rivage ,
Berger François , gagne un suffrage
Qui manque encor à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante ,
Ta Muse aura son air charmant ;
Telle qu'une Beauté touchante
Qui plaît sous tout habillement ,
Tout lui sied bien , rien ne l'efface ,
Pour elle une nouvelle Grace
Naît d'un nouvel ajustement.

Viens sur les Tyrsis de Mantouë
Reformer ceux de ce séjour :
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avouë ,
Guidé par toi l'Enfant Amour
Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes
Comme il parle aux Nymphes de Cour ,
Affranchis l'Eglogue captive ,
Tire-la des chaînes de l'art ,
Qu'elle soit tendre , mais naïve ,
Belle sans soin , vive sans fard ;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles ,
Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse Bergere
Qu'elle dépeigne les forêts ,
Mais sur une toile légère ,
Sans des coloris indiscrets ,
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude ,
Ni ne charge trop les portraits.

La Nature , sur chaque image ,
Doit guider les traits du pinceau ;
Tout doit y peindre un païsage ,
Des jeux , des fêtes sous l'ormeau :
L'œil est choqué , s'il voit reluire
Les Palais , l'Or & le Porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des Grottes , des Fontaines ,
Des Pampres , des Sillons dorés ,
Des Prés fleuris , des vertes Plaincs ,
Des Bois , des Lointains azurés :
Sur ce mélange de spectacles ,
Ses regards volent sans obstacles ,
Agréablement égarés.

Là , dans leur course fugitive ,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un Dédale de canaux ,
Et qu'avec faste & violence
Une Sirène au Ciel élance ,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette Scène toute inculte ,
Mais par là plus charmante aux yeux ,
On aime à voir , loin du tumulte ,
Un peuple de Bergers heureux ;
Le cœur , sur l'aîle de l'Idylle :
Porté loin du bruit de la Ville ,
Vient être Berger avec eux.

Là ses passions en silence
Laissent parler la vérité ,
A la suite de l'innocence
Là voltige la liberté :
Là , rapproché de la Nature ,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Où, la vertu vit solitaire
 Chez les Bergers ses favoris,
 Fuyant le faste & l'air austere,
 Elle y badine avec les Ris :
 Farouche vertu du Portique,
 De ton mérite Sophistique
 Pourrions-nous être encor épris ?

Aux vrais biens, par un doux mensonge,
 L'Eglogue rend ainsi les cœurs :
 La raison sçait que c'est un songe ;
 Mais elle en faitit les douceurs :
 Elle a besoin de ces fantômes,
 Presque tous les plaisirs des Hommes
 Ne sont que de douces erreurs.

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRECIEUX Jours, dont fut ornée
 La Jeunesse de l'Univers,
 Par quelle triste destinée

N'êtes-vous plus que dans nos Vers ?

Votre douceur charmante & pure
 Cause nos regrets superflus,
 Telle qu'une tendre peinture
 D'un aimable objet qui n'est plus.

La Terre, aussi riche que belle,
 Unissoit dans ces heureux Tems.

Les fruits d'une Autonne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printems.

Tout l'Univers étoit champêtre ,
Tous les hommes étoient Bergers ,
Les noms de Sujet & de Maître
Leurs étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance ,
Compagne de l'égalité ,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages ,
L'ombre des Saules leurs Lambris ,
Les Temples étoient des Boccages ,
Les Autels des Gazons fleuris.

Les Dieux descendoient sur la Terre ,
Que ne fouilloient aucuns forfaits ,
Dieux moins connus par le tonnerre ,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point , dans ces années ,
Vices , crimes tumultueux :
Les passions n'étoient point nées ,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes , erreurs , imposture ,
Rien n'avoit pris votre poison ,
Aux lumieres de la Nature
Les Bergers bernoient leur raison.

Sur leur République champêtre
Regnoit l'ordre : image des Cieux ,

L'Homme étoit ce qu'il devoit être :

On pensoit moins , on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages

Ni de Capitoles fameux ;

Mais n'étoient-ils point les vrais sages ,

Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles

Et les travaux nés du besoin ;

Des arts enjoués & paisibles

La culture fit tout leur soin.

La tendre & touchante harmonie

A leurs jeux doit ses premiers airs ;

A leur noble & libre génie

Apollon doit ses premiers Vers.

On ignoroit dans leurs retraites

Les noirs chagrins , les vains desirs ,

Les espérances inquiètes ,

Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt , au sein de la terre ,

N'avoit point ravi les métaux ,

Ni soufflé le feu de la guerre ,

Ni fait des chemins sur les eaux.

Les Pasteurs dans leur héritage

Coulant leurs jours jusqu'au tombeau ,

Ne connoissoient que le rivage

Qui les avoit vûs au berceau.

Tous dans d'innocentes délices ,

Unis par des nœuds pleins d'attraits ,

Passoient leur jeunesse sans vices ,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort , qui pour nous a des ailes ,
Arrivoit lentement pour eux ;
Jamais des caües criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête ,
Les combats étoient des concerts ,
Une Amante étoit la conquête ,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger , alors modeste ,
Ne lançoit que des traits dorés ;
Du bandeau qui le rend funeste
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les crimes , les pâles alarmes
Ne marchotent point devant ses pas ,
Et n'étoient point suivi des larmes ,
Ni du dégoût ni du trépas.

La Bergere aimable & fidelle
Ne se piquoit point de sçavoir ;
Elle ne sçavoit qu'être belle ,
Et suivre la loi du devoir.

La fougere étoit sa toilette ,
Son miroir le cristal des eaux ,
La Jonquille & la Violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis ,
De leur toison commode & pure

Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'apas,
Et sur la foi d'un chien volage
Elle ne l'abandonnoit pas.

O regne heureux de la Nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours !
Justice , égalité , droiture ,
Que n'avez-vous regné toujours ?

Sort des Bergers , douceurs aimables ,
Vous n'êtes plus ce sort si doux ;
Un peuple vil de misérables
Vit Pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimere ?
Ce charmant siècle a-t'il été ?
D'un Auteur , témoin oculaire ,
En sçait-on la réalité ?

J'ouvre les fastes : sur cet âge
Partout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fût teinte
Du sang de son premier Berger ;
Depuis ce jour , de maux atteinte ,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable ;
N'envions rien à nos Ayeux ;
En tout tems l'Homme fût coupable ,
En tout tems il fût malheureux.

L E S
E G L O G U E S
D E V I R G I L E ,
E N V E R S F R A N C O I S .

Nec Verbum Verbo curabis reddere.

Horace , Art Poétique ,

A V E R T I S S E M E N T .

CET Ouvrage est moins une exacte Traduction qu'une Imitation hardie des Eglogues de Virgile ; l'exactitude Classique & Littérale ne sert qu'à rabaisser l'effort Poétique : l'Auteur a crû devoir en secoüer le joug , intimidé & averti par le peu de succès de quelques Traducteurs de differens Poètes , Traducteurs craintifs & scrupuleux , qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au Public qu'ils sçavoient expliquer mot pour mot leur Auteur : mérite de Pédant ou d'Ecolier. Pour trop vouloir conserver l'air Latin à leur Original , ils l'ont souvent privé des beautés que la Langue Françoisse devoit lui prêter : ils ont pris beaucoup de peine , il en falloit moins pour mieux faire ; le vrai goût demande qu'on marche à côté de son

son Auteur , sans le suivre en rampant , & sans baisser humblement tous ses pas ; on doit le naturaliser dans nos mœurs , oublier ses tours , ses expressions , son stile étranger au nôtre , ne lui laisser enfin que ses pensées , & les exprimer comme il l'auroit dû faire lui-même , s'il avoit parlé notre Langue. Le caractère libre de la Poësie Françoisè ne se plie point volontiers à la précision du Vers Latin ; ainsi on s'est mis au large ; sans s'enchaîner aux termes , on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses ; on a quelquefois resserré , quelquefois étendu les pensées du Poète , selon le besoin des Transitions & les contraintes de la Rime ; on ne doit montrer son Auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à peu près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le stile de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement ; il est des traits que les Graces accompagnent dans le Texte , & qu'elles abandonneroient dans la Version ; par exemple , la circonstance des Mures d'Eglé , dans la sixième Eglogue , & la Jouë enluminée du Dieu Pan , dans la dixième , n'ont rien de bas dans le latin : ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression relève ; mais elles ne presenteroient en François qu'une idée basse & burlesque ; ces légers retranchemens sont rachetés & remplacés par un peu plus d'étendue dans les endroits rians & favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques

changemens dans les noms des Bergers : chose fort indifférente , & qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du Poëme. On s'est permis une liberté plus considérable, mais qu'on a crû nécessaire à nos mœurs & à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de Bergers en des noms de Bergeres : par là les sentimens sont ramenés dans l'ordre , l'Amour se retrouve dans la Nature ; & le voile est tiré sur des images odieuses & détestées , qui pouvoient cependant plaire au Siècle dépravé du Poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la Métamorphose de l'ALEXIS. Quelques Personnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée , ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celles de l'amour même ; le Préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu , & auroit rendu aux sentimens de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir & de colorer.

L E G L O G U E.

T I T Y R E.

*Le Pere de Virgile , sous le nom de Tityre , chante les louanges & les bienfaits d'Octavien César , * qui , dans le partage des Campagnes de Mantoue , lui conservoit une paisible possession de sa Métairie d'Andès : sous le nom de Mélibée , un Berger du Mantouïan , banni de sa Patrie , déplore ses disgraces.*

M E L I B É E , T I T Y R E.

M E L I B É E.

T Ranquile , cher Tityre , à l'ombre de ce hêtre ,

Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre :
Vous chantez ; mais pour nous , infortunés
Bergers ,

Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers ;
Nous fuïons , exilés d'une aimable Patrie ,
Seul vous ne quittez point cette terre chérie ,
Et quand tout retentit de nos derniers regrets ,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

T I T Y R E.

Un Dieu , cher Mélibée , apui de ma foiblesse ,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :
Où , je mets ce Héros au rang des Immortels ,
Le sang de mes Agneaux rougira ses autels ;
Si mon troupeau tranquile erre encor sur ces
rives ,

* Il est dans la suite le nom d'Auguste.

Quand le sort en bannit vos brebis fugitives ,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs
deserts ,

Si dans un doux repos je chante encor des airs ,
Berger , c'est un bienfait de ce Dieu secourable ,
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

M E L I B E' E.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux ;
Que je suis étonné de trouver un Heureux !
Je suis , traînant à peine en cet exil funeste
De mes nombreux Troupeaux le déplorable
reste :

Cette triste Brebis , l'espoir de mon Troupeau ,
Dans sa fuite a perdu son languissant Agneau :
Déjà , dans ma douleur , j'ai brisé ma musette :
Pourquoi te tiens-je encor , inutile houlette ?
Hélas ! souvent le Ciel irrité contre nous ,
Par des signes trop sûrs m'annonçoit son cour-
roux ;

Trois fois , il m'en souvient , dans la forêt pro-
chaine ,

Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne ,
De sinistres Oiseaux , par de lugubres chants ,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs :
Mais pourquoi rapeller ces douloureux présa-
ges

Berger , quel est ce Dieu qui reçoit vos homma-
ges ?

T I T Y R E.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient sa Cour,
Sa présence embellit un plus noble séjour ;
Rome est ce lieu charmant : autrefois, je l'avoué,
Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantouë ;
Quelle étoit mon erreur ! sur ces bords enchantés
Le Tybre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant sur le reste des Villes ,
Que le plus haut cyprès sur les buissons stériles.

M E L I B E' E.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux ?

T I T Y R E.

La liberté , Berger , s'y montrait à mes vœux ;
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspi-
ces :

Mantouë à mes desirs refusoit ce bonheur ;
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi , ses fréquens sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de gé-
nisses :

Vainement j'implorais l'heureuse liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tybre ;
J'étois alors esclave ; il parla : je fus libre.

M E L I B E' E.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant ,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement :

Pendant ces sombres jours , la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée ,
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour ,
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons , les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger ,
Et vos Troupeaux plaintifs demandoient leur
Berger.

T I T Y R E.

Si je n'avois quitté ma triste solitude ,
Je souffrirois encor la même servitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours ,
Et ses Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux
jours :

Là , j'ai vû ce Heros , que chante ma tendresse ,
Il est dans le printems d'une belle jeunesse ;
Allez , Bergers , dit-il , conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs & vos troupeaux
Bientôt , par un retour d'hommages légitimes ,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes ,
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans ,
Douze fois ses Autels recevront mon encens.

M E L I B E' E.

Ainsi donc , cher Tityre , exempt de nos miseres ,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos Peres ,
Vos Troupeaux respectés du barbare Vainqueur
Demeureront ici sous leur premier Pasteur :

Ils ne fortiront point de ces gras pâturages ,
 Pour périr de langueur dans des terres sauvages :
 Vos abeilles encor , au retour du matin ,
 Picoreront la fleur des faules & du thin ;
 Nos champs abandonnés vont rester inutiles ,
 Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles ,
 Vous pourrez encor voir ces bocages chéris ,
 Ces gracieux lointains , ces rivages fleuris :
 Les amoureux soupirs des Rossignols fidelles ,
 Les doux gémissemens des tendres Tourterelles
 Vous livreront encor aux douceurs du sommeil
 Dans ces antres fermés aux regards du Soleil.

T I T Y R E.

L'Amour sçaura toujours me retracer l'image
 Du Dieu qui me procure un si doux avantage :
 Le Cerf d'un vol hardi traversera les airs ,
 Les habitans des eaux fuiront dans les deserts ,
 La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate ,
 Avant qu'un lâche oubli me fasse une âme ingrate.

M E L I B E' E.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros ,
 Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux !
 Nos Pasteurs pleurent tous une même disgrâce ,
 Nous fuïons , dispersés ; les uns aux champs de
 Thrace
 Vont chercher des tombeaux sous ces affreux
 climats
 Qu'un éternel hyver couvre d'âpres frimats :

D'autres vont habiter une contrée aride ,
Et les deserts voisins de la Zone Torride ;
Compagnon de leurs maux , & banni pour tous
jours ,

Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours ;
Quoi ! je ne verrai plus ces campagnes si chères ,
Ni ce rustique toit hérité de mes peres !
O Mantouë ! ô du moins , si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons !
Non , je ne verrai plus ces forêts verdoiantes ,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoïantes ,
D'avidés Etrangers , des Soldats inhumains
Désoleront ce champ cultivé de mes mains ;
Etoit-ce donc , Grands Dieux ! pour cette trou-
pe indigne

Que j'ornois mon verger , que je tailloisma vigne !
C'en est fait ; pour toujours recevez mes adieux ;
Bords si chers à mon cœur & si beaux à mes yeux !
O Guerre ! ô triste effet des discordes civiles ,
Champs , on vous sacrifie à l'intérêt des Villes :
Troupeau toujours chéri dans des jours plus
heureux ,

Mon exil te prépare un sort bien rigoureux ;
Du fond d'un antre frais , bordé d'une onde pure ,
Je ne te verrai plus bondir sur la verdure :
Suivez-moi , foible reste , infortunés moutons ,
Pour la dernière fois vous voïez ces cantons.

T I T Y R E.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore

D'attendre le retour de la première aurore.
 Regagnons le hameau : Berger , suivez mes pas ;
 Thestille nous apprête un champêtre repas ;
 Le jour fuit , hâtons-nous : du sommet des col-
 lines

L'ombre descend déjà dans ces plaines voisines ;
 Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts ,
 Et le char de la Nuit s'élevé sur les airs.

I L E G L O G U E.

I R I S.

*Coridon se plaint de l'insensibilité d'Iris , Bergere
 d'un Hameau étranger : il veut inutilement
 l'attirer dans ses Campagnes.*

L'Astre brûlant du jour , sur nos paisibles rives
 Repandoit du midi les ardeurs les plus vives,
 Quand Coridon errant dans l'horreur des forêts,
 Aux déserts attendris confia ses regrets.

Il adoroit Iris : d'une plaine étrangère
 Il vouloit dans son champ attirer la Bergere :
 Iris étoit promise aux feux d'un autre Amant ,
 Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
 Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres,
 Solitaire , il venoit se cacher sous des hêtres ;
 C'est là qu'ayant conduit ses troupeaux languis-
 sans ,

Il soupiroit un jour ces douloureux accens.

Hâtez-vous , sombres jours d'une odieuse vie ;

Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des
jours ?

Du moins plaignez les maux que ma langueur me
cause ;

Il est l'heure du jour où tout ici repose :

Le Moissonneur tranquille, à l'abri du Soleil,

Repare sa vigueur dans le sein du sommeil ;

Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage
sombre,

Sylvie & son Berger goûtent le frais de l'ombre :

Privé de ces loisirs, & bravant la chaleur,

Je promène en ces bois ma plaintive douleur.

A mes gémissemens l'écho paroît sensible,

Tout me plaint, votre cœur reste seul inflexible.

Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux !

▲ la Fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !

Leurs graces, il est vrai, n'égalent point vos
charmes ;

Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins
de larmes..

Ah ! ne comptez point tant sur vos belles cou-
leurs,

Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs ;

La beauté n'est qu'un lys, l'aurore l'a vû naître,

L'aurore à son retour ne le peut reconnoître..

Pourquoi me fuïez-vous ? J'ai de nombreux
Troupeaux.

Dans les champs qu'Aréthuse * enrichit de ses
eaux.

En lait délicieux mes brebis sont fécondes ,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs ,
J'obtiens souvent le prix des champêtres con-
certs ,

Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image ,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux
Quand l'haleine des vens n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce cristal immobile ,
Mon air ne cède rien aux graces de Mirtyle.

Ne craignez point , Iris , d'habiter nos forêts ,
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits ,
Les sinceres amours , peu connus dans les Villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des ailes ;
Souvent , joignant nos voix aux chansons des
oiseaux ,

Nous irons éveiller les folâtres échos :
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan sçait charmer l'Ar-
cadie : ¶

Pan trouva le premier cet art ingénieux :

* Fontaine de Sicile.

¶ Belle Contrée du Péloponèse , consacrée autrefois aux
Dieux Comptres , & dont les Habitans , tous Pasteurs , pas-
soient pour le Maîtres de la Poësie Bucolique.

De former sur la flûte un son harmonieux ;
Pan regne sur nos bois , il aime nos prairies ,
C'est le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez sous vos loix un docile troupeau ,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau :
Cette bouche charmante & des Graces chérie
Touchera nos pipaux fans en être flétrie :
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour
vous :

La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux ;
Tirsis , prêt d'expirer sur ce triste rivage ,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage :
Je joindrai , pour vous plaire , à ce don de Tirsis
Une belle houlette & des agneaux choisis :
Je vous destine encor deux chevreaux qu'avec
peine

Je sauvai l'autre jour du sein d'une fontaine :
Laure en sera jalouse ; elle aimoit ces chevreaux ,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop
beaux.

Tout s'embellit pour vous , tout pare nos cam-
pagnes ,

Flore sur votre route assemble ses compagnes ,
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés ,
De l'encens du Printems les airs sont parfumés :
Une Nymphé des eaux , plus vive que l'abeille ,
Vole dans les jardins , & remplit sa corbeille ,
Sa main sçait affortir les dons qu'elle a cueillis ,

Et marier la rose au jeune & tendre lys :
 Des fruits de mon verger vous aurez les premices
 De la jeune Amarille ils feroient les delices :
 Ces fruits sont colorés d'un éclat vif & doux ,
 Ils feront plus charmans quand ils seront à vous :
 J'ai des mirthes fleuris , leur verdure éternelle
 Est le fymbole heureux d'une chaîne fidelle :
 Je vous cultive auffi des lauriers toujours verts ,
 J'en confacre fouvent au Dieu des tendres vers.

Mais que dis-je , infensé ! formé par la tristeffe ,
 Quel nuage obscurcit les jours de ma jeuneffe ?
 J'étois libre autrefois , & mon paisible cœur
 N'avoit jamais connu cette fombre langueur :
 Content de mon troupeau , je vivois fans envie ,
 Et mon bonheur étoit auffi pur que ma vie ;
 L'Amour , ce Dieu cruel , a troublé mes beaux
 jours :

Ainfi l'aquilon trouble un ruiſſeau dans fon cours.

Ingrate ! eſtîmez mieux nos demeures cham-
 pêtres ,
 Souvent des Dieux Bergers ont chanté fous nos
 hêtres ,

Les Déesſes fouvent ont touché nos pipeaux ;
 Diane , d'un Paſteur a gardé les troupeaux :
 Que la fiere Pallas aime le bruit des Villes ,
 Vénus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.

Tout fuit de fon penchant l'impérieux attrait ,
 Les cœurs font maîtrifés par un charme ſecret ,
 Le loup cherche ſa proie autour des bergeries ,

Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries :
Pour moi , charmante Iris , par un penchant plus
doux ,

Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.

Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile ten-
dresse !

Coridon , où t'emporte une indigne foiblesse ?

Ta voix se perd au loin dans les antres des bois ,

A de moins tristes airs consacre ton hautbois ;

Tandis que tu languis dans ces noires retraites ,

Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites :

De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur ,

Donne d'utiles jours aux travaux d'un Pasteur.

Revenez , chers Moutons , quittez ces lieux
sauvages ,

Vous irez désormais sur de plus beaux rivages :

Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris,

Allons , près de Climene , oublier les mépris.

III. E G L O G U E.

PALEMON.

COMBAT PASTORAL.

*Deux Bergers , chantant tour à tour des Couplets
égaux , se disputent une victoire Champêtre :
Palemon est le Juge de ce Combat Amabée.*

PALEMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

A Prenez-moi , Damete , à qui sont les trou-
peaux.

Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux ?

D A M E T E.

J'en suis le conducteur , Lycas en est le Maître ,
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

M E N A L Q U E.

O Bercaif malheureux ! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climene est conduit par l'Amour ,
Oubliant ses moutons & ne songeant qu'à plaire ,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa Bergere :
Troupeaux infortunés , votre sort fut plus doux ,
Tandis que , libre encor , Lycas n'aimoit que
vous ;

Ce Pasteur mercénaire , auquel il vous confie ,
Loin des yeux du Berger , détruit la Bergerie.

D A M E T E.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
On vous connoît , Menalque , on sçait certain
secrèt ,

Rappelez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...
D'un plus ample détail je vous sauve la honte ;
Vous m'entendez : alors les Déeses des eaux
Rentrèrent en riant au fond de leurs roseaux.

M E N A L Q U E.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas & la vigne nouvelle ?

D A M E T E.

Quel Berger ne sçait point que , sous ces vieux
ormeaux ,

Menalque , d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
 Rival de ce Pasteur , jaloux de sa victoire ,
 Votre cœur indigné ne pût souffrir sa gloire :
 Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur ,
 Si vous n'aviez pû nuire à ce Berger vainqueur.

M E N A L Q U E.

Qu'entens-je ? sur quel ton me parleroit un
 Maître ,
 Si ce Pâtre à tel point ose se méconnoître ?
 Quand Damon l'autre jour laissa seul son trou-
 peau ,
 Ne vous ai-je point vû lui surprendre un che-
 vreau ?

D A M E T E.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
 Oûi , j'ai pris ce chevreau , j'en conviendrai sans
 craindre ,
 Puisqu'il étoit le Prix d'un Combat Pastoral ,
 Où j'étois demeuré vainqueur de mon Rival.

M E N A L Q U E.

Vous , vainqueur de Damon ? D'une flûte cham-
 pêtre

Damète dans nos bois s'est-il jamais vû Maître ?
 Lui, dont l'aigre pipeau, portant partout l'ennui,
 Ne sçait que déchirer des airs faits par autrui.

D A M E T E.

Pour finir entre nous une vaine dispute ,
 J'ose vous défier au Combat de la flûte ,

Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Eprouvons un combat de vers & de chansons ;
S'il le Dieu de Délos est pour vous plus propice ,
Je vous donne à choisir la plus tendre Genisse :
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

M E N A L Q U E.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau :
S'il manquoit un mouton, j'essuirois la colere
D'une Marâtre injuste, & d'un Pere severe ;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour :
Mais je puis hazarder deux beaux vases de hêtre²
On voit ramper autour une vigne champêtre :
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits ,
Du célèbre Conon * l'un ranime les traits ,
L'autre peint ce Mortel, † dont l'adresse féconde
A décrit les saisons & mesuré le monde :
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat :
J'en ferai volontiers le gage du Combat.

D A M E T E.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feuillage ,
Du même Alcimédon ce present est l'ouvrage :
Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

M E N A L Q U E.

Palémon vient à nous : qu'il regle la victoire ,
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

* Géomètre fameux, de l'Isle de Samos.

† Archimède de Syracuse.

D A M E T E.

Je consens qu'il nous juge , & malgré vos mépris,
 Je sçaurai me défendre & balancer le prix :
 Ma Muse en ces combats ne fut jamais craintive ;
 Prêtez-nous , Palémon , une oreille attentive.

- P A L E M O N.

Chantez , dignes Rivaux : la nouvelle saison
 Invite à des concerts sur ce naissant gazon ,
 Le Printems de retour rajeunit la Nature ,
 Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure ,
 Philomele reprend ses airs doux & plaintifs ,
 L'Amant des fleurs succède aux Aquilons cap-
 tifs :

Tout charme ici les yeux ; chaque instant voit
 éclôre ,
 Dans ces prés émaillés , de nouveaux dons de
 Flore :

A chanter tour à tour préparez donc vos voix ,
 Ces combats sont chéris de la Muse des bois.

D A M E T E.

Muses ! donnez au Maître du tonnerre
 Le premier rang dans vos nobles chansons :
 Il est tout , il remplit les Cieux , l'onde , la terre ,
 Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

M E N A L Q U E.

Du jeune Dieu , que le Permesse adore ,
 Muses ! chantons les honneurs immortels :
 Des premiers feux du jour quand l'orient se dore ,

D'un feston de lauriers je pare ses autels.

D A M E T E.

Quand je suis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi ,
Glycere me reveille ; & d'une course agile
Elle fuit dans un antre , & s'y cache à demi.

M E N A L Q U E.

Phylis , près de ma bergerie ,
Vient chaque jour cueillir des fleurs :
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie ,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

D A M E T E.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour :
Ce couple heureux d'oiseaux fidèles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

M E N A L Q U E.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Repand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille ,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

D A M E T E.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere !
Zéphirs , qui l'écoutez dans ces momens si doux ,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Ber-
gere ,

Des plaisirs si charmans rendroient le Ciel jaloux.

M E N A L Q U E.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace ,

Cloris , quand vous chassez dans les routes des
bois :

Souvent Endimion vit Diane à la chasse ,
Souvent de la Déesse il porta le carquois.

D A M E T E .

Je celebre bientôt le jour de ma naissance :
Venez , belle Glycere , honorer ce beau jour ,
Vous ferez l'ornement des concerts , de la danse ,
Votre chant & vos pas font conduits par l'amour.

M E N A L Q U E .

Cloris seule a mon cœur , seule elle a tous les
charmes :

Ciel ! qu'elle m'enchanta dans nos derniers a-
dieux ,

Ses yeux avec les miens repandirent des larmes ,
Ah ! quand , pourrai-je , Amour , revoir de si
beaux yeux ?

D A M E T E .

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Gly-
cere ,

Qu'un timide mouton craint la fureur des loups ,
Qu'un Laboureur , veillant sur une moisson
chère ,

Craint le souffle fougueux des Aquilons jaloux.

M E N A L Q U E .

Ma Cloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'Aurore est pour un jeune agneau ,
Et ce qu'est à la terre aride & languissante

Une féconde pluie , ou le cours d'un ruisseau.

D A M E T E.

Puisque Pollion * veut bien être
Le protecteur de mes chansons ,
Muses , sur le hautbois champêtre ,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés valons.

M E N A L Q U E.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un goût nouveau :
Sçavantes Nymphes du Parnasse ,
A ce Héros sçavant offrez un fier Taureau.

D A M E T E.

Illustre Pollion , que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur ,
Que dans son champ fécond , que sur les buissons
même

Le miel & les parfums naissent en sa faveur.

M E N Á L Q U E.

Si quelqu'un peut aimer la Muse de Bathille ,
Du fade Mévius , qu'il aime aussi les vers :
Qu'il asservisse au joug le renard indocile ,
Qu'il prefere aux Zephirs les vens des noirs
hivers.

D A M E T E.

Fuëz , jeunes Bergers , cette rive enchantée ,
Qui paroît n'offrir que des fleurs :

* Ce célèbre Romain étoit Homme de Guerre & de Lettres
il étoit alors Consul , l'an 714. de Rome.

Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un serpent est caché sous ces belles couleurs:

M E N A L Q U E.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons,
Allez, un verd naissant couronne ces prairies;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

D A M E T E.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printems de mon âge,
Tout languit dans nos champs sous les fers de
l'Amour.

M E N A L Q U E.

L'Amour ne me nuit point ; j'ignore ses allarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissans :
Mais un sombre Enchanteur, par ses funestes
charmes,

Fait perir sans pitié mes agneaux innocens.

D A M E T E.

De ce douteux débat, la palme vous est dûë,
Si vous sçavez m'expliquer en quels lieux *
L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue
De ce vaste horison qui termine les Cieux.

M E N A L Q U E.

Au prix de vos chansons je souscris sans mur-
mure,

* Le fond d'un puits,

Et sur Cloris je vous cède mes droits ,
Si vous sçavez me dire en quel lieu la Nature
Sur de naillantes fleurs * grave le nom des Rois.

P A L E M O N .

Je ne puis entre vous décider la victoire ,
L'un & l'autre à mes yeux , en emporte la gloire,
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux sons ,
Mérite , comme vous , la palme des chansons.
Renoovelez souvent en cadences égales
Le paisible combat de vos Muses rivales ;
Et quand vous formerez ces gratieux récits ,
Que toujours , entre vous , le prix reste indécis.

* La Jacinthe , fleur sur laquelle on s'imaginoit lire les deux
premières lettres du nom d'Ajax , fils de Télamon , Roy de Sala-
mine : A ax , selon la Fable , fut métamorphosé en Jacinthe , après
s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les Armes d'Achille.

1 V. E G L O G U E.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS, Fils d'Octavie, Sœur d'Auguste.

Ce ne sont point des Bergers qui parlent dans cette Pièce : c'est le Poète lui-même à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un sujet si pompeux , & qui paroît plutôt du ressort de l'Ode ; si Virgile eût été du sentiment de ses Censeurs , nous y eussions perdu une de ses plus belles Eglogues. Le sujet en est grand , il est vrai ; mais l'art du Poète sçait l'amener aux idées champêtres , & le marquer au coin de la Pastorale , sans en dégrader la noblesse.

EGLOGUE HEROIQUE.

MUSE S , pour ce beau jour , cessez d'être
Bergeres ,

Osez porter vos voix au-dessus des fougères ,
Un Consul , * à vos jeux s'intéresse aujourd'hui ,
Rendez , par vos beaux airs , les champs dignes
de lui.

Cieux ! Où suis-je enlevé ! Quels superbes
spectacles !

Un Dieu par mes accens va rendre ses Oracles.

Je vois éclôre enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques Vers ;
Je vois un nouveau Peuple orner cette contrée ;
Du sein des Cieux, Thémis descend avec Astrée,
Sâturne sur nos champs revient regner encor ,

* Rollien.

Et ramene aux Mortels les jours de l'Age d'Or.

Il est né ce Heros , pour qui les destinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'an-
nées :

Tendre Divinité, compagne des Amours ,
Lucine , à son enfance accordez vos secours ,
Descendez sur ces bords , Apollon votre frere
Des Graces & des Arts y tient le Sanctuaire.

Illustre Pollion , ton brillant Consulat
Va des siècles dorés voir renaître l'éclat ,
Les vertus de retour , par d'aimables prodiges ,
Des antiques forfaits effacent les vestiges :
Jupiter nous promet un heureux avenir ,
Il ne lui reste plus de crimes à punir.

Un jour , dans cet enfant d'immortelle origine ,
Revivront les Heros de sa race Divine ,
Sur l'Univers paisible * il regnera comme eux ,
Il tiendra même rang dans le conseil des Dieux.

Aimable M A R C E L L U S , la Reine de la
Terre

Vient déjà vous offrir l'achante & le lierre ,
Elle pare son front des plus vives couleurs ,
Et vous forme un berceau de verdure & de
fleurs.

Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie,

* Cette Prédiction pouvoit-elle se faire d'un Fils de Pollion , dont plusieurs Interprètes soutiennent que Virgile chante ici la naissance ? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'Héritier présomptif de l'Empire , au seul Marcellus Neveu d'Auguste , & adopté par cet Empereur , qui n'avoit point de Fils.

On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie ,

Les bois ne portent plus les funestes poisons ,

Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.

C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde ;

Les fruits seront plus beaux , la moisson plus féconde ,

Lorsque vous apprendrez de vos Aïeux vainqueurs

L'héroïsme guerrier , & la loi des grands cœurs :

Chaque Naïade alors versera de son urne

Des flots de pur Nectar , comme aux jours de Saturne ,

Une riche vendange , après d'amples moissons ,

Offrira des raisins jusques sur les buissons.

C'est ainsi qu'aux mortels les faveurs destinées
S'accroîtront par degrés & suivront vos années.

Pendant ces premiers tems d'un plus bel Univers

Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers ,

Nos campagnes encor se verront labourées ,

Nos Villes de remparts resteront entourées ,

Peut-être un autre Argo , sous un nouveau
Tiphis ,

Portera des guerriers sur les champs de Thétis.

Peut-être verra-t'on les murs d'un autre Troie

Au fer d'un autre Achile abandonnés en proie. *

* Les quatre Vers précédens sont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la Flotte qu'équipaient les Triumvirs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée,

Mais ces restes légers de nos malheurs passés
Disparoîtront enfin , pour toujours effacés ,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse il-
lustre

La Parque filera votre cinquième lustre ,
Et quand , passant des jeux aux soins de votre
rang ,

Vous marcherez égal aux Dieux de votre sang .
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre :
La Paix au fond du Stix replongera la Guerre ,
Féconde également pour tous les Citoïens ,
La Terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher sur des plages loin-
taines :

Sans exiger nos soins , les côteaux , les guérets
Fixeront en tout tems & Bacchus & Cerès ,
Les arts laborieux deviendront inutiles ,
Les moutons , en paissant sur nos rives fertiles ,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs ,
Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs ,
L'industriel travail de la simple nature ,
Sans les secours de l'art , produira leur parure.

Ils feront ces beaux jours. Du Temple des
destins

*Fils du Grand Pompée , qui soutenoit en Sicile les restes du Parti
Républicain. Il fut défait dans un Combat Naval. Syracuse fut
cette seconde Troie ; Octavien César fut ce nouvel Achille. Ces apli-
cations sont pleines de justesse & de beautés ; nous en devons la
découverte au sçavant Pere Latrou , qui a jetté beaucoup de jour
sur cette Eglogue.*

Une voix me transmet ces augures certains.
 Déjà, pour accomplir ces fortunés présages,
 Les trois fatales Sœurs, Souveraines des âges,
 Ont adouci leurs loix, & Clotho prend encor
 Le fuseau qui servit à filer l'Age d'Or.
 Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carrière,
 Sans attendre le tems, franchissez la barrière :
 Partez, suivez la gloire, Enfant chéri des Cieux,
 Du beau sang de Venus * rejetton précieux,
 Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible,
 Le Ciel est plus riant, Neptune est plus paisible,
 L'Univers assuré d'un siècle de bonheur,
 Aplaudit au berceau de son Restaurateur.
 O jours ! ô tems heureux ! ô si les destinées
 Etendoient jusques-là le fil de mes journées,
 Auguste MARCELLUS, à chanter vos exploits,
 Je voudrois consacrer les restes de ma voix :
 Pour ces pompeux sujets ma Muse rajeunie
 Vaincroit tous les concerts des fils de Polhimnie :
 Pan même, à mes accords s'il comparoit ses sons,
 Pan même s'avoueroit vaincu par mes chansons.

Commencez, heureux Fils d'une Mère char-
 mante,

Commencez de répondre à sa plus douce atten-
 te,

Par de justes retours comblez ses tendres vœux,
 Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.

* La Fable Romaine faisoit descendre la Famille des Césars de Venus par Enée, Fils de cette Déesse.

Pour vous l'Amour élève une jeune Déesse *
Dont il vous offrira la main & la tendresse ;
Vivez , & que vos ans égaux à nos desirs ,
Soient remplis & filés par la main des Plaisirs.

V. E G L O G U E.

D A P N I S.

La Mort d'un Frere de Virgile , nommé Flaccus Maro , & représenté sous le nom de Daphnis , fait le sujet de ce Poëme. Mopsus , Eleve du Poëte , pleure Daphnis : Virgile , sous le nom de Menalque , en fait l'Apothéose.

M E N A L Q U E , M O P S U S.

M E N A L Q U E.

PROfitons , cher Mopsus , des momens précieux

Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux ;

Je chante , vous joutez du hautbois avec grace :

Essaïons un concert digne des bois de Thrace.

M O P S U S.

Je suis prêt , cher Ménalque , à chanter avec vous ,
Vos accens ont pour moi les charmes les plus doux ;

* Julie , fille d'Auguste. Marcellus épousa cette Princesse. Les Prédications de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable , l'espoir & les délices de l'Empire Romain , mourut à la fleur de son âge. Le sixième Livre de l'Énéide finit par une plainte très tendre sur la mort prématurée de ce jeune Héros.

Des Zéphirs du Couchant lès folâtres haleines
 Balacent de ces bois les ombres incertaines ,
 Chantons sous ce feuillage , ou , si vous l'aimez
 mieux ,

Dans cette grotte où regne un frais délicieux :
 Une vigne sauvage en décore l'entrée ,
 A Faune de tout tems elle fut consacrée ;
 J'y conduirai vos pas ; là vos nobles chansons
 M'offriront un plaisir & d'utiles leçons.
 Si mes Vers sont moins beaux , pardonnez à ma
 Muse

Ce défaut d'agrémens que ma jeunesse excuse.

M E N A L Q U E.

Non , je sçai qu' Amyntas ose seul dans nos bois
 Vous disputer le prix du chant & du hautbois.

M O P S U S.

N'en foyez point surpris : dans son orgueil ex-
 trême ,

Ce Berger défieroit le Dieu des Vers lui-même.

M E N A L Q U E.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux ,
 En notre absence Egon gardera nos troupeaux ,
 Chantez Codrus * mourant pour sauver sa patrie ,
 Chantez du tendre Alcon † la pieuse industrie ,
 Quand il perça d'un trait heureusement lancé

* Dernier Roi d'Athènes.

† Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet EriChée, que Mi-
 nerve éleva elle-même à la campagne, & qu'elle donna ensuite
 aux Athéniens pour leur Roi.

Le serpent qui tenoit son Fils entrelacé :
 Ou plaignez dans vos chants cette Amante *
 célèbre
 Qui pour Démophoon mourut aux bords de
 l'Hébre.

M O P S U S.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants :
 Je prépare aujoud'hui des regrets plus touchans,
 J'ai fait de nouveaux Vers : ils vous plairont
 peut-être :

Ils sont déjà gravés sur l'écorce d'un hêtre.
 Lorsque j'aurai chanté , que mon Rival jaloux
 Vous montre aussi ses Vers : qu'il chante , &
 jugez-nous.

M E N A L Q U E.

De vos chants & des siens je sçai la différence :
 Près de vous Amyntas , malgré son arrogance ,
 Est comme un faule obscur près d'un brillant
 rozier ,

Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier

M O P S U S.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque
 gloire ,

Je la dois à vos soins , j'en chéris la mémoire.

Nous voici dans la grotte où nous voulons
 chanter ;

* *Phillis , fille de Licurgue , Roi de Thrace. Son Amant Démophoon , fils de Thésée , fut rapellé à Athènes par des raisons d'Etat : son absence fut longue ; Phillis le crut infidelle , elle se donna la mort.*

La douleur fit les Vers que je vais répéter.
 Je les ai consacrés au Berger plein de charmes
 Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

M. E N A L Q U E.

L'Agneau négligera le citize fleuri,
 Quand nous perdrons l'ambour d'un Berger si
 chéri.

M O P S U S.

Daphnis n'est plus! en vain nos Muses le regrètent,
 Les pleurs sont superflus :
 Je le demande aux bois , & les bois me repètent ;
 Il n'est plus ! Il n'est plus !
 Destins trop rigoureux , inexorable Parque,
 Quels injustes arrêts
 Précipitent sitôt dans la fatale barque
 Ce Berger plein d'attraits ?
 Je vois ses yeux éteints : sa Mere inconsolable
 Les arrose de pleurs ,
 Et ses cris vont apprendre au Ciel impitoyable
 Ses ameres douleurs.
 Infortuné Daphnis ! L'avide Proserpine
 T'enleve avant le tems :
 Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine.
 Dans son premier printems.
 O jour trois fois cruel ! Quel deuil dans la nature
 - Nous vîmes en ces bois
 Le Soleil sans clarté , la Terre sans verdure ,
 Et les Oiseaux sans voix.

V. E G L O G U E.

Les ruisseaux , effrayés du bruit de nos allarmes ,

Murmuroient des sanglots :

L'horreur d'un triste bord , & les flots de nos
larmes

Précipitoient leurs flots.

On entendit gémir les jeunes Oréades

A cet instant fatal ,

Et de leurs belles eaux les sensibles Naïades

Troublèrent le cristal.

Aux longs gémissemens des Nymphes fugitives ,

Les échos attendris

Renvoïerent , du fond des cavernes plaintives ,

De lamentables cris.

Alors aucun Pasteur ne mena dans la plaine

Ses troupeaux languissans ,

La flûte étoit muette , on ne rendoit qu'à peine

De douloureux accens.

Il n'est plus de beaux-jours , Berger , depuis ta
perte ,

Plus de fêtes pour nous ,

Palès * ne chérit plus cette rive déserte ,

Elle fuit en courroux.

Nos prés sont défleuris , de plantes infertiles

Nos sillons sont remplis ,

Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles

A la place de lis.

Nous devons les attraits de toute la contrée

* Désse Champêtre.

A tes attraits chéris.
Telle , aux raisins brillans dont elle est colorée ,
La vigne doit son prix.
Daphnis , dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrsé Divin ,
Il chanta le premier , en vers pleins d'énergie ,
Le puissant Dieu du vin.
Il étoit les amours & la gloire première
Des bois & des hameaux ,
Faut-il qu'il ne soit plus , en perdant la lumière ,
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oïfive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger ,
Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
Aux Mânes du Berger.
Pasteurs , rassemblez-vous , dépouillez vos guir-
landes
Et vos habits de fleurs ,
Paraissez , apportez de funébres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez sans chalumaux , renversez vos hou-
lettes ,
Couvrez-les de cyprès ,
Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante ,
Près de ces antres verds ,
Et pour éterniser sa mémoire touchante ,
Inscrivez-y ces Vers..

Sous ce froid Monument le beau Daphnis berger,
 Il n'a presque vécu que l'âge d'une Rose,
 Il étoit le Pasteur d'un aimable Troupeau,
 Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
 Bergeres, qui passez dans ce Bocage sombre,
 Donnez de larmes à son Ombre,
 Donnez des fleurs à son Tombeau.

M E N A L Q U E.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
 Doit ses traits ingénus aux mains de la Nature.
 Je goûte à vous entendre une égale douceur
 A celle que ressent l'aride Voïageur,
 Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde
 claire,

Et pour se délasser, une ombre solitaire.
 Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon
 tour :

Il m'aimoit, je lui dois ce fidele retour ;
 Je ne mets point sa perte au rang de nos desastres,
 Daphnis Déifié * regne au séjour des astres,
 Ses graces, ses vertus triomphent de la mort :
 S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble
 fort.

Du sombre deuil tristes compagnes,
 Plaintes, fuïez de nos campagnes :
 Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois ;

* L'Apothéose seroit un peu outrée, si le Poëte n'en faisoit un
 Dieu Champêtre : Virgile a suivi l'exemple des Poëtes Grecs qui
 avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.

Au beau Daphnis chantez la gloire ,
Te" Il n'a point passé l'onde noire ,
Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut , porté sur les étoiles ,
Contempler sans nuit & sans voiles
La marche & les clartés des célestes flambeaux :
Sous ses pieds il voit les nuages ,
Les tonnerres & les orages ,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.
Revenez Jeux , Plaisirs , Naïades ,
Flore , Cérès , Amours , Dryades ,
Que tout au Dieu Daphnis applaudisse en ces
lieux ;
Qu'il soit chanté sur la musette ,
Qu'une foule d'échos repète :
Daphnis n'est plus mortel , il est au rang des
Dieux.
Déjà sous son naissant Empire ,
A notre bonheur tout conspire ,
Tout éprouve déjà les faveurs de Daphnis :
Le loup devenu moins avide ,
L'agneau devenu moins timide ,
Dans les mêmes vallons bondissent réunis :
Si nos hameaux ont scû te plaire ,
Sois , Daphnis , leur Dieu Tutelaire :
Ne porte pas tes soins sur des bords étrangers ,
Procure-nous des jours tranquilles ,
De belles nuits , des champs fertiles ,

Sois le Dieu de troupeaux & le Roi des Bergers,
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage.
Que reçoivent de nous les premiers Immortels,
Suivi d'une fidèle troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels,
Dans les festins, dans l'allégresse,
Echauffés d'une douce ivresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux,
Les Bergers unis aux Bergeres
Formeront des danses légères,
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'Abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront :
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

M O P S U S.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure :
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres Oiseaux, des plus doctes Pas-
teurs,
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pa-
reille :
Aux Vers dont votre Muse a charmé mon oreille :

Quel don peut égaler tant d'égards complaisans ?

M É N A L Q U E.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présens,
Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile,
Avec lui j'ai chanté de champêtres apas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs
combats.

M O P S U S.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette,
Agréez de ma main cette belle houlette :
Sur son airain brillant nos chiffres sont tracés ;
J'y vais joindre un feston de myrthes enlacés :
Antigènes s'attend que je l'en ferai maître ;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit
l'être

V I. E G L O G U E.

S I L È N E.

Silène instruit deux Bergers, il leur chante l'origine & la formation de l'Univers, né du concours fortuit des Atômes, selon le système d'Epicure. Il leur raconte ensuite differens traits de l'Histoire des siècles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matière du Poème suivant est trop élevée pour l'Eglogue, d'autres justifient le Poète, & pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la Poésie Bucolique, quand il est présenté aux yeux sous

un voile Pastoral ; je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment , surtout pour le SILENE. Cette Pièce ne renferme rien qui ne soit à la portée des Bergers , qu'on doit supposer cultivés , polis , & d'une imagination exercée aux idées Poétiques , tendres & riantes. Si Mnasye & Silvanire paroissent ici pour apprendre à d'autres Pasteurs ce que leur apprend Silene , ils auroient un air de science qui les emporteroit loin du caractère champêtre : mais ils ne paroissent que pour écouter un Demi-Dieu , dont les chansons doivent être nobles & brillantes ; ils écoutent , ils admirent , ils sont instruits : que trouve-t-on là de si étranger aux mœurs Pastorales ? Dira-t-on que des Bergers d'Eglogues ne sont point capables d'instructions sur des sujets qui ne regardent point précisément leurs Plaines & leurs Moutons ? En vérité ce seroit en faire des Pâtres bien ignares. Le Poème Champêtre accorde à ses Bergers une plus grande étendue de connoissances , & leur permet plus d'esprit , pourvu que leur manière de penser soit naïve , & l'expression de leurs pensées , naturelle , agréable , variée. Sans cela les Bergers Poétiques ne seroient plus que de vrais Paisans , & l'on tomberoit à chaque pas dans le défaut que Boileau reprend : on changeroit Lycidas en Pierrot , & Phylis en Thoinon.

S I L E N E.

Premier imitateur du Berger , * dont la Muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse ,

Dans un heureux loisir , je repête en ce bois
Les airs que les Amours jouoient sur son haut-bois.

* Théocrite.

Pour chanter les combats & le Dieu de la
Thrace ,

J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse :

Arollon , * peu facile à ces hardis projets ,

M'ordonna de traiter de plus simples sujets :

Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes

Des champs accoutumés aux soupirs des mu-
settes ,

Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords ,

Muses , ne m'inspirez que d'aimables accords.

Que d'autres , ô Varus , j plus chers aux
doctes Fées ,

Au temple de mémoire érigent vos trophées ,

Ma voix trop foible encor pour chanter les héros

Apprendra seulement votre nom aux échos.

Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures ,

Vainquant la nuit des tems , passe aux races fu-
tures ,

On lira que Varus & ses brillans honneurs

Etoient même connus au séjour des Pasteurs.

Dans un antre champêtre orné par la Nature ,

Sous des pampres fleuris , sur un lit de verdure ,

Silene , de Morphée éprouvant la douceur ,

A des songes rians abandonnoit son cœur :

* *Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre Pâ-
soral . . . Ce Prince atmoit à se voir désigné sous le nom & les
les attributs du Dieu de la Poésie.*

q *Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les
Armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut ensuite cé-
lébre par ses malheurs & par la perte des trois Légions qu'il
commandoit en Allemagne , & qu'Arminius défit dans la Forêt
de Tentberg.*

On voyoit près de lui sa couronne & son verre
Renversés sur un Tyrse entourré de lierre,
Un doux jus, bû la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ses sens assoupis & vains,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnasile
Troublèrent à dessein la paix de cet asile.
Depuis long tems Silene, oracle de ces lieux,
Leur promettoit envain des chants mystérieux :
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite ;
Mais leurs efforts enfin empêcherent sa fuite.
La jeune Eglé survient, & se joint aux Pasteurs
Pour former au Vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene se reveille :
On voit naître les ris sur sa bouche vermeille ;
Vous l'emportez, dit-il, & je suis arrêté :
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;
Vous voulez que des tems je vous chante les
fastes,

Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes :
Commençons cependant, contentons vos desirs :
Pour vous, je vous reserve, Eglé, d'autres plaisirs ;
Rompez, jeunes Pasteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez sur la foi de ma Muse docile.

Il dit. Tout, à l'envi, s'apprête à l'écouter :
Ses liens sont brisés ; il commence à chanter.

Aux sublimes accens de l'immortel Silene,
Les vens au loin chassés ne troubloient point la
plaine,

Les ruisseaux s'arrêtoient & n'osoient s'agiter,
 Les échos admiroient & n'osoient répéter,
 Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables
 Muses,

Suivoient d'un pas léger ces brillantes cadences,
 Le rivage d'Amphrize & les bois d'Hélicon,
 Furent souvent charmés par le chant d'Apollon,
 Le sombre Roi du Stix, aux tendres airs propice,
 Fut touché des accords de l'époux d'Euridice;
 Mais la voix du Vieillard, cher au Dieu des rai-
 fins,

Charma bien plus encor les rivages voisins.

Il décrivoit d'abord la naissance du monde.
 Rien n'existoit encor; une Masse inféconde
 Formoit un vaste amas d'Atômes confondus,
 Dans les deserts du vuide au hazard repandus;
 Ce néant eut sa fin; l'Univers reçût l'être,
 Des Atômes unis le concours fit tout naître,
 Il fit les Elemens, qui, par d'heureux accords,
 Formerent à leur tour tous les lieux, tous les
 corps.

Les plaines de Cybelle & les champs de Nérée
 Occupèrent leurs rangs sous la Sphere éthérée,
 Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
 Où le trépas conduit ses pâles légions.

Quel spectacle pompeux! Du monde jeune
 encore

Quel fut l'étonnement, quand la naissante aurore

Pour la premiere fois , ouvrant un Ciel vermeil ,
Fit luire aux yeux charmés l'empire du Soleil ?
Bientôt ce Dieu fécond , ame de la nature ,
Du monde obscur fans lui , fit briller la structure ,
Et donna de son char élevé sur les airs ,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.

La terre , à son aspect , riche & fertilisée ,
Des plus précieux dons se vit favorisée ,
Elle enfanta les fleurs , les premieres moissons ,
La vigne , les vergers , les bois , & les buissons :
Un peuple d'animaux erra dans les montagnes ,
Les troupeaux moins craintifs peuplerent les
campagnes ,

L'air eût ses citoïens , l'onde ses habitans ;
Ainsi , poursuit Silene , on vit naître les tems.

Les Humains vertueux , sous le sceptre de
Rhée ,

Virent du siècle d'or la trop courte durée ,
Les coupables enfans de ces premiers mortels
Altérerent les mœurs , foulèrent les Autels ,
La vertu fugitive , aux jours de Promethée ,
Reprit son vol aux cieux d'une aile ensanglantée ,
Par le Dieu du trident l'Olympe fut vangé ,
La mer fut le tombeau du monde submergé ,
L'Epoux seul de Pyrrha , dans cette nuit pro-
fonde ,

Survêcut avec elle aux ruines du monde ,
De la terre en silence , il peupla les deserts :

Sur les vastes débris du premier Univers.

Ainsi chante Silene. Ainsi sa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle Race ;
Par Mnémosine instruit des faits de tous les tems,
Il en peint aux Bergers mille traits éclatans.

Il plaint le jeune Hilas long tems pleuré d'Al-
cide ;

Une Nymphé l'entraîne en sa grotte liquide :

— Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour ,

Hilas ne repond plus , sa perte est sans retour.

L'éloquent Demi-Dieu chante ensuite & dé-
telle

Du Monstre des Crétois la naissance funeste ;

Il chante cette Reine , Epouse de Minos ,

Heureuse , si jamais on n'eût vû de troupeaux :

Des Filles * de Prétus les fureurs sont connûes ,

Leurs vains mugissemens insultèrent les nuës ;

Mais leur délire ardent , leurs stupides fureurs

N'ont jamais de la Crète égalé les horreurs.

O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent
tes veines ,

Folle Pasiphaë , qu'attens-tu dans ces plaines ?

Le Taureau , que tu suis , ne comprend point
tes pleurs ,

Epris d'autres amours , il foule un lit de fleurs ,

* *Lyfippe , Ipponée & Cyrianeffe , filles de Prétus & de Sténobée , se vanterent d'être plus belles que Junon. La Déesse, jalouse & irritée , les frapa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en Vaches.*

Et toujours Insensible à tes flâmes brutales ,
Dans quelque pâturage il te fait des Rivaux.
Chastes Nymphes d'Ida , sortez de vos forêts ,
Que ce Taureau fatal expire sous vos traits ,
S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine ,
Volez , suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine ,
Sacrifiez ce monstre , & vengez en ce jour
Les loix de la Nature & l'honneur de l'Amour.

Pour égaier ses Vers , l'ingénieux Silène
Peint le triomphe heureux du galant Hippomène.
Il décrit les fruits d'or , dont l'éclat enchanteur
Scût soumettre Atalante à ce jeune Vainqueur ,
Des Sœurs de Phaëton il chante la tendresse ;
Il chante aussi Gallus , * des rives du Permesse
Conduit par une Muse à la Cour d'Apollon ,
Et reçû par ce Dieu dans le Sacré Vallon.
A le combler d'honneurs tout se plaît , tout
conspire ;

Linus , ce beau Berger , inventeur de la lire ,
Sous un habit de fleurs , le front ceint d'un laurier ,
Au-devant de Gallus s'avance le premier :
Agréez , lui dit-il , cette flûte champêtre ,
Le Pasteur Hésiode en fut le premier maître ;
Avec elle il chanta les immortelles Sœurs ,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs ;

* Cornelius Gallus , Poète , ami de Virgile : il nous en reste quelques Elégies. Il fut long tems dans les bonnes grâces d'Auguste , qui le fit Gouverneur de l'Egypte ; mais ayant été disgracié , il se tua de désespoir.

Attirés par ses sons , du sommet des montagnes ,
Les Cédres descendoient au milieu des cam-
pagnes ,

Pour charmer , comme lui , ce séjour adoré ,
Héritez , cher Gallus , ce hautbois révéré ,
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire ,
Ils en feront plus chers aux Filles de Mémoire.

Silene chante aussi ce parricide amour
Qui ravît à Nifus la couronne & le jour.
Il peint cette Silla , dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémissans , & les tristes vaisseaux
D'Ulysses poursuivi par le Tiran des eaux.

Du barbare Térée il décrit la disgrâce ,
Il décrit les horreurs & le deuil de la Thrace ,
Quand l'innocent Itys , à peine hors du berceau ,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau :
Pour fuir ces lieux sanglans , Philomèle vengée
Prend un nouvel effor , en Rossignol changée ,
Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits
S'envole , & traîne au loin d'inutiles regrets.

Qui pourroit bien louer la voix divine & ten-
dre ,
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit en-
tendre !

Du Souverain des Vers tels étoient les accords ,
Quand l'heureux Eurotas * arrêté sur ses bords ,

* Fleuve voisin de Lacédémone.

Instruit les échos à redire la plainte
 Que Phébus adressoit à l'ombre d'Hiacinthe.
 Ainsi mille Zéphirs portoient jusques aux Cieux
 Du Maître de Bacchus les chants mélodieux,
 Quand la nuit terminant ce beau jour avec peine,
 Sépara les Pasteurs de l'aimable Silène.

VII. ÉGLOGUE.

MELIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS.

MELIBÉE.

SOUS de frais Alifiers Daphnis étoit assis,
 Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis,
 Gardoient, tranquillement couchés sur des
 fétillages,

Leurs Troupeaux réunis dans les mêmes her-
 bages.

Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes ha-
 meaux,

Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.

Ils alloient commencer leur dispute incertaine,

Le hazard m'amena vers le lieu de la Scene :

(Je cherchois mon Bélier égaré dans ces champs,

Tandis que je plaçois mes mirthes loin des vens.)

„ Venez, me dit Daphnis, j'ai vû dans cette route
 „ Un Bélier vagabond , que vous cherchez sans
 doute :

„ Soyez moins inquiet , il suivra les Troupeaux
 „ Que le soir va conduire aux sources de ces
 eaux ;

„ Partagez avec nous , sur ces rives fécondes ,
 „ Le plaisir d'un concert , & la fraîcheur des
 ondes ;

„ Ce beau fleuve,* en baignant ce bocage secret,
 „ Coule plus lentement , & s'éloigne à regret ,
 „ A nos yeux enchantés son cristal représente
 „ D'un Ciel riant & pur la peinture flotante :
 „ Là le bruit de l'abeille errante sur les fleurs ,
 „ Joint aux chants des oiseaux des sons doux &
 flatteurs.

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me des-
 fendre ?

D'autres soins m'appelloient , mais il fallut me
 rendre ;

Déjà l'heure aprochoit de fermer mon bercail ,
 En faveur des Bergers je remis ce travail.

Soumis aux doctes loix des Muses Pastorales ,
 Tour à tour ils formoient des cadences égales ;
 Dans ses chansons , Tyrsis parut trop plein d'ai-
 greur ,

Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

* Le Mincio , Riviere du Mantouan , aujourd'hui le Menzo.

CORY:



C O R Y D O N .

Vous qui formez Codrus,*Déités d'Hipocrène,
Formez aussi mon goût au plus aimables vers ,
Je suspens pour toujours ma flûte à ce vieux
frêne ,
S'il ne m'est point donné d'égalér ses beaux airs.

T Y R S I S .

Vous , dont l'art aux beaux vers donne l'ame &
la vie ,
D'un lierre immortel , Muse , parez mon front :
Que le pâle Codrus en expire d'envie ,
Que pour lui mes honneurs soient un mortel af-
front.

C O R Y D O N .

Déesse des Chasseurs , agréez mon hommage ,
D'un Cerf sur votre Autel j'ai suspendu le bois ,
D'un Porphyre brillant j'ornerai votre image ,
Si Phébus votre frere anime mon hautbois.

T Y R S I S .

Tous les ans , d'un lait pur une coupe t'est dûe ,
Priape , c'est assez pour un Dieu tel que toi ,
Si mon troupeau s'accroît , j'ornerai ta statue ,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

C O R Y D O N .

Charmante Galatée , aimable Néréide ,
Toi , dont le plus beau Cygne envieroit la blan-
cheur ,

* Poète illustre , ami & contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conservés.

Si tu m'aimes encor , quitte ta grotte humide ,
Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

T Y R S I S.

Nymphes que je chéris , que ton cœur me dé-
daigne ,

Qu'il rejette mes soins, mes vœux & mes presens:
Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sar-
daigne , *

Si les jours , loin de toi , ne me semblent des ans,

C O R Y D O N.

Le printems est fini : les troupeaux , aux lieux
sombres ,

Déjà cherchent à fuir les premières chaleurs ;

Hêtres , couvrez le mien de vos plus fraîches
ombres ,

Ruisseaux , changez pour lui vos bords en lits de
fleurs.

T Y R S I S.

Quand l'hyver revenu nous chasse des bruyeres ;

Mon foyer me défend du souffle des Autans ;

Je les crains aussi peu qu'un loup craint des
Bergeres ,

Et j'attens que Progné m'annonce le printems.

C O R Y D O N.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes,

Iphis est parmi nous , les jeux sont avec lui ;

* L'Isle de Sardaigne portoit une herbe fort singuliere. Ceux
qui en avoient mangé , mourroient en riant malgré eux. C'est de là
qu'on appelle un ris forcé , Ris Sardonien.

Mais si ce beau Berger fortoit de nos montagnes,
Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout s'écheroit
d'ennui.

T Y R S I S.

Tout languit dans nos champs, quand Phylis
est absente,

L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le
Soleil ;

Dès que Phylis revient, la Terre est plus riante,
Le Soleil reparoit dans un char plus vermeil.

C O R Y D O N.

L'ormeau plaît au Dieu Pan, le pampre au Dieu
d'autonne,

Le laurier à Phébus, & le myrthe à Cypris ;

Mais le verd coudrier pare mieux ma Couronne :

Il plaît à ma Bergere, il mérite le prix.

T Y R S I S.

L'Arbre * chéri d'Alcide orne bien un rivage ;

Le chêne une forêt, le tilleul un jardin ;

Mais la jeune Phylis les orne davantage,

Quand elle y vient cueillir les presens du matin.

M E L I B E' E.

Des deux Bergers rivaux telle fut la dispute,

Ils joignirent aux Vers les accords de la flûte :

En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur,

Corydon enleva mon suffrage & mon cœur.

* Le Peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux Enfers.

VIII. E G L O G U E.
LES REGRETS DE DAMON;
ET LE SACRIFICE MAGIQUE.
D A M O N , A T I S.

A M O U R , Dieu des Bergers , toi qui ré-
gles leurs sons ,
De Damon & d'Atis redis-moi les chansons :
Quels airs formoit leur voix , lorsque , pour les
entendre ,
Les Troupeaux enchantés négligeoient l'herbe
tendre ,
Les Tigres adoucis venoient les admirer ,
Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer ,
Soutiens mes foibles chants , ô toi * que la
Victoire
Ramène à nos desirs sur l'aîle de la Gloire,
Jeune Triomphateur , quand viendra l'heureux
tems
Où je sçaurai chanter les exploits éclatans ?
Prêt à quitter pour toi la rustique musette ,
Déjà j'ose essayer l'Héroïque trompette ,
Sous tes yeux autrefois ma Muse jeune encor ,
Vers le double coteau prit son premier essor ;
Elle osa de ses chants te vouer les premices ,
Elle veut les finir sous tes brillans auspices :

* Octavien César ; il venoit de la Bataille de Philippe , dans laquelle il avoit défait l'Armée de Brutus & de Cassius , meurtriers de Jules César ,

Mais avant que sa voix, sur de plus nobles airs, *
Du Chantre d'Ilion imitant les beaux Vers,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuse
Italie,

Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides Pasteurs
Unisse à tes lauriers un lierre & des fleurs.

La nuit disparoissoit ; l'Amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive Orientale,
La diligente Abeille arrivoit sur le thin,
Et les Troupeaux goûtoient la fraîcheur du
matin,

Quand le triste Damon, panché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.

Un beau jour commençoit ; mais un cœur plein
d'ennui

Goûte-t'il les beaux jours ? Il n'en est plus pour
lui.

D A M O N.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumière,
Du Soleil renaissant trop lente Avant-couriere,
Étoile, que chérit la Mere des Amours,
Brille aux Cieux, ouvre enfin le dernier de mes
jours !

Victime des rigueurs d'une Amante infidelle,
Pour la dernière fois je viens me plaindre d'elle :

* Il annonce l'Enéide. J'ai cru pouvoir mettre ici Homère ;
au lieu de Sophocle, que porte le Texte.

Ciel , je m'en plains à toi ! Souffrez-vous , Immortels ,

Qu'on trahisse un Amour juré sur vos Autels ?

Muse , prête au chagrin qui va finir ma vie ,

Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Pour fuir le Dieu des bois , plongée au fond des eaux ,

Syrinx fut transformée en d'utiles rozeaux :

Pan embrassoit les joncs qui cachotent la Bergère ,

Il tira des soupirs de leur tige légère ;

Du Ménale , à l'instant , les fideles échos

Repeterent les sons des premiers chalumeaux.

Poursuis , Muse , au chagrin qui va finir ma vie ,

Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Le croirai-je , Grands Dieux ! Quoi , pour d'autres Amours

Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !

Trop crédules Amans , fiez-vous aux Bergères ,

Idolâtrez encor ces Beautés mensongères !

Daphné chérit Mopsus ! Quelle étrange union !

Ainsi que la brebis s'unisse au vieux lion ,

Que les chiens de Diane & les biches craintives

Viennent bondir ensemble , & boire aux mêmes rives ;

Après l'affreux Hymen qui cause mon trépas ,

Ces monstrueux accords ne me surprendront pas :

Prépare , heureux Rival , cette charmante Fête ,

Aux autels de Vénus va mener ta conquête ,
Triomphe , & par tes vœux hâte la fin du jour ,
L'instant du Sacrifice , & l'heure de l'Amour.

*Poursuis , Muse , au chagrin qui va finir ma vie ,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie .*

Quel caprice ! quel choix ! pour cet indigne Epoux
Peux-tu rompre , Daphné , les liens les plus doux !
Le Ciel protège-t'il les Bergeres perfides ?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides ?

Ah ! si les Dieux cruels autorisent ton choix ,
Songe au moins qu'il te rend la fable nos bois.

*Poursuis , Muse , au chagrin qui va finir ma vie ,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie .*

Ingrate , souviens-toi de nos jeunes plaisirs :
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs ;
Nés au même hameau , dans les jeux de l'enfance
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence :

Ta naissante beauté sçavoit déjà charmer ,
Mon cœur déjà sensible aprenoit à t'aimer :
Je n'avois pas douze ans ; aux beaux jours de
l'Autonne

Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de
Pomone ,

Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux ,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux :

Je voïois , j'admirois le progrès de tes charmes :
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de
larmes ?

Ta chaîne seule , Hymen , manquoit pour nous
unir ;

Devois-tu naître , Amour , si tu devois finir ?
Poursuis, Muse , au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Dans ma jeunesse , Amour , je t'avois mal connu,
Hélas ! je te croïois un enfant ingénu ;

Mais , cruel , tu n'es point , non , j'en crois mes
disgraces ,

Ni le Fils de Vénus , ni le frère des Graces ,
Paphos ne t'a point vû naître au printems nou-
veau ,

Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau ,
Dans le sein d'Alecton, monstre, tu pris naissance,
Une horrible lionne allaita ton enfance ,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats ,
Et les Schytes au meurtre instruisirent ton bras :

Poursuis, Muse , au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Livrée à tes fureurs , impitoïable Amour ,

Une Mere à ses Fils a pû ravir le jour ;

Méconnois-tu ton sang dans ces cheres victimes ,

Implacable Médée ? Amour , voila tes crimes !

Si ses Fils ont péri par un coup inhumain ,

Dans leur flanc innocent tu conduisois la main.

*Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie ,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.*

C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopfus !
Que tout change ; non rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'hiver, que les Hiboux funébres
Chantent mieux, que le Cygne , & craignent les
ténébres ,

Que dans nos bois Arcas chante comme Am-
phion ,

Que sa lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
Muse , c'est trop gémir , cesse une vaine plainte ,
Mon cœur déjà flétri sent la mortelle atteinte ;
Croissez , belles forêts ; adieu, charmans deserts ;
Je choisis pour tombeau le vaste sein des Mers :
Muse, aprens-le à Daphné ; pars, vole à la cruelle :
Que mon dernier soupir soit porté sur ton aîle.

Quels airs chantoit Atis ? Euterpe , apprenez-
nous

Les fiers enchantemens d'une Amantè en cour-
roux ;

Atis , d'un bois voisin , avoit vû le mystere :

Il repéta ces vers * qu'avoit dits la Bergere.

A T I S.

Commençons, chere Isis , presente aux Im-
mortels

* Cette Pièce a beaucoup de l'air de la seconde Idylle de Théocrite, où Siméthée, abandonnée aussi de son Amant, pratique dans un Sacrifice nocturne les mêmes Cérémonies à peu près que la Magicienne de Virgile.

Cette coupe sacrée , & dresse trois autels ,
 Aux secrets de mon art unis ton assistance ;
 Fixons du beau Daphnis la volage inconstance ,
 Brûle sur ce bucher la vervaine & l'encens ,
 Ma voix va proférer de suprêmes accens.

Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse.
 Tout subit de mon art l'inévitable loi ,
 Vainqueur de la Nature , il la remplit d'effroi ,
 A mon gré le Ciel tonne , & la terre tremblante
 Voit descendre le char de la Lune sanglante ;
 Circé retint , par l'art des magiques accords ,
 Les Compagnons d'Ulysses enchantés sur les
 bords.

Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse.
 Isis , sois attentive au mystère secret ,
 De Daphnis fugitif place ici le portrait ;
 Je le dois couronner de ces trois bandelètes ,
 J'y suspens en festons trois rangs de violettes ,
 Je le porte trois fois autour des trois autels ,
 Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.

Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse.
 Forme trois nœuds , Isis , & chante en les formant ,
 „ Que Vénus soit propice à ce lien charmant.
Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse.

L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers ,
La cire s'attendrit près des mêmes brafiers ;
Ainsi , que pour moi seule attendri , doux , fin-
cere ,

Daphnis soit endurci pour toute autre Bergere.
Cieux , Enfers , unissez vos secours à mes vœux ;
Et toi , puissant Amour , porte-lui tous tes feux.
Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse.
Non , non : perdons l'ingrat. Qu'il éprouve à
son tour

Le tourment de m'aimer , sans me donner d'a-
mour :

Qu'il souffre , sans me voir sensible à son supplice ,
Ce que souffre un Taureau que fuit une Genisse ,
Quand , las de la poursuivre , il tombe au bord
des eaux ,

Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces autels , s'il résiste à mes charmes ,
Ses jours sont devoüés à d'éternelles larmes.

Pourquoi garder les dons autrefois si chéris ?
Il n'a plus de tendresse , elle en faisoit le prix :
De la foi des Amans trompeurs & foibles gages ,
Que sert votre secours contre des cœurs vola-
ges ?

Brûlez , disparaissez , chers & tristes presens ,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez ga-
rans.

*Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
 Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse..*
 Un sçavant enchanteur aux rives de Colchos ,
 M'a cuëilli ces poisons nés du sein des tombeaux :
 Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
 Fléchit des noirs torrens les Déités superbes ;
 Par leurs secours vainqueurs l'Amante de Jason
 Conquit à son Héros la brillante Toison.
 Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
 J'ai vû Moëris en loup se transformer lui-même.
 Dans l'horreur de la nuit , autour des monumens,
 Il erre, il foumet tout à ses enchantemens.
 Des portes du trépas , & des Roïaumes sombres,
 Aux ordres de sa voix , j'ai vû sortir les Ombres,
 Vers leurs sources j'ai vû les Fleuves remontés,
 Et dans d'autres guérets les Epis transplantés.

*Charmes impérieux , Puissance enchanteresse ,
 Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse :*
 Le cruel ne vient point ! Que servent mes accens ?
 Un Dieu plus fort rend-t'il mes efforts impuissans ?
 Tentons un dernier charme : Isis , prends cette
 cendre ,

Dans le ruisseau voisin nous devons la repandre.
 Repans-la loin de toi , sans y porter les yeux :
 Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.

*Charmes impérieux , Puissance enchanteresse !
 Ramenez mon Berger , ou chassez ma tendresse.*
 Que vois-je ! Dieux du Stix , seriez-vous moins
 cruels ? ?

Quel présage brillant embellit ces autels ?
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même :
Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout quand
on aime :.

Non , ce n'est point l'erreur d'un trop crédule
amour ,

Le chien de mon Berger m'annonce son retour.
Aux charmes infernaux d'un magique mistere
Fais succéder , Amour , les charmes de Cithere.

I. X. E G L O G U E.

M. Œ R. I. S.

Cette Églogue nous rapelle la premiere. Le Pere de Virgile ne pût long tems jouir en repos du bien fait de César , ni du privilége dont il est parlé dans le TIVTIRE. Il fut chassé de sa Terre par Arius , Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris , il raconte ici son infortune au Berger Lycidas , tandis que Virgile son fils , parti pour Rome , est allé porter sa plainte à ses Protecteurs , sur cette nouvelle violence.

L Y C I D A S , M Œ R I S.

L Y C I D A S.

QUEL sujet , cher Mœris , vous conduit à
la Ville ? *

M Œ R I S.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'azile.
Ciel ! à tant de malheurs si j'étois réservé ,

* Mantoue.

A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé ?
 „ Fuis , m'a dit un cruel , fuis , cherche une
 autre terre ,
 „ Ton champ devient le mien par les loix de
 la Guerre.

Berger , tel est mon sort ; vous voyez ces che-
 vreaux :

Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;
 Mais plaise aux Dieux Pasteurs , Souverains des
 prairies ,

Que ce present forcé nuise à ses bergeries.

L Y C I D A S.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux
 Vers ,

Par votre fils Menalque , * au Dieu de Rome
 offerts ,

On vous laissoit un champ depuis cette colline
 Jusqu'à ce plan d'ormeaux que le fleuve termine.

M E R I S.

Il est vrai ; mais tout change , & nos Vers sont
 perdus ,

Les paisibles hautbois ne sont plus entendus ,
 Le son tumultueux des bruyantes trompettes
 Rend les Muses des bois craintives & muettes.
 Leur foible troupe en détail fuit des lieux d'a-
 lentour ,

Comme fuit la Colombe à l'aspect de l'Autour.
 Pour moi , si , profitant des présages célestes ,

* Virgile.

IX. EGLOGUE.

Je n'avois prévenu des malheurs plus funestes ,
J'aurois déjà subi la plus cruelle mort ,
Et l'aimable Menalque eût eu le même sort.

L Y C I D A S.

O Dieu ! Mais, cher Mœris , cet Etranger feroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce ?

Menalque , cher Pasteur , délices de nos champs ,
Ah ! si tu n'étois plus , qui nous rendroit tes
chants ?

Qui loueroit comme toi les Nymphes bocageres ,
Les amours des Bergers , les attraits des Ber-
geres ?

Quel autre chanteroit des Vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'apris l'autre jour ,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux
rives

Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives.

Mais insensiblement mon Troupeau reste au
loin ;

Jusques à mon retour , Tityre , ayez-en soin :
Quand vous le conduirez au bord de la riviere ,
Evitez du bélier la corne meurtriere.

M Œ R I S.

Les beaux Vers qu'en partant Menalque vous a
lûs

Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus. *

*Je veux t'offrir des Vers que Phébus même avoue ;
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue ;*

** C'est le même dont parle la sixième Eglogue.*

O déplorable Ville ! O Champs abandonnés !
 Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés ?
 Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone,
 Si vous étiez, hélas ! moins voisins de Crémone. *

E Y C I D A S.

De votre docte Fils j'aime toujours les Vers,
 De grace, apprenez-moi quelque'un de ses beaux
 airs ;

Ainsi, du plus doux miel que vos ruches soient
 pleines,

Que toujours vos brebis soient fécondes &
 saines !

Chantez ; moi-même aussi j'ai fait quelques chan-
 sons :

Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons,

Nos Bergeres souvent ont vanté ma Musette ;

Mais je n'ose me dire ou me croire Poëte :

Je sçai que pour prétendre à ce nom glorieux,

Il faut pouvoir chanter les Césars & les Dieux.

Timide admirateur des Cygnes du Parnasse,

A les suivre de loin je borne mon audace.

M Œ R I S.

Des chansons de Menalque écoutez quelques
 Vers,

* Après la Victoire remportée sur Cassius & Brutus, les
 Triumvirs distribuerent à leurs Soldats les Territoires des Villes
 qui avoient suivi le parti des Meurtriers de Jules César ; Cré-
 mone étoit de ce nombre : ses Campagnes ne suffisant pas, on étien-
 dit le partage des Terres jusqu'aux Villes voisines, celles même
 qui n'étoient point coupables ; Mantoue en souffrit, quoiqu'elle
 n'eût point armé contre le Triumvirat.

Un Pasteur y rapelle une Nymphe des Mers.

*Des Grottes d'Amphitrite ,
Eliméne , entens ma voix ,
Le Mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois :
Sur ces Rives fécondes ,
Quand Flore est de retour ,
Quel charme sous les Ondes
Fixe encor ton séjour.*

*De l'Alcion tranquile
Zéphir , au sein des Airs ,
Soutient d'une aîle agile
Le Berceau sur les Mers :
Cete jeune Fougere ,
Où paissent mes Moutons ,
A plus droit de te plaire
Que l'Antre des Tritons.*

*Sous ces Ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux Jours ,
Des Nuits encor plus belles
Conspirent aux Amours :
Des Grottes d'Amphitrite ,
Climene , entens ma voix ,
Le Mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois.*

L Y C I D A S.

**Un soir , dans ces vallons , sur des tons plus fo-
blimes ,**

Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes ,

Vous vantiez les beaux jours promis à l'Univers.
Je n'en sçai que le chant , rapellez-m'en les Vers.

M E R I S.

*Des Astres trop connus n'observons plus les routes ,
L'Ame du Grand César , * Astre plus radieux ,
Repand ses feux brillans sur les Célestes Voûtes ,
Et la fécondité sur ces aimables lieux.*

*Sous l'aspect bienfaisant de ce Signe propice ,
Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux ,
Et les Arbres , plantés sous son fertile auspice ,
Auront encor des fruits pour nos derniers Neveux !
Pardonnez , je ne puis rien chanter d'avantage ,
Ma mémoire s'éteint , tout s'éteint avec l'âge.
Des Muses, jeune encor, quand je suivois la Cour,
Je sçavois assez d'airs pour chanter tout le jour :
Ce bel âge n'est plus , tout cède à la vieillesse ,
Non , je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse ;*

*Dans ces gracieux jours , sous mes doigts plus
legers ,*

*Mon chalumeau docile enfantait de beaux airs ;
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie*

N'est plus propre à former de vive mélodie.

* Après la mort de Jules César , une Comète parut au Ciel. Le Peuple crédule la prit pour l'Ame de César mis au nombre des Dieux.

Des vers que je sçavois le souvenir m'a fui ,
Au retour de mon Fils vous les sçaurez de lui.

L Y C I D A S.

Non , Moëris , c'est de vous que je veux les entendre ,

Je sçai que votre chant est encor vif & tendre ;
Le silence des vens endormis dans ces bois ,
Et le calme des eaux favorisent nos voix ;
Reposons-nous ici , chantons sous ce feuillage ,
Nous avons déjà fait la moitié du voyage ,
Déjà de Bianor * j'aperçois le tombeau ;
Des Bergers , pour l'orner , dépouillent un or-
meau :

Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amène avec la nuit quelque subit orage ,
Cédez-moi ce fardeau , j chantez même en man-
chant ,

L'ennui du Voyageur se charme par le chant.

M Œ R I S.

Cessez de m'arrêter , arrivons à la Ville
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille ;
Il va finir sa course , & son char plus panchant
Semble déjà toucher aux portes du Couchant.

* Le Fondateur de Mantoni.

† Les Chevreux dont Moëris a parlé.

X. E G L O G U E.

G A L L U S.

*Le Poète , sous des Images Pastorales , déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cytheris , * Actrice fameuse du Théâtre Romain. Elle est ici appelée Lycoris , nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elégies. Pour ajuster son sujet au genie de l'Eglogue , Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les Bois de l'Arcadie , où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidèle Cythérís.*

N Y M P H E , autrefois propice au Pasteur
de Sicile ,

A mes derniers accords daignez être facile :

Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs ,

De ma Muse Champêtre il exige des Vers :

Puis-je le refuser ? Il les veut d'un goût tendre ,

Et tels que Lycoris se plaise à les entendre. ¶

Commencez , consolez de funestes amours ,

Aréthuse , & pour prix de vos heureux secours ,

Dans les champs d'Amphitrite & des Ondes
amères ,

Que vos Ondes toujours coulent douces &
claires :

Puissiez-vous sans mélange au sein des vastes flots ,

A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.

* Cette Comédienne ayant abandonné Gallus ; son Amant , devint la Maîtresse de Marc-Antoine , qui , pendant son Triumvirat , la conduisit comme en triomphe dans toutes les Villes Municipales , sous le nom de Volumnia ; Cicéron en parle dans la seconde Philippique.

¶ Cythérís avoit beaucoup d'esprit & de goût.

Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives

Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives ;
L'Amante de Narcisse , oubliant ses malheurs ,
Dans ces antres profonds redira nos douleurs.

Des secrets de Phébus, Nymphes dépositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires ,

Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour ,
Dans un triste desert exhaloit son amour.

Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives
Vous eussiez reconnu dans le sacré Vallon
Que tout plaignoît le sort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries ,
Et des bois d'Hélicon les sensibles échos ,
En sons entrecoupés repétoient des sanglots.

Seul , & de Lycoris pleurant la perfidie ,
Gallus scût émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un Troupeau , près de lui languissant errant ,

Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre , ingénieux Poëte :
Amphion , Adonis ont porté la houlette.)
Aux antres du Lycée , * attirés par tes pleurs ,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;

* Montagne de l'Arcadie.

Par des soins complaisans , cette troupe attristée
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ; Phébus même attendri
Eût peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus , dit le Dieu , quel fol amour t'en-
chante ?

Ta Lycoris te fuit ; cette volage Amante ,
Fidèle à ton Rival , brave en d'autres climats
Les périls de la guerre , & l'horreur des frimats.
Avec Faune & Sylvain , Pan , le Dieu des
campagnes ,
Pour soulager Gallus , vint du fond des mon-
tagnes :

Quel désespoir , dit-il , Berger infortuné !
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?
L'Amour n'est point sensible à tes vives allarmes ,
C'est un enfant cruel , il se plaît dans les larmes ,
Nos malheurs sont ses jeux , nos peines ses plai-
sirs ,

L'Abeille vit de fleurs , l'Amour vit de soupirs.
De sa peine , à ces mots , calmant la violence ,
Gallus rompit enfin un lugubre silence ,
D'une voix presque éteinte , il dit en soupirant :
Derniers témoins des maux d'un Berger expi-
rant ,

Pasteurs de l'Arcadie , arbitres des airs tendres ,
Bientôt vous donnerez un asile à mes cendres ;
Mon ombre chez les morts descendra sans re-
grets ,

Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas ! de mon destin que n'ai-je été le maître !
Sous vos paisibles toits, si le Ciel m'eût fait naître,
Je chérissois encor le lieu de mon berceau
Dans vos champs où l'Amour a creusé mon tom-
beau.

Occupé parmi vous aux soins des bergeries ,
Heureux , j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
De plus fideles cœurs , des plaisirs plus constans ,
Et pour moi Lachésis eût filé plus long tems.
J'aurois aimé sans crainte une simple Bergere ,
Par sa naïve ardeur elle auroit sçû me plaire ,
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté ,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mousse & les fleurs, souvent assis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nou-
velle ,

Son nom dans tous mes airs auroit été vanté ,
Le mien par elle-même auroit été chanté.

Que n'es-tu , Lycoris , sur ces charmans ri-
vages ?

Les ris au vol léger peuplent ces verds bocages ,
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'Univers entier ne feroit rien pour moi.

Vains souhaits ! Tu me fuis. Où pourrois-je
encor vivre ?

Aux fureurs des combats faut-il que je me livre ?
Faut-il... Quel souvenir reveille mon chagrin !

Près des Alpes, cruelle, aux bords glacés du
Rhin,

Loin du plus tendre Amant & loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie !
Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimats,
N'empêchez point les fleurs d'éclôre sous ses pas,
Et vous Zéphirs, Amours, suivez-la sur ces rives,
Des chaînes de l'hyver tirez leurs eaux captives,
Que la riante Flore établisse sa cour
Partout où Lycoris fixera son séjour.

Pour moi, traînant partout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'Elégie :
Que ne puis-je me fuir ? Dans les antres des ours
Allons ensevelir & ma flamme & mes jours.
Là cachant (puisqu'enfin l'ingrate m'est ravie)
Le reste infructueux d'une mourante vie ,
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi,
Je chercherai des bois aussi tristes que moi :
J'aimerai votre horreur, solitaires vallées,
Que jamais nul troupeau, nul Berger n'a foulées,
Mes larmes grossiront vos torrens fugitifs ,
J'apprendrai des soupirs à vos échos plaintifs ;
Sur vos jeunes cyprès, du fer de ma houlette,
J'écirai les amours que ma Muse regrette ;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés cyprès,
Et vous , traits douloureux gravés par mes re-
grets :

Mes disgraces vivront sur les arbres tracées ,

Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.

Mais que veux-je ? Pourquoi changer mes
jours en nuits ?

Fuïons la solitude , empire des ennuis :

Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades ,

Suivons plutôt Diane & les vives Dryades ,

Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts ,

Le Chevreuil égaré tombera sous mes traits :

J'y cours... J'erre déjà dans des routes sauvages ,

Un Cerf part, il s'élance à travers ces feuillages...

J'entens les sons du cor joints aux voix des

Chasseurs ,

Et des chiens animés les rapides clameurs :

Viens , suis-moi , Lycoris. . . . Ah , Ciel ! que
dis-je encore ?

Quel nom m'échape ? Amour , en vain donc je
t'abhorre :

Dieu cruel ! n'est-il plus d'asile sous les Cieux ,

Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?

Partout je te retrouve aux antres des montagnes ,

Sous les drapeaux de Mars , dans la paix des
campagnes :

Fuïez , portez ailleurs vos charmes superflus ,

Bergers , Chasseurs , Guerriers , vous ne me
charmez plus ;

J'essuirois vos travaux & vos courses pénibles ,

Sans ramener mon cœur à des jours plus paisibles :

En vain je voguerois sur l'Hébre impétueux.

Partie II.

E

Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes
feux.

Quand , Pasteur d'un troupeau de l'ardente
Lybie ,

Dans ses sables brûlans j'irois cacher ma vie ,
Après mille dangers & mille maux soufferts ,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.
Amour tient tous les cœurs sous une même
chaîne ,

Aimons donc , rendons-nous à sa loi souveraine.

Bornons ici nos airs ; Muses , sortons des bois ,
Je vous rends pour toujours le champêtre Haut-
bois.

A l'aimable Gallus , Nymphes , allez redire
Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire :
Volez , portez aussi mes vers à Lycoris ;
Ils plairont à Gallus , si d'elle ils sont chéris.
Que par eux cet Amant console sa tristesse ,
Qu'il en pèse le prix au poids de ma tendresse :
Elle vit en mon cœur , elle y croît en tout tems ,
Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printems.

Retournons au bercail ; c'est trop chanter à
l'ombre :

Partez , Moutons ; déjà la Campagne est plus
sombre ,

Les Heures chez Thétis ont conduit le Soleil ,
Et la Nuit fend les airs sur l'aile du Sommeil.

Fin des Eglogues.

O D E S.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DA N s cet asile solitaire
Suis-moi , viens charmer ma langueur ,
Muse , unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur :
Aux ris , aux jeux quand tout conspire ,
Pardonne si je prens ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus sensible que Philomèle ,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour ,
En vain Cérès long tems captive
Ouvre son sein au Dieu du jour ;
Dans ma lente mélancolie ,
Ce Tempé , cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux ,
L'Amour d'une chere Patrie
Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette
J'ai déjà vû quatre Printems
Une inquiétude secrète
En a marqué tous les instans :
De cette demeure chérie

Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement ;
Faut-il qu'un souvenir que j'aime ,
Loin d'adoucir ma peine extrême ,
En aigrisse le sentiment !

Mais que dis-je ? Forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux ,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux ;
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me ramène
Vers les objets de mes soupirs ,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct , soit reconnoissance ,
L'homme , par un penchant secret ,
Chérit le lieu de sa naissance ,
Et ne le quitte qu'à regret :
Les cavernes hyperborées ,
Les plus odieuses contrées
Sçavent plaire à leurs habitans ;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages ,
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous domine ,
Par un invincible ressort ,
Le Laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort ?

Nélas ! au foyer de ses Peres ,
Triste héritier de leurs miseres ,
Que pourroit-il trouver d'attraits ?
Si la naissance & l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les Palais.

Souvent la fortune , un caprice ,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice ,
Ou notre curiosité ;
Mais sous quelque beau Ciel qu'on erre ,
Il est toujours une autre terre
D'où le Ciel nous paroît plus beau ;
Loin que sa tendresse varie ,
Cette estime de la Patrie
Suit l'homme au-de-là du tombeau.

Oùi , dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil ,
Sans revoir la douce contrée ,
Où brilla son premier Soleil ,
Là son dernier soupir s'adresse ,
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangere
La terre seroit moins legere
A ses Mânes abandonnés.

Ainsi , par le jaloux Auguste
Banni de ton climat natal ,
Ovide , quand la Parque injuste

E ;

T'alloit fraper du trait fatal ,
Craignant que ton ombre exilée ,
Aux ombres des Scythes mêlée ,
N'errât sur des bords inhumains ,
Tu priois que ta cendre libre ,
Rapportée aux rives du Tibre ,
Fût jointe aux cendres des Romains. *

Heureux , qui des mers Atlantiques ,
Au toit paternel revenu ,
Consacre à ses Dieux Domestiques
Un repos enfin obtenu.

Plus heureux le Mortel sensible
Qui reste , Citoyen paisible ,
Où la Nature l'a placé ,
Jusqu'à ce que sa dernière heure
Ouvre la dernière demeure
Où ses Aïeux l'ont devancé.

Ceux qu'un destin fixe & tranquille
Retient sous leur propre lambris ,
Possèdent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix ;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée ,
Leur ame ignore ces douceurs :
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la Patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse ,
Jouet de Neptune irrité , * Trif. L. 3. E. 7

En vain Calypso plus propice
Luï promet l'immortalité :
Peu touché d'une Isle charmante ,
A Pluton , malgré son Amante ,
De ses jours il soumet le fil ,
Aimant mieux , dans sa Cour déserte ,
Descendre au tombeau de Laërte ,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits , qui peut méconnoître
L'Amour généreux & puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant ?
Ce noble Amour , dans la disgrâce ,
Nous arme d'une utile audace
Contre le fort & le danger :
A ta fuite il prêta ses ailes ,
Toi * qui , par des routes nouvelles , * *Dédale.*
Volas loin d'un Ciel étranger.

Cet Amour , source de merveilles ,
Ame des vertus & des arts ,
Soutient l'Homere dans les veilles ,
Et l'Achile dans les hazards ;
Il a produit ces faits sublimes ,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crûs ,
D'un Curtius l'effort rapide ,
L'ardeur d'un Décie intrépide ,
Et le dévouement d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie

Traina ces Stoïques errans ,
Qui , méconnoissant la Patrie ,
Firent gloire d'en vivre absens :
Du nom de citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel ,
L'erreur adora ces faux Sages ,
La raison , juste en ses hommages ,
N'encensa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame :
Je ne connois point pour vertu
Un goût , par qui je vois de l'âme
Le plus cher instinct combattu :
S'il faut t'immoler la Nature ,
Je t'abhorre , sagesse dure ,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Insensé le Mortel sauvage ,
Qui , pour avoir le nom de sage ,
Ose cesser d'avoir un cœur.

Bords de la Somme , aimables plaines ,
Dont m'éloigne un destin jaloux ,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je , exempt de contrainte ,
Echaper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor ,
Et jouir enfin sans allarmes
D'un séjour où regnent les charmes ,
Et les vertus de l'âge d'or..

*À M. le Duc de S. Aignan , Ambassadeur de
France à Rome.*

QUITTE ces bois , Muse Bergere ,
Vole vers une aimable Cour :

Tu n'y feras point étrangere ,
Tes Sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin , dans les beaux âges ,
Charmoit les plus fiers Conquérans :
Il est encor l'amour des Sages ;
Mais il n'est plus l'amour des Grands.

Art chéri , si Plutus t'exile ,
Si les Cours ignorent ton prix ,
Il te reste un illustre asile ,
Un Parnasse à tes Favoris.

De tes beautés arbitre juste ,
Un Héros chérit tes lauriers :
Tel Pollion , aux jours d'Auguste ,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des Chantres vantés d'Aufonie ,
Mécène fut le Protecteur ;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'Imitateur.

L'Ami des Chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal ,
Au plaisir d'être leur Mécène ,
Le talent d'être leur rival.

Tu sçais , Muse , de quelle grace
Sa lyre anime une chanson :

On croit entendre encor Horace

E 4

Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse ,
Du Grec l'Atticisme charmant ,
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjouement.

Oseras-tu de ta musette
Lui répéter les simples airs ?
Ose : ta candeur , ta houlette
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre
Le Tage autrefois l'admira :
A des succès d'un plus grand lustre
Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros :
Si tu peux , sans être importune ,
Ose lui parler en ces mots.

Digne Fils d'un aimable Pere ,
Héritier de ses agrémens ,
Imitateur d'un sage Frere , *
Héritier de ses sentimens.

Chargé des droits de la Couronne ,
Allez , montrez dans cet emploi
Que , sans être né sur le Thrône ,
On peut penser & vivre en Roi.

Quand votre esprit tranquille & libre
Se permettra quelques loisirs ,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre ,

* M. le Duc de Beauvilliers , Gouverneur des Ducs de Bourgogne , d'Anjou & de Berry.

Je vois quels feront vos plaisirs.

Aux beaux Vers toujours favorable ,
Toujours sensible aux tendres arts ,
Vous ramèneriez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Césars.

On n'y voit plus leur Cour antique ,
Séjour des Héros de Phébus :
C'est encor Rome magnifique ,
Mais Rome sçavante n'est plus.

De tant de sublimes Génies ,
Il ne reste , chez leurs Neveux ,
Que les champs où leurs symphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.

Vous chéririez cette contrée ,
Et les précieux monumens ,
Où leur mémoire consacrée
Survit à la fuite des tems.

Là de Menandre , autre Lésie ,
Reprenant l'Attique pinceau ,
Vous tracerez l'Art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux asiles ,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité ,
Des Poétiques rêveries
Vous cher chérez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces ,
Et sur ce rivage charmant ,
Vous vous direz , ici les Graces
De Glycère inspiroient l'Amant.

Là , du luth galant de Catulle ,
Lesbie animoit les doux sons :
Ici , Properce , ici , Tibulle
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux de ces Morts célèbres ,
Vénus repand encor des pleurs :
L'Amour , sur leurs Urnes funébres ,
Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes ,
Qu'aucun Mortel n'ose toucher ,
Et leur hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne sçait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque ,
Il garde ce brillant flambeau ,
Qui sauva des Nuits de la Parque
Les Conquéraus du Saint Tombeau.

Muses , Amour , séchez vos larmes ;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes ,
De vos Disciples regrettés.

Tivoli , Blanduse , Albunée , ,
Noms immortels , sacré séjour , ,
Sur votre rive fortunée :
Apollon ramène sa Cour.

De n'entendre plus vos Orphées , ,

Dieux de ces bords , consolez-vous ;
Un Favori des doctes Fées
Dans lui seul vous les rendra tous.

A M. L'ARCHEVESQUE DE TOURS.

LOIN de moi , Déités frivoles ,
Que la Fable invoque en ses Vers ,
Muses , Phébus , vaines Idoles ,
Ne profanez point mes concerts :
Vérité , consacre mes rimes ;
Sur tes autels , seuls légitimes ,
On verra fumer mon encens :
Fille du Ciel , Vérité sainte ,
Descends de la céleste enceinte ,
Pèse à ton poids mes purs accens .

Les Vertus & non pas la Mitre
Font la grandeur des vrais Prélats :
C'est peu d'en porter le beau titre ,
Si les mœurs ne l'annoncent pas ;
Si la fastueuse indolence ,
Fille de l'oilive opulence ,
Occupe ces Thrônes sacrés ,
Où l'humble foi , mere du zèle ,
Plâça dans un tems plus fidele
Des Pontifes plus revérés .

A cet auguste caractère :
Un grand cœur repond autrement ;
Il n'est le Chef du Sanctuaire .

Que pour en être l'ornement ;
Pour éclairer la multitude ,
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités ,
Cet esprit , ces traits de lumière ,
Dont sur une contrée entière ,
Il doit refléchir les clartés.

Tels furent dans l'Eglise antique ,
Dignes du Pontife immortel ,
Ces Pasteurs d'un zèle héroïque ,
Dont la cendre vit sur l'Autel :
Assidus habitans des Temples ,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faste odieux ;
Et leur humilité profonde .
Leur assuroit l'encens du monde ,
Et les premiers Thrônes des Cieux.

O , qui te rendra ces Oracles ,
Eglise , immuable Sion !
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidele Nation ?

Comme une Veuve infortunée ,
A tes malheurs abandonnée ,
Languiras-tu sans défenseur ?
Mais à tort j'en forme le doute ,
Ils vivent ; l'Enfer les redoute
Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande ame
R A S T I G N A C t'offre tous les traits ;

Rempli du même esprit de flamme ,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple , spectateur de sa gloire ,
Parle , retrace la mémoire
De ces jours de sacrés travaux ,
Où , dans une noble fatigue ,
De soi-même on le voit prodigue ,
En Pere , en Apôtre , en Héros.

Tout vit heureux sous son Empire ,
L'équité prononce ses loix ,
Sur son front la douceur respire ,
La bonté parle par sa voix :
Du Pauvre il prévient la misere ,
Dans lui l'Orphelin trouve un Pere ,
L'innocence y trouve un apui :
Il protège l'humble mérite ,
Et la vertu , souvent proscrite ,
Triomphe toujours devant lui.

Il sçait la rendre aimable à l'homme ,
Et la parer d'attraits vainqueurs ,
Quand il veut , nouveau Chrysostome ,
Instruire & reformer les cœurs :
Son éloquence fructueuse ,
Par sa force majestueuse ,
Maitrise , entraîne les esprits :
Promenant les Graces dociles
Sur les terres les plus stériles
Il en forme des champs fleuris.
Au goût des sciences sublimes

Il joint celui des arts charmans ;
 Il aime que l'apas des rimes
 Embellisse les sentimens :
 Le Beau seul a droit de lui plaire ;
 Censeur délicat & sincere ,
 Il en décide toujours bien :
 Je croirai mes foibles Ouvrages
 Sûrs des plus critiques suffrages ,
 S'ils peuvent enlever le sien.

*Sur la Canonisation des SS. Stanislas Kostka &
 Louis de Gonzague.*

QU'EL Dieu , quelle nouvelle Aurore
 Nous ouvre les portes du jour ?
 Un plus beau soleil vient d'éclôre ,
 Et devoile un brillant séjour :
 Que vois-je ? Ce n'est plus la terre :
 Dans les régions du tonnerre
 Je porte mes regards surpris ;
 Un Temple brille au sein des nuës :
 Là , sur des ailes inconnuës ,
 J'élève mes libres esprits.

De l'Eternel vois-je le Thrône ?
 Les Anges , saisis de respect ,
 De la splendeur qui l'environne
 Ne peuvent soutenir l'aspect ;
 Mais quoi ! Vers ce Thrône terrible ,
 A tout Mortel inaccessible ,
 Dans un char plus brillant que l'or ,

Par une route de lumière ,
Quittant la terrestre carrière ,
Deux Mortels vont prendre l'essor.

Volez Vertus , & sur vos ailes
Enlevez leur char radieux ,
Jusqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes Demi-Dieux ;
Ils vont : la main de la Victoire
Les conduit au rang que la Gloire
Au Ciel dès long tems leur marqua ;
Frapé de cent voix unanimes ,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.

Sur des harpes majestueuses ,
A l'envi les célestes Chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consûmerent ces beaux Cœurs ;
Leur jeunesse sanctifiée ,
La fortune sacrifiée ,
Les sceptres foulés sous leurs pas :
Plus Héros que ceux de leur race ,
A l'héroïsme de la Grace
Ils consacrerent leurs combat.

Tout le Ciel ému d'allégresse ,
Chante ses nouveaux Habitans ;
La Religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatans ;
La vérité leur dresse un Thrône ,
La candeur forme leur couronne.

De mirthes saints toujours fleuris ;
Et dans cette fête charmante ,
Chaque vertu retrouvé & vante
Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu , profane Elysée ?
Des plaisirs sans vivacité ,
Dont la douceur bientôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté ;
Vains songes de la Poësie !
Le Ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif , plus constant ,
Dans des délices éternelles ,
Qui conservent , toujours nouvelles ,
Le charme du premier instant.

Là , goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports ,
Les cœurs dans le sein de Dieu-même...
Mais quel bras suspend mes accords ?
Une secrète violence
Force ici ma lyre au silence ,
Tous mes efforts sont superflus ;
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.

Nouveaux Saints , Ames fortunées ,
Ce Dieu , l'objet de vos desirs ,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs :
Jaloux d'une plus belle vie ,

La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde ,
Trop tôt pour l'ornement du monde ,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles ,
Transmis des portes du trépas ,
Touchez , changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoissent pas :
Que Dieu , par des loix glorieuses ,
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux ,
Et que vos cendres illustrées ,
De la Foi , morte en nos contrées ,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers Conquérens , Héros profanes ,
Pendant vos jours , Dieux adorés ,
Que peuvent vos coupables mânes ?
Vos sépulchres sont ignorés :
Par le noir abîme engloutie ,
Votre Puissance anéantie
N'a pû survivre à votre sort ,
Tandis que de leur sépulture
Les Saints régissent la nature ,
Et brisent les traits de la mort.

Tout change. Des divins cantiques
Je n'entens plus les sons pompeux ;
Le Ciel me voile ses portiques
Dans un nuage lumineux :

Tout a disparu comme un songe ;
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens ébloüis :
Rome a parlé ; tout doit l'en croire ,
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples , dans des fêtes constantes ,
Renouvellez un si beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes ,
Chantres saints du céleste Amour :
Repetez les chants de louanges ,
Que l'unanime voix des Anges
Consacre aux nouveaux Immortels ;
Et que , sous ces voûtes sacrées ,
De fleurs , leurs images parées ,
Prennent place sur nos Autels.

Jeunes cœurs , troupe aimable & tendre ,
Formez un nuage d'encens ,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissans ;
A leur héroïque courage
L'Univers a vû que votre âge ,
Capable d'illustres travaux ,
Peut aux enfers livrer la guerre ,
Etre l'exemple de la Terre ,
Et donner au Ciel des Héros.

*A une Dame , Mère d'une jeune Religieuse , morte
à A*** en 1731.*

UN E douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours :
Près d'un tombeau prosternée,
Voulez-vous pleurer toujours ?
Le chagrin qui vous dévore ,
Chaque jour avant l'Aurore ,
Reveille vos soins amers ;
La nuit vient , & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.
Trop justement attendrie ,
Vous avez dû pour un tems ,
Plaindre une fille chérie ,
Moissonnée en son printems :
Dans ces premières allarmes ,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux ;
Loin de condamner vos larmes ,
J'en repandois avec vous.
Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs ,
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs :
Hélas ! un chagrin si tendre
Sera-t'il scû de ta cendre ,
Ombre , encor chère à nos cœurs ?
Non , tu ne peux nous entendre ,
Ni répondre à nos clameurs.
La plainte la plus amère

N'attendrit pas le Destin ,
Malgré les cris d'un Mere ,
La Mort retient son butin ;
Avide de funérailles ,
Ce Monstre , né sans entrailles ,
Sans cesse armé de flambeaux ,
Erre autour de nos murailles ,
Et nous creuse des tombeaux.

La Mort , dans sa vaste course ,
Voit des parens éplorés
Gémir (trop foible ressource !)
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune ,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets ,
Dans une tombe commune ,
Et sous les mêmes cyprès.

Des enfers pâle Ministre ,
L'affreux Ennui , fier Vautour ,
Les poursuit d'un vol sinistre ,
Et les devore à leur tour :
De leur tragique tristesse
N'imitiez point la foiblesse :
Victime de vos langueurs ,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume ,
Comme ces sombres esprits
Qui traînent , dans l'amertume ,

La chaîne de leurs ennuis :
C'est à tort que le Portique
Avec le Parnasse antique
Tient qu'il est doux de gémir ;
Un détail lent & léthargique
Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
La Tourterelle gémit ;
Mais se faisant au veuvage ,
Son cœur enfin s'affermit :
Semblable à la Tourterelle ,
En vain la douleur fidelle
Veut conserver son dégoût ;
Le tems triomphe enfin d'elle ,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bucher fumant ,
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie ,
Le tems essuïa ses pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.

Sur son aile fugitive
Si le tems doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter ,
Sans attendre en servitude

Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison ,
Combattez-en l'habitude ,
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime ,
Dans un semblable malheur ,
D'un chagrin puillanime
Scût sauver son noble cœur :
A la Parque en vain rebelle ,
Pourquoi m'affliger , dit-elle ,
J'y songeai dès son berceau :
J'élevois une Mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non , Stoïques exemples ,
Vous êtes d'un vain secours ;
Ce n'est que dans tes Saints Temples ,
Grand Dieu , qu'est notre recours !
Pour guérir ce coup funeste
Il faut une main céleste ,
N'espérez rien des mortels ,
Un Consolateur vous reste ,
Il vous attend aux Autels.

Portez donc au Sanctuaire ,
Soumise aux Divins Arrêts ,
Portez le cœur d'une Mere ,
Chretienne dans ses regrets :
Adorez-y dans vos peines
Les volontés souveraines
Du Dispensateur des jours ;

Il rompt nos plus tendres chaînes
 Pour fixer seul nos amours.
 Avant d'ôter à la vie
 Celle dont j'écris le sort,
 Le Ciel vous l'avoit ravie
 Par une première mort :
 D'un monde que l'erreur vante ,
 Une retraite fervente
 Lui fermoit tous les chemins ,
 Pour Dieu seul encore vivante ,
 Elle étoit morte aux humains.

La victime , Dieu propice ,
 A l'Autel * alloit marcher ,
 Déjà pour le sacrifice
 L'Amour Saint dresse un bûcher :
 L'encens , les fleurs , tout s'apprête ,
 Bientôt ta jeune Conquête
 Mais , quels cris ! Qu'entens-je ? Hélas !
 J'allois chanter une fête ,
 Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une Rose
 Que frappe un souffle mortel ;
 On la cueille à peine éclosé
 Pour en parer un Autel :
 Depuis l'aube matinale
 La douce odeur qu'elle exhale ,

* Elle étoit sur le point de faire Profession. Elle prononça les
 vœux avant d'expirer.

Parfume un Temple enchanté ;
 Le jour fuit , la nuit fatale
 Ensevelit sa beauté.

Ciel ! nous plaignons sa jeunesse
 Dont tes loix tranchent le cours ;
 Mais , aux yeux de ta sagesse
 Elle avoit assez de jours ;
 Ce n'est point par la durée
 Que doit être mesurée
 La course de tes Elûs ,
 La mort n'est prématurée
 Que pour qui meurt sans vertu.

Vous donc , l'objet de mes rimes ,
 Ne pleurez point son bonheur ,
 Par ces solides maximes
 Rafermissez votre cœur :
 Que l'arbitre des années ,
 Dieu , qui voit nos destinées
 Eclôre & s'évanouir ,
 Joigne à vos ans les journées
 Dont elle auroit dû jouir.

L' I N G R A T I T U D E.

QUELLE Furie , au teint livide ,
 Souffle en ces lieux un noir venin ?
 Sa main tient ce fer parricide
 Qui d'Agrippine ouvrit le sein ;
 L'insensible oubli , l'insolence ,

Les sourdes haines , en silence ,
Entourent ce monstre effronté ,
Et tour à tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare ,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude , de tels signes
Sont tes coupables attributs :
Parmi tes bassesses insignes ,
Quel silence assoupit Phébus ?
Trop long tems tu fûs épargnée ,
Sur toi , de ma Muse indignée
Je veux lancer les premiers traits ;
Heureux , même en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes ,
Si j'en arrête le progrès.

Naïssons-nous injustes & traitres ?
L'homme est ingrat dès le berceau ;
Jeune , sçait-il aimer ses Maîtres ?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau ;
Homme fait , il s'adore , il s'aime ,
Il rapporte tout à lui-même ,
Présomptueux dans tout état ;
Vieux enfin , rendez-lui service ,
Selon lui , c'est une justice ,
Il vit superbe , il meurt ingrat.
Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on suit ,
Pourquoi garder l'Ingratitude ,
Vice sans douceur & sans fruit ?

Reconnoissance officieuse ,
Pour garder ta loi précieuse ,
En coûte-t'il tant à nos cœurs ?
Es-tu de ces vertus severes ,
Qui , par des règles trop austeres ,
Tyrannisent leurs Sectateurs ?

Sans doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits :
L'Amour-propre en secret s'opose
A de reconnoissans effets ;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même se suffire ,
Voulant ne rien devoir qu'à lui ,
Il craint dans la reconnoissance
Un témoin de son impuissance ,
Et du besoin qu'il eût d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante ,
Pour vous ouvrir à la pitié ,
L'Ingrat à vos yeux se presente
Sous le manteau de l'amitié :
Il rampe , adulateur servile ;
Vous pensez , à ses vœux facile ,
Que vous allez faire un ami ;
Triste retour d'un noble zele !
Vous n'avez fait qu'un infidèle ,
Peut-être même un ennemi.

Déjà son œil fuit votre aproche ,
Votre presence est son bourreau ;
Pour s'affranchir de ce reproche ,

Il voudroit voir votre tombeau.
Monstre des bois , race farouche ,
On peut vous gagner , on vous touche ,
Vous sentez le bien qu'on vous fait ;
Seul , des monstres le plus sauvage ,
L'Ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimere ,
Un fantôme que je combats ?
Fût-il jamais un caractère
Marqué par des crimes fr bas ?
Oh Ciel ! que n'est-ce une imposture ?
A la honte de la Nature
Je vois que je n'ai rien outré ,
Je connois des cœurs que j'abhorre
Dont la noirceur surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles ,
Faudra-t'il , mortels bienfaisans ,
Que vos mains desormais stériles
Ne repandent plus leurs presens ?
Non , leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire ,
Il vaut mieux , d'un soin généreux ,
Servir une foule coupable ,
Que manquer un seul misérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples ,
Dans vos dons desintéressés ,

Aucun n'est exclus de leurs Temples ,
Leurs bienfaits sur tous sont versés :
Le Soleil , qui dans sa carrière ,
Prête au Vertueux sa lumière ,
Luit aussi pour le Scélérat ;
Le Ciel cesseroit de repandre
Les dons que l'homme en doit attendre ,
S'il en excluait l'homme ingrat.

Juste Thémis , contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix ?
Que l'ingrat n'est-il ta victime
Ainsi qu'il le fût autrefois !
Que ne reprens-tu dans notre âge
De ton antique aréopage
L'équitable sévérité ?
L'Ingratitude étoit flétrie ,
Et souffroit , loin de la Patrie ,
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vantai-je , Athènes ,
Sur la justice de tes loix ,
Quand , par des rigueurs inhumaines ,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proscriptions ingrates !
Tes Miltiades , tes Socrates
Sont livrés au plus triste sort ;
La méconnoissance & l'envie
Leur font de leur illustre vie
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit , fuyant la Ville ,

Thémistocle aux Athéniens ,
„ Tel qu'un palmier qui sert d'asile ,
„ J'en fers à mes Concitoyens ;
„ Pendant le tonnerre & l'orage ,
„ Sous mon impénétrable ombrage
„ La peur des foudres les conduit ;
„ L'orage cesse , on m'abandonne ,
„ Et long tems avant mon Autome
„ La foule ingrate abat mon fruit.

D'un cœur né droit , noble & sensible ,
Rien n'enflamme tant le courroux ,
Que l'Ingratitude inflexible
D'un traître qui se doit à nous ;
Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
Le triomphateur de Pharsale
Voit ses jours vainqueurs abatus :
Mais de tant de coups le plus rude
Fût celui que l'Ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats , ames fordides ,
Que mes sons puissent vous fléchir !
Ou si de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir ,
Que les animaux soient vos maîtres :
O honte ! ces stupides êtres
Sçavent-ils mieux l'art d'être humain :
Où , que Sénèque * vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arène

F 4

* Lib. II. Benef. Cap. XIX.

De l'amphithéâtre Romain.

Un lion s'élance , on l'anime
 Contre un esclave condamné ,
 Mais à l'aspect de sa Victime
 Il recule , il tombe étonné ;
 Sa cruauté se change en joie :
 On lance sur la même proie
 D'autres lions plus en courroux :
 Le premier , d'un cœur indomptable ,
 Se range au parti du coupable ,
 Et seul le défend contre tous.

Autrefois , du rivage More.
 Cet Esclave avoit fui les fers ,
 Trouvant ce lion jeune encore .
 Abandonné dans les deserts ,
 Il avoit nourri sa jeunesse ;
 L'animal ému de tendresse ,
 Reconnoît son cher Bienfaiteur :
 Un instinct de reconnoissance
 Arme , couronne sa défense ,
 Il sauve son libérateur.

A U R O Y S T A N I S L A S .

F R I V O L E . yvresse , vain délire ,
 Remplirez-vous toujours nos chants ?
 Sans vos écarts l'aimable lire
 N'a-t'elle point d'accords touchans ?
 Fuyez ; mais vous , guidez mes traces ,
 Sœurs des Amours , naïves Graces .

Que le goût marche sur vos pas ,
N'approuvez point ces sons stériles ,
Ni ces fougues trop puériles ,
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez sans craindre ,
Mêlez des fleurs à ses lauriers ;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame , ses faits guerriers ,
Mars effraieroit vos voix timides :
Laissez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros :
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces & sensibles ,
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractère
D'un Prince formé de vos mains :
STANISLAS... ce nom doit vous plaire ;
Rappelez ses premiers destins :
Je vous vois , brillantes Déeses ,
Comblér son cœur de vos largesses ,
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée ,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats son sang l'égale ,
Pourquoi n'en a-t'il point les droits ?
Il possède une ame Royale ,
Que ne le vois-je au rang des Rois ?
Graces , c'est à votre puissance

De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle sort ;
Allez , recueilléz les suffrages ,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord !.

Mais déjà l'allégresse éclate..

Il paroît , il est couronné ,
Il charme l'austère Sarmate
Au pied du Trône prosterné ;
Pour m'unir d'un brillant auspice
Ce choix dicté par la justice ,
La victoire y mêle la voix
D'un * jeune Arbitre des Couronnes ,
Moins jaloux d'occuper des Trônes ,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes ;
Tout l'Univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits sublimes ,
Un tems les voit victorieux ;
Mais quelle soudaine disgrâce !
Charles tombe , son nom s'efface :
Son pouvoir est évanoui.
O Conquêtes ! ô sort fragile !
Il avoit vécu comme Achille ,
Il meurt au même âge que lui !.

Quelle perte pour tes Provinces !
Quand là Suède pleure son Roi ,
Pologne , le plus doux des Princes :
Cesse aussi de regner sur toi.

* Charles XII.

Il t'en reste encor l'espérance
Sois son asile , heureuse France ,
Séjour des Rois dans leurs malheurs ;
S'il perd des Sujets trop volages ,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs .

Sous une Couronne héritée
Souvent un Roi vit sans splendeur ,
Une Couronne méritée
Fait la véritable grandeur :
Que Bellone ensuite , ou les Trames ,
La ravissent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité ,
Loin de perdre rien de son lustre ,
Leur grand cœur , d'un malheur illustre ,
Tire une nouvelle clarté .

Oùi , ta fuite , injuste fortune ,
N'enlève rien à la vertu :
Qu'elle abatte une ame commune ,
STANISLAS n'est point abattu :
Sensible à sa valeur sublime ,
Reviens & repare ton crime ,
Le Ciel t'en ouvre les chemins :
De son Héroïque Famille ,
Dans le sein d'une auguste Filie ,
Il éternise les destins .

Ainsi , par d'heureux avantages ,
Le sang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges ,

Joint au sang des Héros Bourbons.
 Cette source illustre & féconde
 Donnera des vainqueurs au monde,
 Et des Maîtres à nos Neveux ;
 Et les Souverains de la France
 Compteront avec complaisance
 STANISLAS entre leurs Aïeux.
 Nymphes, dont les flots tributaires
 Aiment à couler sous ses loix,
 Redis aux Nymphes étrangères
 Son nom, ses graces, ses exploits.
 Conserve sur tes vertes rives
 Ces beautés champêtres & vives
 Par qui ses yeux sont réjouis ;
 Sans doute le fier Boristhène
 Envie à ton onde hautaine
 L'avantage dont tu jouïs.

Reçois ces Vers, & pour les lire ;
 GRAND ROI, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'est flaté dans ma peinture ;
Du fade encens, de l'imposture
Ton goût fût toujours ennemi ;
Ma voix n'est dans ce Chant Livique
Que l'Echo de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.

LA M E D I O C R I T E.

S O U V E R A I N E de mes pensées,
 Tes loix sont-elles effacées ?

Toi qui seule regnois sur les premiers mortels ,
Dans cette race misérable ,
Sur cette terre déplorable ,
Heureuse Liberté , n'as-tu donc plus d'Autels !
De mille erreurs vils tributaires ,
Les cœurs , esclaves volontaires ,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens ;
Là je vois des chaînes dorées ,
Là d'indignes , là de sacrées ,
Partout je vois des fers & des tristes liens :
N'est-il plus un cœur vraiment libre ,
Qui , gardant un juste équilibre ,
Vive , maître de soi , sans asservir ses jours ?
S'il en est , montre-moi ce Sage ,
Lui seul obtiendra mon hommage ,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.
Tu m'exauces , Nymphé ingénue :
Dans une contrée inconnue ,
Sur des ailes de feu je me sens enlevé ;
Quel Ciel pur ! Quel paisible Empire !
Chante toi-même , prends ma lire ,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.
Aux bords d'une mer furieuse ,
Où la fortune impérieuse
Porte & brise à son gré de superbes Vaisseaux ;
Il est un port sûr & tranquille
Qui maintient dans un doux asile
Des barques à l'abri du caprice des eaux,
Sur ces solitaires rivages
D'un œil , spectateur des naufrages ,

S'aplaudit en secret de sa sécurité,
Dans un Temple simple & rustique,
De la Nature ouvrage antique,
Ce climat voit regner la Médiocrité.
Là, conduite par la sagesse,
Tu te fixas, humble Déesse,
Loin des Palais bruïans du fastueux Plutus:
Là sous tes loix & sous ton culte,
Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaisirs purs, les sinceres vertus.
Séduits par d'aveuglès idolès,
Du bonheur, fantômes frivoles,
Le Vulgaire & les Grands ne te suivirent pas:
Tu n'eus pour sujets que ces sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse, acquise en marchant sur tes pas:
Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poètes
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillans,
Si le fracas de la fortune,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talens.
Mais envain tu fuïois la gloire:
La renommée & la victoire
Vinrent dans tes deserts se choisir des Héros,
Mieux formés par tes loix stoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la mollesse, & l'orgueil des faïsseaux.
Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabriques & les Camilles,

Et ces sages Vainqueurs, Philosophes guerriers,
Qui du char de la Dictature
Descendant à l'agriculture,
Sur tes secrets autels raportoient leurs lauriers:
Trop heureux, Dêité paisible,
Le mortel sagement sensible
Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs,
Par sa douce mélancolie
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs:
Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des valons;
Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-de-là de leur foible horizon;
Quelques bruits que la foule en seme,
Il est satisfait de lui-même,
S'il a sçu mériter l'aveu de sa raison.
Il rit du fort, quand les conquêtes
Proménent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord ou celles du Midi:
Rien n'altère sa paix profonde,
Et les derniers instans du monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi:
Amitié, charmante immortelle,
Tu choisiss à ce cœur fidèle

Peu d'amis , mais constans , vertueux comme lui ;
 Tu ne crains point que le caprice ,
 Que l'intérêt les defunisse ;
 On verse sur leurs jours les poisons de l'ennui
 Ami des frugales demeures ,
 Sommeil , pendant ses sombres heures ,
 Tu repans sur ses yeux tes songes favoris ;
 Ecartant ces songes funébres ,
 Qui parmi l'étroi des ténébres ,
 Vont reveiller les grands sous les riches lambris.
 C'est pour ce bonheur légitime
 Que le modeste Abdolamine
 N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon :
 Plus libre dans un sort champêtre ,
 Et plus heureux qu'il ne sçût l'être ,
 Sur le Thrône éclatant des Aïeux de Didon.
 C'est par ces vertus pacifiques ,
 Par ces plaisirs Philosophiques
 Que tu sçais , cher R * * remplir d'utiles jours
 Dans ce tivoli solitaire ,
 Où le Cher de son onde claire
 Vient à l'aimable Loire associer le cours.
 Fidèle à ce sage système ,
 Là , dans l'étude de toi-même
 Chaque Soleil te voit occuper tes loisirs :
 Dans le brillant fracas du monde
 Ton nom , ta probité profonde
 T'eût donné plus d'éclat , mais moins de vrais
 plaisirs.

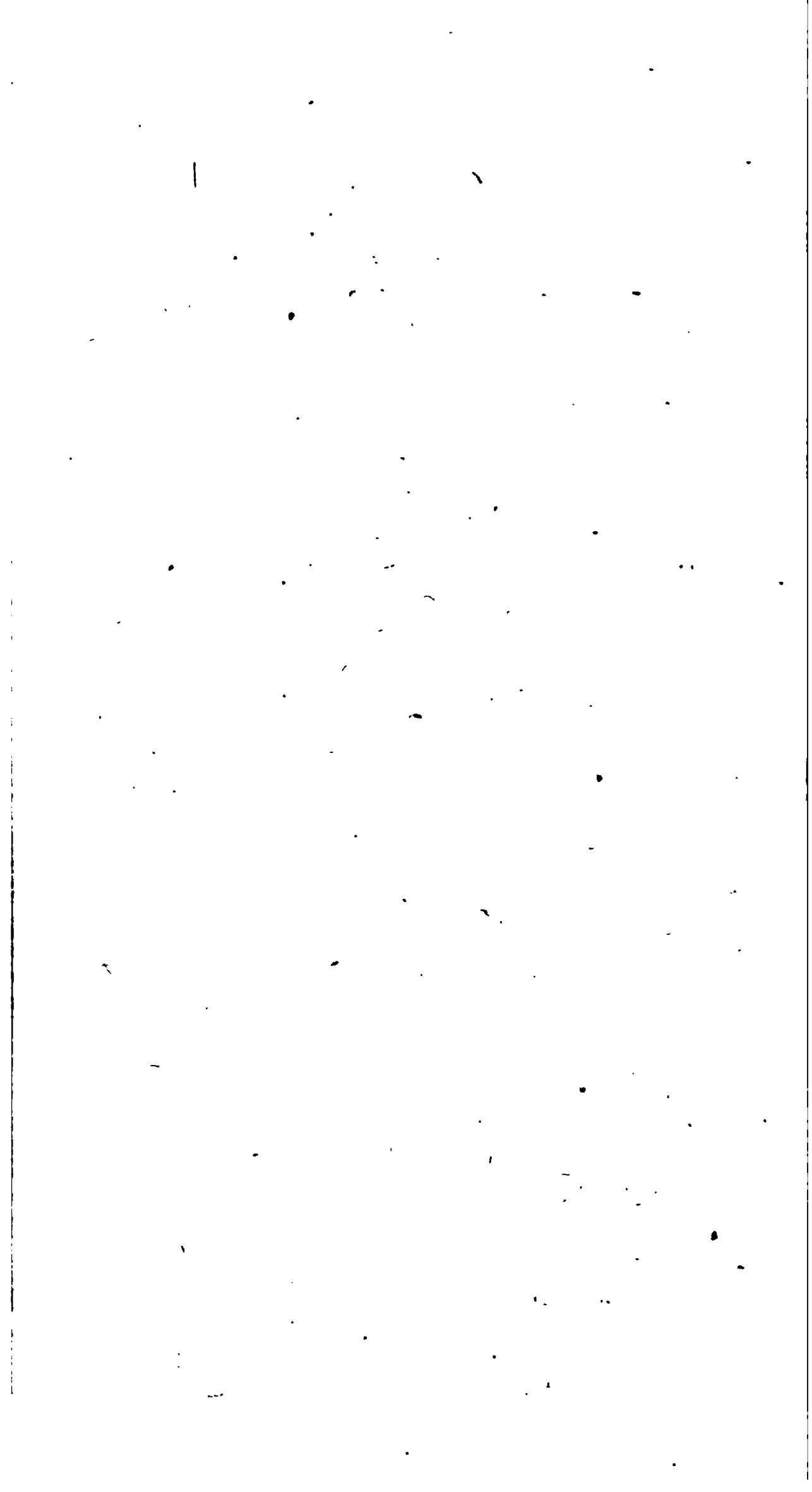
Fin de la seconde Partie.

LES
ŒUVRES
DE M^R.
GRESSET.

TROISIÈME PARTIE.

A GENÈVE,
Chez PELLISSARI &
COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.



ÉPIÎTRE A M. GRESSET.

SUR le Parnasse il est un lieu
Dont avoit hérité Chapelle ,
Et que son Disciple fidèle
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'est là que le galant Voiture
Fit exécuter , ce dit-on ,
Le Codicile d'Epicure ,
Conforme au loix d'Anacréon.
Ce réduit du sacré Vallon
Est loin des glaces de * * *
Des fréquens éclairs de V * * *
Et des volcans de V * * *
On craint dans ce réduit paisible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs ,
L'Art y vient rendre son hommage ;
Mais c'est dans le simple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfère un paysage
Rendu d'après le naturel ,
Au pinceau , quoique docte & sage ,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere ,
Unie au son d'un chalumeau ,
Y touche l'âme de manière
A nous faire oublier Rameau.
C'est là que les Graces naïves :

Qu'on vit regner au siècle d'or ,
Cessent du moins d'être captives ,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image ,
Finesse d'esprit , ornement ,
Y produit l'effet d'un nuage ,
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux ,
Et la plus sçavante imposture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours ,
Et , sous la garde des Amours ,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs
Croïant suivre les pas d'Horace ,
Montrant moins de goût que d'audace ,
Sont venus surchargés de fleurs ;
Ces fleurs n'étoient point naturelles ,
Et par leur éclat emprunté ,
Ils n'avoient pû des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin G R E S S E T vient de paroître ,
Nouveau César dans ce séjour ;
Venir , le voir , s'en rendre maître ,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour.
Graces , Amours , à ce spectacle ,

On crût revoir Anacréon :
C'est son air , son stile , son ton ,
Il a même trompé l'oracle ;
Et l'ancien Anacréon ,
Qui se plaçoit au parallèle ,
Se cachoit derrière Chapelle ,
Chaulieu , La Fare , & Bachaumont.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux ,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux.
Cher Favori de la Nature ,
Enfant adoptif d'Epicure ,
Qui joins l'exemple à la leçon ,
Conduis toi-même ma raison ,
Forme mon goût sur ta manière ,
Tes expressions , tes couleurs ,
Ton art de repandre des fleurs ,
Sans en accabler la matière.
Du moins , l'Éditeur de Ver-Vert
Doit obtenir le privilège
De trouver l'atelier ouvert ;
Non pour qu'une main sacrilège
Ose y profaner ton pinceau ,
Mais pour le former à connoître
Tous les desseins d'un si grand Maître ,
Et les premiers traits du vrai Beau.

EDOUARD III.

TRAGÉDIE

Représentée , pour la première fois , sur le
Théâtre de la Comédie Française ,
le 22. Janvier 1740.

..... *Civis erat qui libera posset verba
Animi proferre , & vitam impendere vero.*

Juven.

J 'Avois à peindre un Sage , heureux , digne
de l'être ,

L'oracle de la probité ,

Le Pere des Sujets , le conseil de son Maître ,

L'honneur de la Patrie & de l'humanité ;

Dans cette image fidèle ,

France , tu reconnoîtras

Que je n'en dois point le modele

Aux vertus des autres Climats.

AVERTISSEMENT.

ON ne trouvera ici de vraiment historique ; que l'amour d'Edouard III. pour la Comtesse de Salisbury , l'héroïque résistance de cette Femme illustre , & le renouvellement des prétentions d'Edouard I. sur l'Ecosse. Tout le reste, ajusté à ses faits principaux, est de pure invention. Je ne me sers point des droits de la Tragédie Anglaise pour répondre à quelques difficultés qu'on m'a faites sur le coup de Théâtre du quatrième Acte, spectacle offert en France pour la première fois ; je dirai seulement , autorisé par le Législateur même ou le Créateur du Théâtre François, que la maxime de ne point ensanglanter la Scène , * ne doit s'entendre que des actions hors de la justice ou de l'humanité : Médée égorgeant publiquement ses enfans , revolteroit la nature , & ne produiroit que de l'horreur ; mais la mort d'un scélérat , en offrant avec terreur le châtiment du crime , satisfait le Spectateur : pour démontrer d'ailleurs que cet événement est dans la nature , je n'ai besoin d'autre réponse que l'applaudissement général dont le Public l'a honoré dans toutes les représentations. Je n'entreprendrai pas de répondre à toutes les autres objections qu'on a faites , ni de prévenir celles qu'on peut faire encore sur cet essai : on doit s'honorer des critiques , mépriser les satires, profiter de ses fautes , & faire mieux.

* Discours de P. Corneille.

ACTEURS.

EDOUARD III. Roi d'Angleterre.

ALZONDE, Héritière du Royaume
d'Ecosse, *sous le nom d'Aglaé.*

Le Duc de VORCESTRE, Ministre
d'Angleterre.

EUGENIE, fille de Vorcestre, veuve
du Comte de Salisbury.

Le Comte d'ARONDEL.

VOLFAX, Capitaine des Gardes.

GLASTON, Officier de la Garde.

ISMENE, Confidente d'Eugénie.

AMELIE, Suivante d'Alzonde.

GARDES.

La Scène est à Londres.

EDOUARD III.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

PAR de foibles conseils ne crois plus m'arrêter ;

Au comble du malheur que peut-on redouter ?
Oùi, je vais terminer ou mes jours ou mes peines :
Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.
Depuis que rapellée où regnoient mes Aïeux,
J'ai quittée la Norvège , & qu'un sort odieux
A la Cour d'Edouard, & me cache & m'enchaîne,
Que de jours écoulés ! Jours perdus pour ma
haine !

L'Ecosse cependant élève en vain sa voix
Vers ces bords où gémit la fille de ses Rois.
Pour chasser festirans, pour servir ma vengeance,
Pour renaître , Édimbourg n'attend que ma
presence :

D'un vil déguisement c'est trop longtems souffrir ;
Il faut fuir , Amélie , & regner , ou mourir.

AMELIE.

Ah ! Madame, arrêtez ; que prétendez-vous faire ?

III. Partie.

G

Le conseil du courroux est toujours téméraire :
Dissimulez encore , assurez vos projets ,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
Votre déguisement est sans ignominie :
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie ,
Détruisant votre espoir , traîna dans ces climats
Le vaisseau qui devoit vous rendre à vos Etats ,
Prise par vos vainqueurs sans en être connue ,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vûe ;
Vous auriez à rougir , si vos fiers ravisseurs ,
Voïant Alzonde en vous , voïoient tous vos
malheurs :

Mais du secret encor vous êtes assurée ,
Et la honte n'est rien , quand elle est ignorée.

A L Z O N D E.

Vous parlez en esclave ; un cœur né pour regner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner ;
N'e dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache ,
Pour en être flétri , c'est assez qu'il le sçache ;
Le secret ne peut point excuser nos erreurs ,
Et notre premier Juge est au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette ,
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor
faite ?

Condamnée aux fureurs , née au sein des exploits ,
Et des maux que produit l'ambition des Rois ,
Fugitive au berceau , quand mon malheureux
Pere

Au glaive d'un Vainqueur prétendant me souf-
traire,

Au Prince de Norvège abandonna mon sort ,
M'éloigna des états que livroit sa mort :
Pensoit-il , qu'unissant tant de titres de haine ,
Devant poursuivre un jour sa vengeance & la
mienne,

Héritière des Rois , élève des Héros ,
Je perdrais un instant dans un lâche repos ?
Dans l'asile étranger qui cacha mon enfance ,
J'ai pû , sans m'avilir , suspendre ma vengeance ,
La sacrifier même à l'espoir de la paix ,
Tandis qu'on m'a flatté , ainsi qu'e mes Sujets ,
Qu'Edouard , pour finir les malheurs de la guerre ,
Pour unir à jamais l'Ecosse & l'Angleterre ,
Alloit m'offrir sa main , & par ce juste choix
Réunir nos drapeaux , nos sceptres & nos droits :
Mais par tant de délais , dès long tems trop cer-
taine

Que l'on osoit m'offrir une espérance vaine ;
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur ,
Attens-tu la prudence où regne la fureur ?
S'élevant contre moi de la nuit éternelle ,
La voix de mes aïeux dans leur séjour m'appelle :
Je les entens encor : „ Nous regnions , & tu fers !
„ Nous te laissons un Sceptre , & tu portes des
fers !

„ Regne , ou prête à tomber , si l'Ecosse chancelle ,

„ Si son regne est passé, tombe, expire avant elle ;
 „ Il n'est dans l'univers , en ce malheur nouveau ,
 „ Que deux places pour toi , le trône ou le
 tombeau.

Vous serez satisfaits , Mânes que je revere ;
 Vous connoîtrez bientôt si mon sang degénere ,
 Si le sang des Héros a passé dans mon cœur ,
 Et s'il peut s'abaisser à souffrir un Vainqueur.

A M E L I E.

J'attendois cette ardeur où votre ame est livrée ;
 Mais comment sans secours , d'ennemis entou-
 rée

A L Z O N D E.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon dessein ,
 Et prête à l'achever , je puis t'instruire enfin :
 Ce Volfax , que tu vois le flatteur de son maître ,
 Comblé de ses bienfaits , ce Volfax n'est qu'un
 traître ;

De Vorcestre surtout ennemi ténébreux ,
 Rival de la faveur de ce Ministre heureux ,
 Trop foible pour atteindre à ces degrés sublimes
 Par l'éclat des talens , il y va par les crimes ;
 D'autant plus dangereux pour son Roi , pour
 l'Etat ,

Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
 J'emprunte son secours. Je sçai trop , Amélie ,
 Qu'un traître l'est toujours , qu'il peut vendre
 ma vie ;

Mais son ambition me répond de sa foi :
Assuré qu'en Ecosse il regnera sous moi ,
Il me sert. Par sa main , de ce séjour funeste ,
J'écris à mes Sujets , j'en rassemble le reste ;
J'ai fait plus : par ses soins , j'ai nourri dans ces
lieux

Du parti mécontent l'esprit séditieux :
J'en dois tout espérer. Chez ce Peuple intrépide
Un projet n'admet point une lenteur timide ;
Ce Peuple impunément n'est jamais outragé ,
Il murmure aujourd'hui , demain il est vengé ;
Des droits de ses aïeux jaloux dépositaire ,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire ,
Souvent Juge du Trône , & Tiran de ses Rois ,
Il osa... Mais on vient. C'est Volfax que je vois.

S C E N E . I I .

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

VOLFAX.

TROP long tems votre fuite est ici di fférée
Madame , à s'affranchir l'Ecosse est pré-
parée :

Tout conspire à vous rendre un empire usurpé ;
D'autres soins vont tenir le Vainqueur occupé :
Le trouble regne ici. Formé par la Victoire ,
Le Soldat redemande Edouard & la gloire :
Le Peuple veut la paix. Au nom de nos Héros
Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux :

Je ne crains que Worcestre ; ame de cet empire ,
 Il range , il conduit tout à la paix qu'il desire :
 Contraire à mes conseils , s'il obtient cette paix ,
 Je le perds par là même , & suis sûr du succès ;
 Son rang est un écueil que l'abîme environne :
 Déjà , par des avis parvenus jusqu'au trône ,
 Je l'ai rendu suspect , j'ai noirci ses vertus ,
 Encore un pas enfin , nous ne le craignons plus :
 Du progrès de mes soins l'Ecosse est informée ;
 Paraissez , un instant vous y rend une Armée .
 A L Z O N D E .
 D'une nouvelle ardeur enflâmez Edouard ;
 Je vais tout employer pour hâter mon départ ;
 On me soupçonneroit , si j'étois fugitive ,
 J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive ;
 Allez , ne tardez plus , achevez vos projets ,
 Un plus long entretien trahiroit nos secrets .

S C E N E I I I.

A L Z O N D E , A M E L I E .

A L Z O N D E .

T O U T est prêt , tu le vois . Une crainte
 nouvelle
 Me détermine à fuir cet asile infidèle ;
 On a vu , d'un des miens si j'en crois le rapport ,
 Arondel cette nuit arriver en ce port ;
 En Norvège souvent cet Arondel m'a vuë ;
 S'il étoit en ces lieux , j'y serois reconnue .

Le tems presse, il faut fuir, ménageons les instans,
Ce jour passé peut-être il n'en seroit plus tems.

A M E L I E.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre
fuite ?

A L Z O N D E.

Sous le nom d'Aglaé dans ce palais conduite ,
On me croit Neustrienne , on ne soupçonne rien,
A pui des malheureux Vorcestre est mon soutien;
Il permettra sans peine , exempt de défiance ,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naissance :
Je viens pour ce départ demander son aveu ,
Et je croyois déjà le trouver en ce lieu ;
Mais , s'il faut t'achever un recit trop fidele ,
Le pourras-tu penser ? Quand le thrône m'appelle ,
Quand l'Ecosse gémit , quand tout me force à fuir ,
Prête à quitter ces lieux , je tremble de partir .

A M E L I E.

Qui peut vous arrêter ? Comment pourroit vous
plaire

Ce palais décoré d'une pompe étrangere ?

Tout ici vous presente un spectacle odieux ,

Ce trône annonce un Maître , & le vôtre en
ces lieux ;

Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête ,

L'opresseur de vos droits , l'usurpateur....

A L Z O N D E.

Arrêtez.

Tu parles d'un Héros , l'honneur de l'univers ,
Et tu peins un Tiran. Dans mes affreux revers ,
J'accuse le destin plus que ce Prince aimable ,
Et mon cœur est bien loin de le trouver coupable.
Tu m'entens : j'en rougis. Vois tout mon dés-
espoir ;

Sur ces murs la vengeance a gravé mon devoir ;
Je le sçai ; mais tel est mon destin déplorable ,
Qu'à la honte , aux malheurs du revers qui m'ac-
cable ,

Il devoit ajouter de coupables douleurs ,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs !
J'arrivois en courroux ; mais mon ame charmée
A l'aspect d'Edouard se sentit désarmée :
Sans doute que l'Amour , jusqu'au sein des mal-
heurs ,

S'ouvre par nos penchans le chemin de nos
cœurs ;

Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire ,
Il prit pour m'attendrir la voix de la victoire ;
Il me dit , qu'enchaînant le plus grand des guer-
riers ,

Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'Amour il n'est plus d'autres
maîtres :

J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres ,
Je ne vis qu'Edouard ; captive sans ennui ,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.

Pourquoi me rapeller la honte de mon ame,
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme ?
Un plus heureux objet a fixé tous ses vœux :
C'en est fait , ma fierté doit étouffer mes feux ;
Les foibles sentimens que l'Amour nous inspire
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'em-
pire :

Regner est mon destin , me vanger est ma loi ;
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuiions ; mais pour troubler un bonheur que
j'abhorre ,

Renverfons , en fûiant , l'Idole qu'il adore :
Parmi tant de Beautés qui parent cette Cour ,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour :
On trompe rarement les yeux d'une Rivale ,
Ma haine m'a nommé cette Beauté fatale ;
Si dans ces tristes lieux l'Amour fit mes malheurs ,
J'y veux laisser l'Amour dans le sang , dans les
pleurs ;

Mais Vorcestre paroît. Laisse-nous , Amélie ,
Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

S C E N E I V.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*

VORCESTRE.

ALZONDE.

VOUS, dont le cœur sensible a comblé
tous les vœux ,
Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux ;

Jetez les yeux, Milord, sur une infortunée
 Dont vous pouvez changer la triste destinée ;
 Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour :
 Par vos soins honorée & libre en cette Cour,
 Je sçai qu'à plus d'un titre elle a droit de me
 plaire ;
 Mais quels que soient les biens d'une terre étran-
 gere ,
 Toujours un tendre instinct, au sein de ce bon-
 heur ,
 Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur :
 Souffrez donc, qu'écoutant la voix de la patrie,
 Je puisse retourner aux rives de Neustrie ;
 Du sort des malheureux adoucir la rigueur ,
 C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

V O R C E S T R E.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable
 Vous a donné, Madame, un asile honorable,
 Unie avec ma fille, heureuse en ce Palais,
 De votre éloignement differez les apprêts :
 A mon cœur allarmé vous êtes nécessaire ;
 Eugénie immolée à sa tristesse amère,
 Demande à quitter Londres, & changeant de
 climats ,
 Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
 Depuis que son époux a terminé sa vie,
 Je croiois sa douleur par le tems assoupie ;
 Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs ;

Je la vois dans les pleurs , je surprends des soupirs :
C'est prolonger en vain des devoirs trop pénibles,
Et de Salisbury les cendres insensibles
Ne peuvent exiger ces regrets superflus ,
Qui consacrent aux morts des jours qui nous
sont dûs.

L'abandonnerez-vous , quand l'amitié fidelle
Doit par des nœuds plus forts vous attacher près
d'elle ?

Pour l'arrêter ici , par zèle , par pitié ,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel tems fuiriez-vous les bords de la Ta-
mise ?

Connoissez les dangers d'une telle entreprise :
D'armes & de débris voyez les flots couverts ,
La discorde a troublé la sûreté des mers :
Un reste fugitif de l'Ecosse asservie ,
Sur ces côtes errant sans espoir , sans patrie ,
Au milieu de son cours troublant votre vaisseau ,
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau :
Attendez que la paix , rendue à ces contrées ,
Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

ALZONDE.

L'Amour de la patrie ignore le danger ,
Et les cœurs qu'il conduit ne savent point chan-
ger :

Vous ne souffrirez point , jusqu'ici plus sensible ,
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve inflexi-
ble ,

Qu'on perde devant vous des larmes & des vœux
Et qu'il soit des malheurs où vous êtes heureux.

V O R C E S T R E.

Heureux ! que dites-vous ? aparence trop vaine !
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'en-
chaîne ?

Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des gran-
deurs ;

Quel accablant fardeau ! Tout prévoir , tout
conduire ,

Entouré d'envieux unis pour tout détruire ,
Responsable du sort & des événemens ,
Des miseres du peuple & des brigues des Grands ,
Réünir seul enfin , par un triste avantage ,
Tous les soins , tous les maux que l'empire par-
tage :

Voilà le joug brillant auquel je suis lié ,
Sort toujours déplorable & toujours envié !
C'est peu que les périls , l'esclavage & la peine
Que dans tous les Etats le Ministère entraîne :
Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs
Ministre d'un Empire où regnent deux pouvoirs ,
Où je dois , unissant le Trône & la Patrie ,
Sauver la liberté , servir la Monarchie ,
Affermir l'un par l'autre , & former le lien
D'un Peuple toujours libre & d'un Roi citoyen.
Ma fortune est un poids que chaque jour agrave ;

Maitre & Juge de tout , de tout on est esclave ,
Et regir des mortels le destin inconstant ,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque
instant

Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes
Leurs vices trop réels , leurs vertus aparentes ,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.
Mais le Roi vient. Allez , consolez Eugénie ;
Vous verrez par mes soins votre peine adoucie.

S C E N E V.

EDOUARD, VORCESTRE,
VOLFAX, GLASTON, GARDES.

EDOUARD , à *Volfax*.

JE souscris à vos vœux, & consens aux exploits
Qu'un peuple de Heros brigue par votre voix;
Les bornes qu'à ces lieux la nature a prescrites ,
De mes destins guerriers ne sont pas les limites :
Bientôt sur d'autres bords on verra mes drapeaux
Et les loix d'Albion chez des Peuples nouveaux;
De mes ordres, *Volfax*, vous instruirez l'Armée:
Que ma flotte en ces ports ne soit plus renfermée,
Qu'arbitre des combats , souveraine des mers ,
Elle enchaîne l'Europe , étonne l'Univers ;
Que terrible & tranquille au milieu des tempêtes
Londre puisse compter mes jours par ses conquêtes.
* *aux Gardes.*

Allez. * Vous , qu'on me laisse

S C E N E V I.

ÉDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A Cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur ;
Lorsque le Peuple Anglois, au sein de la victoire,
Attendoit son repos d'un Roi qui fit sa gloire ;
Entraîné par la voix d'un Conseil de Soldats,
Allez-vous reveiller la fureur des combats ?
Je n'ai jamais trahi mon austère franchise,
Et si dans ces dangers elle est encor permise,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits ;
Un Peuple libre & vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long tems un malheur nécessaire :
L'Ecosse étoit pour vous un Trône héréditaire ;
Les droits que votre Aïeul sur elle avoit acquis,
Exigeoient que par vous ce bien fût reconquis.
Vous y regnez enfin ; mais pour finir la guerre
Dont ce Peuple, indocile au joug de l'Angleterre,
Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous sçavez à quels soins l'Etat s'est attendu ;
Vous avez consenti d'unir par l'himénée
L'Héritière d'Ecosse à votre destinée,
Sûr que ce Peuple altier adoptera vos loix
En voyant près de vous la fille de ses Rois ;

Je sçai que ce Roïaume affoibli par ses pertes ,
Compte peu de Vengeurs dans ses plaines de-
fertes ;

Tout retrace à leurs yeux vos exploits , leur
devoir ,

L'image de leur joug & de votre pouvoir ;

Mais , armant tôt ou tard ses haines intestines ,

L'Ecosse peut encor sortir de ses ruines ,

Surprendre ses Vainqueurs , retablir son destin ,

Un bras inattendu porte un coup plus certain :

Jamais dans ces climats on n'est tranquille esclave

Et pour la liberté le plus timide est brave :

Tous leurs Chefs ont péri ; mais en de tels com-
plots ,

Le premier téméraire est un Chef , un Héros.

Sous l'astre dominant de cette destinée ,

Qui tient à vos drapeaux la Victoire enchaînée ,

On craint peu , je le sçai , leurs efforts superflus :

Leur revolte est pour vous un triomphe de plus ;

Mais le plus beau triomphe est un honneur fu-
neste ,

La Victoire toujours fut un fléau céleste ,

Et tous les Rois au Ciel , qui les laisse regner ,

Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner :

Remplissez donc , Seigneur , l'espoir de l'An-
gleterre :

Vos essais éclatans ont appris à la terre

Que vous pouviez pretendre au nom de Con-
quérant :

Passez le Héros même ; un Roi juste est plus grand,
 Hâtez-vous d'obtenir ce respectable titre,
 Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre,
 Et, pour en resserrer les durables liens,
 Que vos Ambassadeurs, aux champs Norvégiens
 Envoies dès demain, demandent la Princesse :
 C'est l'espoir de l'Etat, & c'est votre promesse.

E D O U A R D.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer ?
 Quel himen ! Non, Worcester, il n'y faut plus
 penser. V O R C E S T R E.

Seigneur, que dites-vous ? quelle triste nouvelle !
 Mais non ; à la vertu votre grand cœur fidèle,
 Se respectant lui-même en ses engagements,
 Ne démentira point ses premiers sentimens.
 Votre parole auguste au Trône appelle Alzonde ;
 La parole des Rois est l'Oracle du monde.
 D'ailleurs, vous le sçavez, la Patrie a parlé,
 Confirmé par la voix de l'Etat assemblé,
 Votre choix, par ce frein, devient inviolable ;
 D'affreux dangers suivroient un changement
 semblable ;

Ce Peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
 Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des loix.
 Le Trône est en ces lieux au bord d'un précipice,
 Il tombe, quand pour baze il n'a plus la justice :
 Et si mon zèle ardent pour votre sûreté
 M'autorise à parler avec sincérité,

Contemplez les malheurs des jours de nos Ancêtres :

Leurs vertus sont nos loix, leurs malheurs sont nos Maîtres.

Je dis plus, au-dessus des timides détours,
J'ose vous rappeler l'exemple de nos jours ;
Nous avons vû, Seigneur, tomber ce Diadème :
Du Trône descendu, votre Pere lui-même
Avant ses jours a vû son regne terminé ;
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers
Maîtres,

Marchent après le ciel les droits de nos Ancêtres,
Qu'en ce même Palais l'altière liberté
Avoit déjà brisé le Trône ensanglanté,
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la Patrie.

E D O U A R D.

Un Trône environné des Héros que j'ai faits
N'a plus à redouter de semblables forfaits ;
Et si jusques à moi la revolte s'avance,
Tant de bras triomphans sont prêts pour ma
vengeance.

Quelle est donc la Patrie ? Et le brave Soldat,
Le Vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'Etat ?
Quoi ! d'obscurs Senateurs, que l'orgueil seul
inspire,

Sous le titre imposant de zélé pour l'Empire,

Croiront-ils , à leur gré , du sein de leur repos ,
 Permettre ou retarder la course des Héros ?
 Vainement on m'annonce un avenir funeste ,
 Fondé sur ces apuis , je crains peu tout le reste ;
 Héritier de leur nom , si j'imité vos Rois ,
 Je n'imité que ceux qui vous firent des loix :
 Ce n'est que des vainqueurs que je reçois l'exem-
 ple ,

Et chargé d'un destin que l'Univers contemple ,
 Je n'examine point ce que doit applaudir
 Un Peuple audacieux , mais fait pour obéir.
 Tout changement d'ailleurs plaît au Peuple vo-
 lage ,

C'est sur l'événement qu'il règle son suffrage :
 A quelque extrémité qu'on se soit exposé ,
 Qui parvient au succès , n'a jamais trop osé.

V O R C E S T R E.

Puissiez-vous l'ignorer ; Mais j'oserai le dire ,
 La force assure mal le destin d'un Empire ;
 Le Peuple , aux loix d'un seul asservissant sa foi ,
 Crût se donner un Pere en se donnant un Roi ;
 Il n'a point prétendu par d'indignes entraves
 Dégrader la nature & faire des esclaves.

On vous chérit , Seigneur , c'est le sceau de vos
 droits :

Le bonheur des Sujets est le titre des Rois.

E D O U A R D.

Eh bien , vous le pouvez : procurez à l'Empire

Ce repos , ce bonheur où l'Angleterre aspire ,
Non moins zélé Sujet que sage Citoïen ,
Bannissez la discorde , il en est un moïen.
On demande la Paix : je voulois la Victoire ;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire ,
Si , changé par vos soins , ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes desirs , quand je faistout pour lui :
Vous avez son estime , & vous serez son guide ;
Du Trône & de ma main que mon cœur seul
décide :

D'un douteux avenir c'est trop s'inquiéter ,
L'Ecosse dans les fers n'est plus à redouter.
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zele inté-
resse ,

Vous qui sçavez ma gloire , aprenez ma foiblesse ;
Quand le fort le plus beau semble combler mes
vœux ,

Couronné, triomphant, je ne suis point heureux ,
Et cherchant les hazards dans ma tristesse ex-
trême ,

Si je fuis le repos , c'est pour me fuir moi-même.

V O R C E S T R E.

Quel bien manque , Seigneur....

E D O U A R D.

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux :
Je vous estime assez pour vous ouvrir mon ame ,
Recevez le premier le secret de ma flâme ;

Les graces , les vertus sont au-dessus du sang ,
 Et marquent la Beauté que j'éleve à mon rang :
 Pourras-tu sur mon choix me condamner encore
 Quand tu sauras le nom de celle que j'adore :
 O Pere trop heureux ! . . . Mais quoi ! Vous frémissez !

De quel soudain effroi vos sens sont-ils glacés ?

V O R C E S T R E.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur
 éclaire ,

Et je suis Citoyen avant que d'être Pere ;
 Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré ,
 Si moi-même à mes yeux j'étois deshonoré :
 Ces titres de l'orgueil , les rangs , les diadèmes ,
 Idoles des humains , ne sont rien par eux-mêmes ;
 Ce n'est point dans des noms que reside l'honneur ,
 Et nos devoirs remplis font seuls notre grandeur.
 Mais de vos sentimens je connois la noblesse ,
 Maître de vous , Seigneur , Vainqueur d'une
 foiblesse ,

Vous n'immolerez point vos premières vertus ,
 Et la paix & la gloire , & peut-être encor plus :
 Oûi je crains tout pour vous ; vieilli sur ces rivages
 J'en connois les écueils , j'en ai vu les naufrages ;
 La plus foible étincelle embrâse ce climat ,
 Et rien dans ces momens n'est sacré que l'Etat.
 Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême ,
 Trahiroit la patrie , & l'honneur , & vous-même.

E D O U A R D.

Votre zèle m'est cher ; mais un injuste effroi
 Vous fait porter trop loin vos allarmes pour moi :
 Elevé dans la paix , nourri dans des maximes
 Dont le préjugé seul fait des droits légitimes ,
 Vous pensez qu'y souscrire & regner foiblement
 Est l'unique chemin pour regner sûrement ;
 Mais des Maîtres du monde & des ames guer-
 rieres

Le Ciel étend plus loin l'espoir & les lumieres ,
 Et couronnant nos faits , il apprend aux Etats
 Qu'un Vainqueur fait les loix , & qu'il n'en re-
 çoit pas.

Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
 Aux exemples des tems qui précèdent ma vie ?
 Qu'esclave du passé , Souverain sans pouvoir ,
 Dans les erreurs des morts je lise mon devoir ,
 Et que d'un pas tremblant je choisisse mes guides
 Dans ce Peuple oublié de Monarques timides ,
 Qu'on a vû , l'un de l'autre imitateurs bornés ,
 Obéir sur le Trône , Esclaves couronnés ?
 Vous sçavez mes desseins : c'est à vous d'y re-
 pondre ;

On m'apprend qu'Eugénie est prête à quitter Lon-
 dre :

Qu'elle reste en ces lieux. Vous-même , en cet
 instant ,

Allez lui declarer que le Trône l'attend.

Fiez-vous à mon sort , à quelque renommée ,
 Ou , s'il le faut enfin , au pouvoir d'une armée ,
 De la force des loix que ma voix prescrira ,
 Et du soin d'y ranger qui les méconnoîtra.

V O R C E S T R E.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime :
 Vous voiez devant vous la première victime :
 Oûi , de mes vrais devoirs instruit & convaincu ,
 S'il faut les violer , prononcez , j'ai vécu.
 Je connois Eugenie , & j'ose attendre d'elle
 Qu'à tous mes sentimens elle sera fidelle ;
 E'le n'a pour aîeux que de vrais Citoïens ,
 Des droits de la Patrie inflexibles soutiens ;
 Et le sceptre , à ses yeux , sera d'un moindre lustre
 Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illustre ;
 Mais si , trompant mes soins , ma fille obéïssoit ,
 Si , changé jusques-là , son cœur se trahissoit....
 Un exil éternel....

E D O U A R D.

Arrêtez , téméraire ,
 Exécutez mon ordre , ou craignez ma colere.
 Quant aux soins de l'Etat , je sçaurai commander ,
 Et je n'ai plus ici d'avis à demander.

S C E N E V I I.

V O R C E S T R E *seul.*

QU'EL sinistre pouvoir , malheureuse An-
 gleterre ,

Eternise en ton sein la revolte & la guerre !
 Incertain , allarmé , dans cet état cruel ,
 Que n'ai-je tes conseils , ô mon cher Arondel ?
 Quel desert te renferme , ô sage incorruptible !
 Faut-il que la vertu , la sagesse inflexible ,
 Qui t'éloignent des foins , des chaînes de la Cour ,
 Me laissent si long tems ignorer ton séjour ?
 Ciel ! Je me reste seul ; mais ton secours propice
 Vient toujours seconder qui défend la justice.
 Allons sur un Héros faire un dernier effort ;
 S'il n'est plus qu'un Tiran , allons chercher la mort.

A C T E I I.

S C E N E I.

E U G E N I E , I S M E N E.
 I S M E N E.

QUE craignez-vous ? Pourquoi regrettez-
 vous , Madame ,
 De m'avoir dévoilé le secret de votre ame !
 Ce penchant vertueux , ce sentiment vainqueur
 Pour le plus grand des Rois , honore votre cœur :
 La vertu n'exclut point un ardeur légitime ;
 Quel cœur est innocent , si l'amour est un crime !

E U G E N I E.

Cruelle ! Par quelle art viens-tu de m'arracher
 Un secret qu'à jamais je prétendois cacher ?
 D'un cœur désespéré respectant la foiblesse ,

Ah ! tu devois l'aider à taire sa tendresse ;
 Mais à ce nom trop cher que tu m'as rapellé,
 Puisqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé,
 Remplis du moins l'espoir , l'espoir seul qui me
 reste ,

Jamais ne m'entretiens de ce secret funeste :
 Que moi-même à tes yeux je doute désormais
 Si tu le sçais encor , si tu le sçais jamais.

I S M E N E.

On soulage son cœur en confiant sa peine ;
 Pourquoi m'avoir caché

E U G E N I E.

Moi-même , chere Ismene ,

Victime du devoir , de l'amour , du malheur ,
 Osois-je me connoître & lire dans mon cœur ?
 De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître ?
 Jointe à Salisburi sans presque le connoître ,
 L'Amour n'éclaira point un Himen malheureux
 Dont le sort , sans mon choix , avoit formé les
 nœuds.

J'estimai d'un époux la tendre complaisance ;
 Mais il n'obtint de moi que la reconnoissance ,
 Et , malgré mes efforts , mon cœur indépendant
 Reservoit pour un autre un plus doux sentiment.
 De la Cour à jamais que ne fus-je exilée !
 Par mon nouveau destin en ces lieux apellée ,
 Je vis.... Fiere vertu ! pardonne ce soupir ;
 J'en adore à la fois & crains le souvenir.
 Dans ce jeune Héros je sentis plus qu'un maître ,

Mon

Mon ame à son aspect reçût un nouvel être ;
 Je crus que jusqu'alors ne l'aïant point connu ,
 Ne l'aïant point aimé , je n'avois pas vécu,
 Que te dirai-je enfin ? Heureuse & désolée ,
 Maîtresse à peine encor de mon ame accablée ,
 Trouvant le désespoir dans mes plus doux trans-
 ports ,

Au sein de la vertu j'éprouvois des remords.
 C'en est fait ; libre enfin je dois fuir & me craindre ,
 J'ai scû cacher ma honte & j'ai pû me contraindre ,
 Tandis que le devoir deffendoit ma vertu ;
 Mais aujourd'hui mon cœur est trop mal def-
 fendu :

Te dirai-je encor plus ? On croit tout , quand on
 aime :

Oûi , depuis le moment que je suis à moi-même ,
 Cet amour malheureux , & nourri de mes pleurs ,
 Ose écouter l'espoir & chérit ses erreurs ;
 Quand je vois ce Héros , interdite , éperdue ,
 Je crois voir ses regards s'attendrir à ma vûe ,
 Je crois . . . Mais où m'emporte un aveugle trans-
 port ?

Le Ciel n'a fait pour moi qu'un desert & la mort ,
 Ne puis-je cependant entretenir mon Pere ?
 Pourquoi m'arrête-t'il où tout me désespere ?

I S M E N E.

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour ?
 Et rejeter l'espoir qui s'offre à votre amour ?

Partie II.

H

Le Trône à vos attraits. . . .

E U G E N I E.

Que dis-tu , malheureuse ?

Quel fantôme brillant , quelle image flatteuse
A mes sens égarés as-tu fait entrevoir ?

Garde-toi de nourrir un dangereux espoir :
Tu me rendrois heureuse en flatant ma tendresse ;
Mais je crains un bonheur qui coûte une foiblesse,
Allons ; c'est trop tarder ; abandonnons des lieux
Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux ;
Je ne veux point aimer ; je fuis ce que j'adore ;
J'implore le trépas , & je soupire encore !

La mort seule éteindra mon déplorable amour ;
Mais du moins , en fuyant ce dangereux séjour ,
Cruelle à mes desirs , à mes devoirs fidelle ,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle :
Si le reste est un crime , il est celui des Cieux ,
Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux.
Tu n'auras pas long tems à souffrir de ma peine ;
La mort est dans mon cœur : suis-moi , ma chere

Ismene ;

Ton zele a bien voulu partager le fardeau ,
Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.
Fuyons ! Là , pour briser le trait qui m'a blessée ,
Pour bannir ce Héros de ma triste pensée ,
Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour moi ;
Cache un mortel charmant , ne me montre qu'un
Roi ;

Dis-moi que les attraits de quelqu'Amante heureuse

Ont fans doute enchaîné cette ame généreuse ;
Dis-moi que nés tous deux sous des astres divers,
Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime.
Jet'aide, tu le vois, à me tromper moi-même :
Peut-être à tes discours oubliant mes regrets...
Je m'abuse. Ah ! plutôt ne le nomme jamais,
Pour quels crimes, ô Ciel ! par quel affreux caprice
Le charme de ma vie en est-il le suplice ?
Par la gloire inspiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu !
On vient : éloigne-toi.

S C E N E I I.

VORCESTRE, EUGENIE,

EUGENIE.

JE vous cherchois, mon Pere ;
Mon départ étoit prêt, quel ordre le differe ?
Jusqu'ici toujours tendre & sensible à ma voix,
Me refuseriez-vous pour la premiere fois ?
Vous ne repondez rien ? Une sombre tristesse...

VORCESTRE.

Laissez aux foibles cœurs une molle tendresse :
Les destins font changés, ma fille, & d'autres tems
Veulent d'autres discours & d'autres sentimens ;

Connoissez-vous le sang dont vous êtes sortie ,
Et le nom des Héros que lui doit la Patrie ?

E U G E N I E.

Je sçai qu'il n'a produit que de vrais Citoïens ;
Et pour leurs sentimens , je les sçai par les miens.

V O R C E S T R E.

L'Univers sçait nos faits , le Ciel seul sçait nos
vûes :

S'il faut que dans ce jour les vôtres soient con-
nuës ,

Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms écla-
tans ?

E U G E N I E.

L'ordre de la nature , ou l'usage des tems ,
A mon sexe laissant la foiblesse en partage ,
Sembla de nos vertus exclure le courage ;
De défendre l'Etat le droit vous fut donné ,
A l'orner par nos mœurs notre sort fut borné ;
Mais , soit l'instinct du sang , soit l'exemple d'un
Pere ,

Je ne partage point la foiblesse vulgaire ;
Que la Patrie ordonne , & mon cœur aujourd'hui
En fera , s'il le faut , la victime ou l'apui :
Le Ciel , qui voit mon ame au devoir asservie ,
Sçait combien foiblement elle tient à la vie ,
Et je l'atteste ici , que mon sang repandu...

V O R C E S T R E.

Laissez de vains sermens , j'en crois votre vertu ,

J'en crois mon sang : montrez cette ame magna-
nime ;

Vous pouvez , par l'effort d'une vertu sublime ,
Dans nos fastes brillans précéder les Héros ;
Quelque degré d'honneur qu'atteignent leurs
travaux ,

Au-de-là de leur sort la gloire vous apelle ;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle :
Même au-dessus du Trône il est encor un rang ,
Et ce rang est à vous , si vous êtes mon sang.

E U G E N I E.

De mon cœur , de mes jours que mon pere dis-
pose ;

Pour en être estimée , il n'est rien que je n'ose.

V O R C E S T R E.

Un mot va vous juger : si , détruisant nos droits ,
Et la foi des traités & le respect des loix ,
Le sort à votre Pere offroit un diadème ,
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir suprême ,
Il parût balancer à choisir son destin ,
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain ?

E U G E N I E.

Le refus de ce Trône , un trépas honorable ;
Un juste Citoïen est plus qu'un Roi coupable.

V O R C E S T R E.

La Vertu même ici par ta bouche a parlé :
C'est ton propre destin que ce choix a réglé ,
C'est le sort de l'Etat ; généreuse Eugenie ,

H 3

Il faut , du Peuple Anglois tutélaire Génie ,
Faire plus qu'affermir , plus qu'immortaliser ,
Plus qu'obtenir le Trône ; il faut le refuser.
Oùi , c'est toi , qu'au mépris d'une loi souveraine ,
Au mépris de l'Etat , Edouard nomme Reine ,
Et pour un rang de plus , si tu démens tes mœurs ,
Tu l'épouses demain , tu regnes , & je meurs.
Tu frémis... Je t'entens : tu prévois les disgraces
Que ce fatal amour entraîne sur ses traces :
Je reconnois ma fille à ce noble refus ,
Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
Qu'esperoit Edouard ? Comment a-t'il pû croire
Qu'instruit par des aïeux d'immortelle mémoire,
Blanchi dans la droiture & la fidélité ,
Dans le zele des loix & de la liberté ,
J'irois , d'un lâche orgueil méprisable victime ,
Avilir ma vieillesse & finir par un crime ?
Non , j'ai sçû respecter la terre où je suis né :
Je t'en devois l'exemple , & je te l'ai donné ;
Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore ,
Je vais fuir sur tes pas un Palais que j'abhorre ;
A moi-même rendu , je retourne au repos ;
Je ne demande point le prix de mes travaux :
Quel prix plus doux pourroit flatter mon es-
pérance !
Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompense :
Je vais tout disposer ; Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'instruire de ses vœux ;

Je m'en remets à toi du soin de les confondre ,
Et je veux te laisser la gloire de répondre.

S C E N E I I I.

E U G E N I E.

A I N S I , tous mes malheurs ne m'étoient
pas connus !

Il m'aimoit : & je pars !... Je ne le verrai plus !...

Toi , qui fais à la fois mon bonheur & ma peine ;

Le sort avoit donc fait mon ame pour la tienne ;

Mais , de ce même sort quel caprice cruel

Elève entre nous deux un rempart éternel ?

Cher Prince ! Il faudra donc que cette bouche
même ,

Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime ,

Trahisse , en te parlant , le parti de mon cœur !...

Fuions . . . Mais le Roi vient ! Toi , qui vois ma
douleur ,

Ciel ! cache-lui du moins....

S C E N E I V.

É D O U A R D , E U G E N I E.

E D O U A R D.

Q U E L L E crainte imprévûe
Vous éloigne , Madame , & vous glace à ma vûe ?

E U G E N I E.

Les Cieux me font témoins que l'aspect de mon

Roi

H 4

N'a jamais eu , Seigneur , rien de triste pour moi.

E D O U A R D.

Votre Roi ! Sort cruel ! Ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître ?
Malheureux sur le Trône , & toujours redouté ,
N'ai-je d'autre destin que d'être respecté ?
Souveraine des Rois , la Beauté n'est point née
Pour une dépendance au Peuple destinée ;
L'empire est son partage , & c'est elle en ce jour ,
C'est elle qu'avec moi va couronner l'Amour ,
Si moins contraire enfin au bonheur où j'aspire ,
Le sort veut terminer les maux dont je soupire.

E U G E N I E.

Laissez aux malheureux la plainte & les douleurs ;
Le Ciel pour Edouard a-t'il fait des malheurs ?
S'il se mêle à vos jours quelque peine légère ,
La gloire vous appelle & s'offre à vous distraire ;
L'Univers vous attend , & vos premiers travaux
De ce siècle déjà vous ont fait le Héros :
Soumettez les deux mers aux loix de l'Angle-
terre ,

Allez : foyez l'arbitre & l'amour de la terre ;
Je rendrai grace au Ciel , quand le bruit de vos
faits

Viendra dans la retraite où je suis pour jamais.

E D O U A R D.

Ah ! cruelle , arrêtez ; vous avez dû m'entendre ;

Tout vous a dit l'ardeur de l'Amant le plus tendre,

Et pour prix de mes feux, vous fuiriez des climats
Que je veux avec moi soumettre à vos apas !

Ne me derobez point le seul bien où j'aspire :
Je ne commencerai de compter mon Empire,
D'être , d'aimer mon sort , que du moment heureux

Où vous partagerez ma Couronne & mes feux...
Mais non.... Ce sombre accueil m'apprend que
je m'abuse ,

Et ce n'est point vous seule ici que j'en accuse.

E U G E N I E.

Ne soupçonnez que moi : sur mon devoir , Seigneur ,

Je ne connus jamais de maître que mon cœur.

S C E N E V.

E D O U A R D.

E L L E fuit ! Quelle haine , & quel sensible
outrage !

Superbe Citoyen , voilà donc ton ouvrage !
On t'accusoit ; mon cœur n'osoit te soupçonner :
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner ?

Où me rednit l'ingrat ! Que sert ce diadème ,
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime ?

Mais quel est cet Hymen dont on défend les droits ?

H 3

Quels Sujets orgueilleux ! Est-ce un peuple de
Rois ?

Quelles sont ces vertus farouches & bisares ?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des Barbares ?
Par un terrible exemple il faut leur enseigner
Qu'il n'est ici qu'un maître , & que je sçai regner.
Hola , Gardes !

S C E N E V I.

ÉDOUARD , VOLFAX.

ÉDOUARD.

Volfax, venge-moi d'un Rebelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traître, & cette main fidèle..

ÉDOUARD.

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi ;
Ce Sage revêré , cet ami de son Roi ,
Comblé de mes bienfaits , chargé de ma puis-
sance ,
Le croiras-tu ? Vorcestre , oui , Vorcestre m'of-
fense ;
Il ose me trahir.

VOLFAX.

Vorcestre ! Lui , Seigneur !
Lui , qui parut toujours l'oracle de l'honneur !
Peut-être en croiez-vous un douteux témoi-
gnage :

EDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, & j'ai reçu l'outrage ;
Cet esprit de revolte éclaire enfin mes yeux ,
Et me confirme trop des soupçons odieux.

VOLFAX.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire...
Je le justifiois !... O Ciel ! Qu'on doit peu croire
Aux dehors imposans des humaines vertus !

EDOUARD.

Parle : que t'a-t'on dit ? Rien ne m'étonne plus.

VOLFAX.

Dispensez-moi, Seigneur, d'en dire davantage ;
Il est d'autres témoins des maux que j'envisage ,
Et je crois avec peine un si noir attentat.

EDOUARD.

Acheve , je le veux ; je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis, puisqu'enfin ce n'est plus qu'un coupable,
Je vois que son forfait n'est que trop véritable ;
Je raproche les tems, ses projets, ses discours :
Dans le conseil, Seigneur, vous l'avez vû toujours
Contraire à vos desseins, contraire à votre gloire,
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire :
Je vois trop maintenant par quels motifs secrets
Ses dangereux conseils ne tendent qu'à la paix.

EDOUARD.

Oùï, tu m'ouvres les yeux ; aujourd'hui même
encore,

Trahissant le renom dont l'Univers m'honore,
Il m'osoit conseiller un indigne repos.

V O L F A X.

Pour en sçavoir la cause , aprenez ses complots ;
Dans la sécurité d'une paix infidelle ,
On vous laisse ignorer que l'Ecosse rebelle....

E D O U A R D.

Je ne le sçai que trop : de fidèles Sujets
M'ont découvert sans lui ces mouvemens secrets ;

V O L F A X.

De ces déguisemens l'honneur est-il capable ?
Qui peut taire un complot , lui-même en est
coupable :

Peut-être jusqu'au Trône osant porter ses vœux ,
A pui des Ecossois , il veut regner sur eux :
C'est pour favoriser ces lignes ennemies ,
Qu'il prétend separer vos forces réunies ,
En des Ports différens disperfer vos Vaisseaux ,
Et borner à regner le destin d'un Héros :
Il avoit des vertus , il avoit votre estime ,
Seigneur ; mais pour regner quand il ne faut
qu'un crime ,

L'honneur est-il un frein à l'orgueil des Mortels ?
L'espoir du Trône a fait les fameux criminels ,
Et fausse trop souvent , cette altiere sagesse
N'attend qu'un crime heureux pour montrer sa
bassesse.

EDOUARD.

Le perfide !

VOLFAX.

Je crains autant que sa fureur
Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés, entraînés dans ses brigues,
Tous croiront vous servir en servant ses intrigues :

De la Rebellion l'étendart abhorré
Deviendrait dans ses mains un étendart sacré...

EDOUARD.

Va : qu'on l'amène ici... Mais que vois-je ? Il s'avance.

SCÈNE VII.

EDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX.

VORCESTRE.

DAignez remplir , Seigneur , ma dernière
espérance ;

Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
Au bien de cet Etat mes travaux & mes jours ,
J'eusse été trop heureux : par un destin contraire,
Forcé , vous le sçavez , au malheur de déplaire ,
Trop vrai pour me trahir, je dois fuant ces lieux
Soustraire à vos regards un objet odieux :
Souffrez donc qu'aujourd'hui , dans un obscur
asile ,

Inutile à l'Etat , moi-même je m'exile ;

Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
 Pour la félicité d'un Peuple généreux,
 J'attendrai fans regret la fin de ma carrière,
 Si d'un dernier regard honorant ma priere,
 Vous conservez, Seigneur, par de justes projets,
 Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos Sujets.

E D O U A R D.

Vous apprendrez dans peu ma volonté fuprême ;
 Sortez.

S C E N E V I I I.

E D O U A R D , V O L F A X.

E D O U A R D.

QU'ai-je entendu ? Qu'en croiras-tu
 toi-même ?

Peut-on le foupçonner de tramer un forfait,
 Quand il fuit, & ne veut qu'un exil pour bienfait?

V O L F A X.

Seigneur, ainfi que vous, fa démarche m'étonne ;
 Que ne puis-je penfer qu'à tort on le foupçonne ?
 Mais deux garans trop sûrs de cette trahifon,
 Malgré moi m'ont conduit au-de-là du foupçon.
 Je dirai plus, Seigneur ; le zele qui m'éclaire
 Me fait jour à travers ce ténébreux miftère :
 Par le pas qu'il a fait, je le crois convaincu ;
 Le crime prend fouvent la voix de la vertu.
 Oui, ce même départ qu'apréte l'infidelle,
 Eft de fa trahifon une preuve nouvelle ;

S'il vous fait consentir à son éloignement ,
C'est pour tromper vos yeux , & fuir plus sûre-
ment :

Cet exil prétendu que ses vœux vous demandent
Joindra peut-être un Chef aux traitres qui l'at-
tendent ;

Dans ces climats conquis , placés tous par son
choix ,

Ceux qui regnent pour vous , marcheront à sa
voix :

Tout le seconde enfin , & tout veut qu'on le
craigne ;

S'il demeure, il conspire ; & s'il échape , il regne.

Tout dépend d'un instant , il peut vous prévenir ;

Sous des prétextes vains , sa fille prête à fuir

Va sans doute habiter une terre ennemie ;

Et dans ce même instant peut-être qu'Eugenie....

E D O U A R D.

Elle fuit !... C'en est trop ; prévenons des ingrats :

Je m'en fie à ton zèle , observe tous leurs pas :

Je veux dès ce moment m'éclaircir sur son crime ;

Et s'il n'est que trop vrai , que trompant mon
estime ,

Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits ,

Je n'aurai pas long tems à craindre des forfaits.

A C T E I I I.

S C E N E I.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

NON, Madame, à vos vœux rien ici ne s'opose ;

Le Roi veut vous parler : j'en ignore la cause ;
Mais ne redoutez rien ; Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers ;
Sur la foi des témoins que j'ai sçû lui produire,
Edouard convaincu me laisse tout conduire :
Dans son courroux pûrtant, inquiet, consterné,
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné ;
Mais il vient.

S C E N E I I.

EDOUARD, ALZONDE *sous le nom d'Aglaé*.

ALZONDE.

PAr votre ordre en ces lieux apellée,
Quel soin vous intéresse au sort d'une exilée ?
Puis-je espérer, Seigneur, qu'un secours géné-
reux.

Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux ?

EDOUARD.

Où, fidèle Aglaé, pour terminer vos peines ;

Attendez tout de moi , si vous calmez les mien-
nes ;

De ce funeste jour vous sçavez les malheurs ,
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
Accablé de remords , de tristesse & de crainte ,
Mais comptant sur vos soins , je parle sans con-
trainte ;

Vous me voyez rempli du désespoir amer
D'affliger , d'allarmer ce que j'ai de plus cher ;
L'amitié , je le sçai , avec elle vous lie :
C'est vous intéresser que nommer Eugénie .
Si vous chérissiez donc sa gloire & son bonheur ,
Et si jamais l'Amour a touché votre cœur ,
Sauvez-la , sauvez-moi : par un recit fidelle
Allez la rassurer dans sa fraïeur mortelle ;
On accuse son Pere , il n'est point condamné ;
A la rigueur des loix s'il semble abandonné ,
Des fureurs d'un Amant qu'elle excuse le crime :
J'ai moins prétendu perdre un Sujet que j'estime ,
Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour :
L'Amour va reparer le crime de l'Amour ;
Oui , fût-il condamné : le sang de te que j'aime
Est sacré dans ces lieux ainsi que le mien même ;
Sans le sceau de ma main les loix ne peuvent rien :
Le coupable est son Pere , & son Pere est le mien .
Qu'elle vienne ; elle sçait mon trouble & sa puis-
sance ,
Qu'un seul de ses regards enchaîne ma vengeance ,

J'espere tout du sort , puisqu'il a confié
La cause de l'amour aux soins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grace : à mes feux moins con-
traire ;

Qu'elle n'écoute plus un préjugé severe ,
Que par un tendre Amant son front soit couronné
Quelle accepte mon cœur , & tout est pardonné.

A L Z O N D E.

Seigneur , si vous voulez le bonheur de sa vie ,
Si vous daignez m'en croire , oubliez Etigénie ;
On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné ,
Par lui-même à l'exil , aux larmes condamné :
Sans lui faire acheter la grace qu'elle espere ,
Sans troubler son repos , terminez sa misere :
N'attendez pas qu'ici , pleurante à vos genoux ,
Elle vienne arrêter un funeste courroux ;
Sûre que l'équité va lui rendre son Pere ,
Sa vertu ne sçait point descendre à la priere ;
Mettez fin à ses maux , si vous y prenez part ,
Et faites son bonheur en souffrant son départ.

E D O U A R D.

Moi ! que pour son bonheur je m'intéresse encore ,
Tandis que sur la foi des feux que je déplore ,
La cruelle se plaît à faire mon malheur ,
Me brave avec orgueil , me fuit avec horreur !
Il en faut à ma gloire épargner la foiblesse ;
Vengeons d'un même coup mon Trône & ma
tendresse ;

Pour sauver un Proscrit , que peut-elle aujourd'hui ,

Quand elle est à mes yeux plus coupable que lui..
Que dis-je ? Quand je puis terminer tes allarmes,
Quand la main d'un Amant doit essuyer tes larmes ,

Je livrerois ton Père au glaive d'un bourreau !
J'attacherois tes yeux sur un affreux tombeau ,
O ma chère Eugenie ! Ah ! punir ce qu'on aime ,
Fraper un cœur chéri , c'est se fraper soi-même :
Non , son seul souvenir defarme mon transport.
Il faut , chère Aglaé , faire un dernier effort ;
S'il reste quelque espoir à mon ame enflammée ,
Rassurez , ramenez Eugenie allarmée :

Qu'abrégeant à la fois sa peine & mon tourment ,
Au tribunal d'un Juge elle trouve un Amant.
Dites-lui mon amour , mes pleurs , ma fureur
même ,

Tout est justifié par un amour extrême :
Mais si fidèle encore à de fausses vertus ,
Si pour le vain honneur d'un superbe refus ,
Trop sûre qu'arrêtant un jugement severe ,
Mon cœur va prononcer la grace de son Père ,
Evitant ma presence , & fuyant ce palais ,
Elle bravoit mes feux , mon courroux , mes
bienfaits ,

Il m'en coûtera cher ; mais j'atteste la gloire
Que de ses vains attraits j'efface la mémoire ,
Et son Père , à l'instant déchû de tous ses droits ,

N'est plus qu'un criminel que j'abandonne aux loix.

Ne perdez point de tems ; allez , je vous confie
Mes desseins , mon espoir , le secret de ma vie :
Prièz , promettez tout , effraïez , s'il le faut :
Un mot va décider le trône ou l'échaffaut ;
Son sort est dans ses mains : allez ; qu'elle prononce :

Le destin de mes jours dépend de sa réponse.

S C E N E I I I.

A L Z O N D E.

JE ne formois donc pas un frivole soupçon !
Trop heureuse rivale... Ah , que dis-je ? Et quel nom !

N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire ,
Et rendu tout mon cœur au soin de la Victoire?...
Quoi , des soupirs encor reviennent me trahir !
Falloit-il le revoir , s'il falloit le haïr ?

Ton supplice est entier , Amante infortunée !
Il ne manquoit aux maux qui font ta destinée ,
Que d'entendre d'un cœur dont tu subis la loi ,
Des soupirs échapés pour une autre que toi !
Je n'en puis plus douter , & pour comble d'ou-
trage ,

On veut que leur bonheur soit encor mon ou-
vrage !

J'en rends grace au destin : ce soin qui m'est
commis ,

M'aide à désespérer mes cruels ennemis ;
 Dans le sang le plus cher repandu par ma haine ,
 Que tout ici gémissé & souffre de ma peine :
 On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux
 Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux ,
 Tremble, crédule Amant ; en frappant ce qu'il aime ,
 L'amour est plus cruel que la haine elle-même ;
 Mais ma Rivale vient : cachons-lui son bonheur ,
 Dissimulons ma rage , & trompons sa douleur.

SCÈNE IV.

ALZONDE *sous le nom d'Aglaé*, EUGENIE.

EUGENIE.

AH, ma chere Aglaé, dans quel tems déplorable

Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable ?

Is mene ne vient point en dissiper l'horreur :

Tout me fuit, tout me laisse en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon zèle,

Fuïez, chere Eugenie, une terre cruelle ;

Des mêmes délateurs je redoute les coups,

Peut-être leur fureur s'étendrait jusqu'à vous ;

Il en est tems encor, fuïez.

EUGENIE.

Moi, que je fuïe ?

Je crains , mais pour mon Pere , & non pas pour
ma vie.

S C E N E V.

A L Z O N D E *sous le nom d'Aglaé*,
E U G E N I E , I S M E N E.

E U G E N I E.

E H bien , que m'apprens-tu ?

I S M E N E.

Le silence & l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi ;
Je n'ai vû que Volfax : il me fuit , & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vû naître,
Madame , vous pourrez les apprendre de lui.

E U G E N I E.

Vous , ma chère Aglaé , vous , mon unique apui,
Pénétrez jusqu'au Prince : allez , tâchez d'a-
prendre ,

Si , suspendant ses coups , il daigne encor m'en-
tendre :

De la vertu trahie exposez le malheur ,
Et s'il parle de moi.... Dites-lui ma douleur ;
Dites-lui que j'expire en proie à tant d'allarmes ,
Que je n'aurois pas crû qu'il fit couler mes larmes
Qu'il voulût mon trépas , & qu'aujourd'hui sa
main

Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

SCÈNE VI.

EUGENIE, VOLFAX, ISMENE,

EUGENIE.

R Assurez-moi, Milord ; quel forfait se prépare ?

De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare ?

VOLFAX.

Un ordre souverain l'a commis à mes soins ;
C'est tout ce que je sçai.

EUGENIE.

Puis-je le voir du moins ?

Vous le plaignez sans doute ; une ame généreuse
Ne voit point sans pitié la vertu malheureuse :
Venez , guidez mes pas ; il n'est point de danger,
Point de mort qu'avec lui je n'ose partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir , & ses Juges peut-être
Devant eux à l'instant vont le faire paroître.

EUGENIE.

Des Juges ! De quel crime a-t'on pû le charger ?
Quel Citoyen plus juste ose l'interroger ?

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'aproche,
Un Sujet rarement est exempt de reproche.

EUGENIE.

Arrêtez ; à ses mœurs votre respect est dû :
La vertu dans les fers est toujours la vertu ;
Sa probité toujours éclaira sa puissance ;

Que pour des cœurs voués au crime , à la vengeance ,

Le premier rang ne soit que le droit detesté
D'être injuste & cruel avec impunité ;

Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire ,

Ce rang n'est que le droit d'illustrer un Empire ,
De donner à son Roi des conseils vertueux ,
Et le suprême bien de faire des heureux :

Toi qui peu fait sans doute à ces nobles maximes ,
Oses ternir l'honneur par le soupçon des crimes ,

Tu prends pour en juger des modèles trop bas ;

Respecte le malheur , si tu ne le plains pas :

Apprends que dans les fers la probité suprême

Commande à ses tyrans , & les juge elle-même :

Mais c'est trop m'arrêter , & tu pourrois penser

Qu'à briguer ton apui je daigne m'abaisser ;

Le Trône seul a droit de me voir suppliante ;

Je vais....

V O L F A X .

Un ordre exprès s'oppose à votre attente :

Du Trône , dans ce jour , tout doit être écarté ,

Madame , & votre nom n'en est pas excepté.

S C E N E V I I .

E U G E N I E , I S M E N E .

E U G E N I E .

D'Un tribunal cruel on m'interdit l'entrée :
O mon Pere ! ô forfait ! sa perte est assurée ;

Du

Du parricide affreux qu'aprête leur fureur ,
Mon sang glacé d'éfroi me présage l'horreur.

I S M E N E.

Ses amis , sa vertu , la voix de la Justice...

E U G E N I E.

Est-il des droits sacrés , si l'on veut qu'il périsse !
Et des amis , dis-tu ? Quel nom dans ce séjour ?
La sincère Amitié n'habite point la Cour ;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un
maître ;

Tout y devient flatteur , tout flatteur cache un
traître.

Eût-il gagné les cœurs par des bienfaits nom-
breux ,

Ose-t'on être encor l'ami d'un malheureux ?

De la Cour un instant change toute la face ;

Tout vole à la faveur , tout quitte la disgrâce ;

Ceux mêmes qu'il servit ne le défendront pas :

Le jour d'un nouveau regne est le jour des in-
grats.

Mais quel affreux silence & quelle solitude !

Chaque moment ajoute à mon inquiétude ;

Instruite de ma crainte , Aglaé ne vient pas :

Allons la retrouver ; elle me fuit : hélas !

Je ne le vois que trop ; sa tendresse sans doute

Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGENIE, ISMENE.

ARONDEL.

DAns ce séjour coupable , où tout change
aujourd'hui ,

Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui ,
Si par des sentimens au-dessus du vulgaire
Jusques dans ses malheurs la vertu vous est chère,
Qu'en ces funestes lieux par vous je sois guidé :
Parlez ; daignez m'apprendre où Vorcestre est
gardé ?

EUGENIE.

Généreux Etranger , Mortel que je revere ,
Qui vous rend si sensible au malheur de mon pere ?

ARONDEL.

Vous , sa fille ? O bonheur !....

EUGENIE.

Quelle tendre pitié ,

Quel héroïque effort vous conduit ?

ARONDEL.

L'amitié.

D'un cœur solide & vrai vantez moins la confiance ;

Le devoir n'a point droit à la reconnoissance.

Le Trône est entouré d'un peuple adulateur ,

Et l'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flatteur :

J'étois de sa vertu l'adorateur fidelle ,

Elle reste à son cœur , je lui reste avec elle :

Je serois ignoré dans ce séjour nouveau ;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau ,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma
vie ,

Me rendent étranger au sein de ma patrie ;
Mais puisqu'encor propice en ce jour de cour-
roux ,

Le Ciel daigne m'entendre & m'adresser à vous ,
Madame , à vos regards je paroïs sans mystère ;
Vous voïez Arondel , l'ami de votre Pere :
Tandis qu'on ne l'a vû que puissant & qu'heureux ,
J'ai fui de la faveur le séjour fastueux ,
Et je n'ai point grossi cette foule importune
Qui venoit à ses pieds adorer la fortune ;
Mais lorsque tout s'éloigne , & qu'il est oublié ,
Je reviens , & voici le jour de l'amitié.

E U G E N I E.

O présage imprévû d'un destin plus prospere !
Puisqu'il vous rend à nous , le Ciel est pour mon
Pere. A R O N D E L.

Quand pour lui revenu , j'aportoïs des secrets
Dûs au soin d'un Etat heureux par ses bienfaits ,
Quoi ! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir les vertus adorées !
Quels lâches imposteurs ont causé ces revers ?
Tout abandonne-t'il Worcester dans les fers ?
N'est-il plus à la Cour une ame assez hardie
Pour oser s'élever contre la calomnie ?

O toi, qui dans des tems dont je garde les mœurs,
 Inspirois nos aïeux, & faisois les grands cœurs,
 Vérité généreuse, es-tu donc ignorée,
 Et du séjour des Rois à jamais retirée ?
 Nourri loin du mensonge & de l'esprit des Cours,
 J'ignore de tout art les obliques détours ;
 Mais libre également d'espérance & de crainte,
 J'agirai sans faiblesse & parlerai sans feinte :
 On expose toujours avec autorité
 La cause de l'honneur & de la vérité :
 Commandez : j'obéis ; nul péril ne m'étonne :
 Qui ne craint point la mort, ne craint point qui
 la donne.

E U G E N I E.

Que puis-je décider ? vous-même, guidez-moi ;
 Je ne sçai que gémir en ces momens d'effroi :
 Volfax garde mon Pere, il en veut à sa vie ;
 J'ai vû dans ses discours la bassesse & l'envie.
 Ah ! si dans cet instant des Juges ennemis
 Décidoient qu'en secret Ah ! Milord, j'en
 frémis !

Allons, servez de guide à mon ame égarée :
 Du lieu qui le renferme environnons l'entrée,
 Et si des assassins lui vont percer le flanc,
 Ils n'iront jusqu'à lui que couverts de mon sang.

A R O N D E L.

Non : il faut plus ici qu'une douleur stérile ;
 Forcez des Courtisans la cohorte servile ;

Confondez l'imposture , éclairez l'équité ,
Et jusqu'au Trône enfin portez la vérité :
Au zele d'un Ami laissez le soin du reste ;
Vorcestre confondra cette ligue funeste ,
Ou , si pour le sauver mes soins sont superflus ,
Quand il expirera , je n'existerai plus .

S C E N E I X.

EUGENIE, ISMEÑE.

EUGENIE.

A LLONS , puisqu'il le faut , tâchons de
voir encore

Celui que je devrois haïr & que j'adore !

Il me rendra mon Pere : ouï , son cœur n'est
point fait

Pour commander le meurtre , & souscrire au
forfait ;

Mais si pour le fléchir , pour vaincre l'imposture ,

Ce n'étoit point assez des pleurs de la nature ,

Toi , dont je n'eus jamais imploré le secours ,

Si je ne l'implorais pour l'auteur de mes jours ,

Amour , viens dans son cœur guider ma voix
tremblante ,

Et prête ta puissance aux larmes d'une Amante !

ACTE IV.

SCENE I.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

AS-tu servi les vœux d'un cœur désespéré ?
Au gré de ma fureur tout est-il préparé ?

AMELIE.

Vos ordres sont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne :
Mon sort me veut coupable , il y faut consentir ;
Ne laissons plus au Roi l'instant d'un repentir :
L'infidèle rapport que je viens de lui faire ,
Vainement a paru redoubler sa colere.
Incertain , furieux , attendri tour-à-tour ,
Jusques dans sa fureur j'ai connu son amour ;
Il nommoit Eugenie ; il partage sa peine :
S'il l'entend, il sçait tout ; s'il la voit, elle est Reine ?
La grace de Vorcestre est le prix d'un soupir :
Je connois trop l'amour , il ne sçait point punir.
Quoi , ces périls , ces pleurs n'auroient servi
qu'à rendre

Ma Rivale plus chere & son Amant plus tendre !
Il est tems de fraper ; pour combler tes rigueurs ,
N'étoit-ce point assez d'unir tous les malheurs ,
Ciel ! falloit-il aussi rassembler tous les crimes ?

Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes ?
Vengeance , désespoir , vertus des malheureux ,
Je n'espère donc plus que ces plaisirs affreux ,
Que présente à la haine , à la rage assouvie ,
L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie !

SCÈNE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

ALZONDE.

E H bien , qu'attendez-vous ? Quelle lente
fureur !

Un crime sans succès perd toujours son auteur ;
Songez que si le Roi voit Eugénie en larmes...

VOLFAX.

Madame , épargnez-vous d'inutiles allarmes ;
Aux cris dont sa douleur vient remplir ce palais ,
Du Trône jusqu'ici j'ai scû fermer l'accès :
Solitaire & plongé dans un morne silence ,
Edouard laisse agir mes soins & ma vengeance ,
Et l'on n'interrompra ce silence fatal ,
Qu'en lui portant l'arrêt qui proscriit mon Rival.
Tout nous seconde enfin ; sa ruine est certaine :
Jaloux de son crédit , & liés à ma haine ,
Ses Juges vont hâter son arrêt & sa mort :
Vos vœux seront remplis ; je commande en ce
Port ,

Madame , & dès demain cessant d'être captive ,
Pour revoir vos États vous fuirez cette rive ,

A L Z O N D E.

Perdez votre ennemi : mon funeste courroux
Ne fera point oisif en attendant vos coups.

S C E N E I I I.

V O L F A X.

L'Abîme est sous tes pas , ambitieuse Reine :
Tu crois que je te fers , je ne fers que ma
haine ;

Mon Rival abattu , je comble tes revers ;

Je me suffis ici , je te nomme & te perds.

Mon sort s'affermira par leur chute commune :

Point de lâches remords ; accablons l'infortune.

Mais quel est l'étranger qui s'est offert à moi ?

Il prétend voir , dit-il , ou Vorcestre ou le Roi ;

Peu commune à la Cour , sa fermeté m'étonne ;

Je n'ai pu m'éclaircir sur ce que je soupçonne ;

Pour surprendre un secret qu'il craint de dévoiler ,

Je veux qu'à mon Rival il vienne ici parler.

S C E N E I V.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

V O L F A X.

GArdes , faites venir Vorcestre en ma présence ;

Vous , fidèle Glaston , veillez dans mon absence :

Caché près de ces lieux , tandis que j'entendrai

D'un entretien suspect le secret ignoré ;
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite :
C'est son ordre absolu que ma voix vous répète

SCENE V.

VORCESTRE , VOLFAX , GARDES.

VORCESTRE.

Que dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourir ?

VOLFAX.

Un étranger demande à vous entretenir ;
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire :
Edouard le permet : Gardes , qu'on se retire.

SCENE VI.

VORCESTRE *seul*.

EH ! Qui peut me chercher dans ces funestes lieux ?

Est-ce un heureux secours que m'adressent les Cieux ?

Quel que soit l'Inconnu que je vais voir paroître,
Dieu juste ! fais du moins qu'il ne soit point un traître ,

Que je puisse par lui détruire un attentat ,
Non pour sauver mes jours , mais pour sauver l'Etat....

Où respire , où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois sa vertu , conduis sa destinée...

Quand j'éprouve des maux qui semblent n'être
faits

Que pour être la honte & le prix des forfaits ,

Je ne t'accuse point , Arbitre de ma vie :

Lorsque la liberté , l'ame de la patrie ,

Voit dégrader ses droits , voit tomber sa gran-
deur ,

La mort est un bienfait , & non pas un malheur...

Ignorât-on le sort que nous devons attendre ,

Et sous quels Cieux nouveaux notre esprit va se
rendre ,

Le desir du néant convient aux scélérats :

Non , je ne puis penser que la nuit du trépas

Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame :

Qu'alluma l'Immortel , d'une céleste flamme ;

La vertu malheureuse en ces jours criminels ,

Annonce à ma raison les siècles éternels :

Pour la seule douleur la vertu n'est point née ,

Le Ciel a fait pour elle une autre destinée.

Plein de ce juste espoir , je m'élève aujourd'hui

Vers l'être bienfaisant qui me créa pour lui...

Mais qui s'avance ici ?

S C E N E . V I I .

VORCESTRE , ARONDEL.

VORCESTRE.

Quel dessein vous amène ?

ARONDEL *l'embrassant.*

Cher Vorcestre !

VORCESTRE.

Que vois-je ? Ah ! je m'en crois à peine . .

Quoi , c'est vous , Arondel ! c'est vous que je re-
vois ,

Et que j'embrasse , hélas ! pour la dernière fois !

Dans cet instant mêlé de joie & de tristesse ,

De mes sens interdits soutenez la foiblesse . .

Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?

Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux
fort ?

Quel desert à mes soins, eachoit vos destinées ?

Privé de vous , hélas ! j'ai perdu mes années ,

Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes sou-
haits

Que pour sentir l'horreur de vous perdre à ja-
mais ?

ARONDEL.

Ne donnons point ce tems à d'inutiles plaintes ;

Osez briser vos fers , & dissipez nos craintes :

Le jour déjà plus sombre aide à tromper les yeux

Je reste ici : pour vous , abandonnez ces lieux ,

Fuyez avec horreur une indigne Patrie :

Déjà par mes conseils , par les soins d'Eugenie

Une barque s'apprête : allez , passez les mers ;

Vivez , si vous m'aimez ; cette garde , ces fers ,

Ces murs n'allarment point un ami magnanime ;

L'appareil de la mort n'étonne que le crime ;
 Souffrez qu'en vous sauvant, l'intrépide amitié
 Prenne l'emploi du Ciel qui vous laisse oublié.

V O R C E S T R E.

J'emploirois pour la vie un lâche stratagème !
 Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime !
 Je ne crains rien pour moi : pour vous seul j'ai
 frémi ;

Fuïez , abandonnez un malheureux ami :
 Je sens , comme ma fin , l'instant qui nous sépare ;
 Mais fuïez, craignez tout dans ce Palais barbare :
 Je mourrai doublement si vous y périssez.

A R O N D E L.

J'aurois crû qu'en m'aimant vous m'estimiez assez
 Pour devoir m'épargner le soupçon de la crainte,
 Et me croire au-dessus du sort & de la plainte :
 Vous me connoîtrez mieux : si vous voulez périr,
 Je ne vous quitte point , Ami , je sçai mourir :
 Convaincu , comme vous , du néant de la vie,
 Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?
 Aveugle sur son être , incertain , accablé ,
 Dans ce séjour mortel le Sage est exilé ;
 Il voit avec transport la fin de la carrière,
 Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumière :
 Dans cette nuit d'erreurs la vie est un sommeil,
 La mort conduit au jour , & j'aspire au reveil ;
 Mais suspendant ici cette sagesse austère ,
 Ne songez aujourd'hui qu'au tendre nom de pe-

Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous ,
 Eugenie en ce lieu feroit à vos genoux :
 Prête à chercher la mort , resoluë à vous suivre ;
 Ah ! si sa tendre voix vous conjuroit de vivre ,
 Vous refuseriez-vous à sa vive douleur ?
 Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le
 cœur....

Ignorez-vous l'opprobre où vous expose un traître ?

Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-être....

O honte ! Quoi, tomber sous cette indigne main !
 Fûiez , je crois déjà voir le glaive assassin.

V O R C E S T R E.

Quelle que soit la main qui m'ôtera la vie ,
 Qui meurt dans sa vertu , meurt sans ignominie.

A R O N D E L.

La gloire , je le sçai , devoit suivre une mort ,
 L'ouvrage de la fraude & le crime du sort ;
 Mais à tout condamner la foule accoutumée ,
 Sur le crime aparent flétrit la renommée ;
 Qui pourroit se défendre & ne le daigne pas ,
 Veut perdre avec le jour l'honneur de son trépas.

V O R C E S T R E.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même :
 Ce n'est point son renom , ce n'est qu'elle que
 j'aime ;

Que l'Univers approuve ou condamne mes fers.

Ami, vous m'estimez ; voilà tout l'Univers :
 A parler pour mes jours si mon cœur se refuse ,
 Je sçai mon plus grand crime , il n'admet point
 d'excuse ;

Et l'innocence enfin , peu faite à supplier ,
 Ne descend point au soin de se justifier :
 En conservant mes jours, je perdrais votre estime
 Si je pouvois ramper sous la main qui m'opprime ,
 Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider ;
 Je sçai quitter la vie , & non la demander.
 Retournez vers ma fille , & cessant de m'abattre ,
 Ami , ne m'offrez plus ses larmes à combattre ;
 Les maux , les fers , la mort , je puis tout sur-
 monter ,

Je n'ai que sa douleur & vous à redouter ;
 Épargnez-moi l'horreur où ce moment me livre ,
 Au nom de ma tendresse , ordonnez-lui de vivre ;
 Au nom de l'amitié , dont les augustes nœuds
 Survivent au trépas dans les cœurs vertueux ,
 Qu'elle me trouve en vous , & qu'elle vous soit
 chère ;

Quand je meurs , mon ami de ma fille est le pere ;
 Je vivrai dans vos cœurs : que ma mort à jamais
 Emporte votre estime & non pas vos regrets.

A R O N D E L.

Ainsi rien ne fléchit ce courage intrépide...
 Je me livre moi-même au transport qui vous gui-
 de :

Éh bien , cruel ami , puisqu'immolant vos jours ,
Vous refusez de fuir , il faut d'autres secours ;
Je vous dois des conseils dignes d'un cœur subli-
 me.

Le suplice a toujours l'apparence du crime :
 Sauvez de cet affront votre nom respecté ,
 Et marquez-le du sceau de l'immortalité :
Périr sous les regards du traître qui vous brave ,
Périr dans les tourmens , c'est périr en esclave :
Non , il faut mourir libre , & décider sa fin ,
 Un cœur indépendant doit faire son destin ;
 Des sens épouvantés étouffant le murmure ,
 Un cœur vraiment Anglois s'asservit la nature ,
 Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers ,
 Il sçait vaincre la mort , l'effroi de l'Univers :
 Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage ,
 Pour tromper vos tirans , & confondre leur rage ,
 Je vais.... glacé d'horreur & saisi de pitié ,
 Vous fournir un secours dont frémit l'amitié !
 Je frissonne en l'offrant.... mais un devoir austere
 M'impose malgré moi ce cruel ministere.
 Vous êtes désarmé... ce poignard est à vous ;
 Que votre sein ne soit percé que de vos coups :
 Prenez ce fer , frappez , je m'en reserve un autre ,
 Trop heureux que mon ame accompagne la vô-
 tre ,

Et qu'admirant un jour ce généreux courroux ,
 Londres nomme l'Ami qui tomba près de vous !

ÉDOUARD III.

VORCESTRE.

Quelque honneur qu'à ce fort la multitude at-
tache ,

Se donner le trépas , est le destin d'un lâche ;

Sçavoir souffrir la vie , & voir venir la mort ,

C'est le devoir du Sage , & ce sera mon fort ;

Le désespoir n'est point d'une ame magnanime :

Souvent il est foiblesse , & toujours il est crime ;

La vie est un dépôt confié par le Ciel ,

Oser en disposer , c'est être criminel.

Du monde où m'a placé la sagesse immortelle ,

J'attens que dans son sein son ordre me rapelle ;

N'outrons point les vertus par la ferocité ,

Restons dans la nature & dans l'humanité :

Garde ce triste don ; ton ami ne demande

Qu'un service important que l'Etat te commande ;

Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis ,

Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris ,

Quand l'aportant au Roi , j'ai trouvé l'esclavage ;

Porte-le : d'un Perfide il y verra l'ouvrage....

S C E N E V I I I.

**VOLFAX , VORCESTRE , ARONDEL ,
GARDES.**

VOLFAX.

H

Où, Gardes, à moi ! saisissez-les tous deux ;

ARONDEL, *frapant Volfax du poignard
qu'il tenoit encore.*

Voilà ton dernier crime ; expire , malheureux.
(Il jette le poignard.)

(Aux Gardes.)

Faites votre devoir : je suis prêt à vous suivre ;
Vous vivrez , cher Vorcestre , ou je cesse de
vivre. *(On l'emmène.)*

VORCESTRE.

Separés si long tems deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis !

ACTE V.

SCENE I.

EDOUARD, GLASTON, GARDES.

EDOUARD.

OUI je vais confirmer l'arrêt de son supplice :
Qu'avant tout cependant cet ami , ce com-
plice ,

Qui s'obstine au silence , & brave le danger ,
Soit conduit devant moi : je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du Palais Eugenie éplorée
Depuis long tems, Seigneur , en demande l'en-
trée.

EDOUARD.

Qu'elle paroisse ; allez.

S C E N E I I.

E D O U A R D.

JE vais la voir enfin :
 Je tremble... Je frémis... Quel sera mon destin ?
 Qu'Eugenie à mon cœur laisse au moins l'es-
 perance ,
 Et je lui rends son Pere... O Ciel ! elle s'avance :
 Sa grace est dans ses yeux.

S C E N E I I I.

E D O U A R D , E U G E N I E.

E U G E N I E.

Pour la dernière fois
 Je puis enfin , Seigneur , vous adresser ma voix :
 Mon Pere est condamné : Souverain de sa vie ,
 L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie ?

E D O U A R D.

Je pouvois le sauver , quoiqu'il fût convaincu ?
 Il va mourir , Madame , & vous l'avez voulu.

E U G E N I E.

Le plus juste des Rois permettra-t'il le crime ?
 D'infâmes délateurs , qu'un vil espoir anime ,
 Ont osé le charger du plus faux attentat ,
 Des traîtres ont jugé le soutien de l'Etat :
 Que son Maître le juge , ou s'il faut qu'il périsse ,
 Si , détournant les yeux , vous souffrez l'injus-
 tice ,

S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié ,
A ma douleur du moins accordez la pitié ;
Ma vie est attachée à celle de mon Pere :
Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumie-
re!....

Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de
courroux :

Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

E D O U A R D *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chere Eugenie ?
Vous l'objet de mes vœux, vous l'espoir de ma
vie ;

Commandez en ces lieux ; n'accablez plus mon
cœur

Du remord d'avoir pû causer votre douleur :
Quoi, c'est vous qui priez ! C'est moi qui vous
afflige !

A quels affreux excès votre haine m'oblige ?
Terminez d'un seul mot ma peine & votre effroi :
Regnez ; au même instant donnant ici la loi ,
Vous dérobez Worcestre au coup qui le menace ;
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa gra-
ce.

E U G E N I E.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang,
Vous sçavez quel devoir m'éloigne de ce rang.

E D O U A R D.

Oùï, je sçai mon malheur ; ce jour épouvantable,

Quand j'en doutois encore , & m'éclaire &
m'accable :

Cessez de m'opposer des détours superflus ,

Cruelle , je vois trop d'où partent vos refus :

Vous ne pouvez m'aimer , mes vœux font votre
peine ,

Sous le nom du devoir vous déguisez la haine ;

Vous le voulez , Madame : il faut y consentir ;

De mon cœur déchiré cet amour va sortir :

C'en est fait ; mais songez qu'après cette victoire ,

Si je puis l'obtenir , je suis tout à ma gloire ,

Qu'à ma gloire rendu , n'agissant plus qu'en Roi ,

Un pardon dangereux ne dépend plus de moi ;

La Justice a parlé , je lui dois sa victime...

Vous voyez la fureur & l'amour qui m'anime ,

Madame , prononcez... c'est le dernier moment ;

Le Maître va parler , si l'on brave l'Amant.

E U G E N I E.

Où me réduisez-vous , Seigneur ? Jugez vous-
même

A quel horrible état , à quel tourment extrême

Me condamne aujourd'hui cet amour malheu-
reux ,

Pour qui le Ciel n'a fait qu'un destin rigoureux :

Tel est mon sort cruel : je veux sauver mon Pere ;

Mais soit qu'à vos desseins je ne sois plus contrai-
re ,

Soit que je m'y refuse en ce dernier moment ,

Ce Pere infortuné périt également ;
Le suplice l'attend , si je vous suis rebelle ;
Il meurt de sa douleur , si je trahis son zele.

EDOUARD.

C'est trop prier en vain , & c'est trop m'avilir :
Pardons des furieux , puisqu'ils veulent périr.
Il veut sortir.

EUGENIE.

Ah ! Seigneur , arrêtez.... & qu'enfin ma tendresse....
à part.

Que vais-je dire ?... Hélas !... Surmontons ma foiblesse.

Puisqu'il est vrai , Seigneur , qu'un aveugle courroux

Est le seul sentiment qui vous reste pour nous ,
Accordez-moi du moins une grace dernière :
Qu'on ne me ferme plus la prison de mon Pere ,
Que l'embrassant encor , qu'expirant dans ses bras ,

Je m'arrache à l'horreur d'apprendre son trépas.

EDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine ,
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haine ;
Sans ses tristes conseils , sans son farouche esprit ,
Pour me haïr toujours , votre cœur vous suffit...
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage....
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

S C E N E I V.

E U G E N I E.

O Rigoureux devoir !... Mes cris sont superflus ,

Et mes gémissemens ne l'attendrissent plus....

Faut-il tout avouer?... M'entendra-t'il encore?...
Des Gardes entrent , précédant Arondel.

Quel est cet appareil , ce trouble que j'ignore ?

S C E N E V.

EUGENIE , ARONDEL , GARDES.

E U G E N I E.

A H ! Milord , c'en est fait ; je vais chercher la mort.

A R O N D E L.

Arrêtez.... Elle fuit....

S C E N E V I.

A R O N D E L , GARDES.

A R O N D E L.

Quel est donc notre sort ?
 Qu'attend-on ? Et pourquoi me laisse-t'on la vie ?
 Ton crime est-il comblé , trop ingrate Patrie ?
 Renversant de tes loix le plus ferme soutien ;
 As-tu sacrifié ton dernier Citoyen ?
 Qu'est devenu Worcestre ? Affreuse incertitude !

Ne puis-je m'éclaircir dans mon inquiétude ?
 Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort ,
 Revient à chaque instant multiplier la mort :

** aux Gardes.*

Vous, * Ministres du meurtre & de la tyrannie ,
 Si chez vous la pitié n'est point anéantie ,
 Répondez ; rassurez mon esprit incertain ,
 Ou comblez les horreurs de mon affreux destin...
 Vous ne répondez rien ? Ce farouche silence ,
 Barbares , m'apprend trop ce qu'il faut que je
 pense.

Il est donc mort ! Frappez , terminez mon mal-
 heur ;

Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur :
 Achevez de briser la chaîne déplorable
 Qui captive mon ame en ce séjour coupable ,
 Et délivrant mes yeux de l'aspect des Mortels ,
 Sauvez-moi de l'horreur de voir des Criminels.

S C E N E V I I.

GLASTON , ARONDEL , GARDES.

GLASTON.

LE Roi vient en ces lieux ; vous pourrez
 faire entendre
 Ce qu'aux Pairs assemblés vous refusez d'ap-
 prendre ,
 Et vous justifiant. . .

ARONDEL.

Vos soins sont superflus ;
 A me justifier je ne m'abaisse plus :
 Oui , je voulois parler : j'eûs servi l'Angleterre ;
 Mais par son noir forfait cette coupable terre
 Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses
 droits ;
 De la Patrie enfin je n'entens plus la voix :
 Des traîtres , des complots qu'elle soit la victi-
 me ;
 L'horreur doit habiter dans le séjour du crime :
 Que la guerre y repande & le deuil & l'éfroi ,
 Mon ami m'est ravi , tout est fini pour moi :
 L'Univers ne m'est plus qu'un desert où j'ex-
 pire ...
 Le supplice est-il prêt ? Je n'ai plus rien à dire.

SCENE VIII.

EDOUARD, ARONDEL, GLASTON,
 GARDÉS.

EDOUARD.

Demeure : quel secret t'unit aux attentats
 Du traître , qui t'attend pour marcher au
 trépas ?

ARONDEL.

Qu'entens-je ? Il vit encore ! Apui de l'Inno-
 cence ,
 Je reconnois , ô Ciel ! J'adore ta puissance ;

Je reverrai Vorceſtre ! O bonheur imprévu !
Je puis juſtifier , & ſauver la vertu.

E D O U A R D.

Pour ton propre forfait quand la mort te menace,
Téméraire , oſes-tu parler d'une autre grace ?
Crois-tu , par ces dehors d'une fauſſe grandeur ,
D'un infâme aſſaſſin annoblir la fureur ?
Toi , qui n'es dans ma Cour connu que par un
crime ,

Quel es-tu ? Quel deſtin , quelle fureur t'anime ?

A R O N D E L :

Je reçois , ſans rougir , les noms des ſcélérats ;
L'apparence m'accuſe & je ne m'en plains pas ;
Mais puſque vous daignez m'interroger , m'en-
tendre ,

A votre eſtime encor , Seigneur , je puis pré-
tendre ;

Je ne fardrai point l'avou que je vous dois :

Non , la vérité ſeule eſt la langue des Rois.

Souvent , dans les combats , le ſang de mes An-
cêtres .

A coulé pour les Rois vos peres & nos maîtres ,

Et le nom d'Arondel , qui vit encor en moi ,

Ne vous annonce pas l'ennemi de ſon Roi ;

Au ſein de ces honneurs qu'adore le Vulgaire ,

Je pouvois conſerver un rang héréditaire ;

Mais né libre , j'ai fui l'eſclavage des rangs ,

Et j'ai laſſé ramper les flatteurs & les Grands :

III. Partie.

K

Spectateurs des humains , Citoyens de la terre ,
 Pour vivre indépendant , je quittai l'Angleterre ,
 Et si , changeant de soins , je revois ce séjour ,
 L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour :
 En Norvège informé de la fuite d'Alzonde ,
 Et d'une trahison qu'ici même on seconde ,
 J'en venois à Worcestre éclaircir les horreurs ,
 Et j'arrivois enfin , quand j'appris ses malheurs :
 Je ne le défens pas des crimes qu'on m'annonce ,
 Défendu par ses mœurs , sa vie est ma réponse :
 J'ai paru sans effroi ; plus stable que le sort ,
 L'amitié prend des fers & partage la mort :
 Si j'ai puni Volfax , la plus pure lumière
 Va rendre à la vertu sa dignité première :
 Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur :
 Vous connoissez la main , lisez , voyez , Seigneur ,
 Si les tourmens sont faits pour qui vous en délivre ,

Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

E D O U A R D.

Que vois-je ? avec Volfax Aglaé conspiroit !
 Dans quel abîme affreux le traître m'attiroit !

A R O N D E L.

Son inflexible haine empêchoit Eugénie
 De confondre à vos yeux la noire calomnie.

E D O U A R D.

Mortel , ami des Cieux , vous , que leur équité
 A chargé d'apporter ici la vérité ,
 Vous verrez qu'Edouard est digne de l'entendre.

Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle sçait défendre ;

Vorcestre dans mon cœur porte le coup mortel :
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, sans pitié j'attendois son supplice :
Mais le courroux se tait où parle la justice :

Aux Gardes.

Vorcestre est libre ; allez , qu'il paroisse à mes yeux ,

Et pour mieux éclaircir ces projets factieux ,
Qu'en ces lieux, à l'instant , Aglaé soit conduite :
Ignorant ses complots , je permettois sa fuite.
Glaston , volez au Port : qu'aujourd'hui nul vaisseau

Ne s'éloigne d'ici sans un ordre nouveau. •

S C E N E I X.

ÉDOUARD, VORCESTRE,

ARONDEL, GARDES.

E. D O U A R D.

Vorcestre , paroissez : en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie ;
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'imposteur sauve la probité :
Briser d'injustes fers , c'est vanger l'innocence :
Vous rendre à votre rang , vous laisser ma puissance ,

C'est moins une faveur qu'un légitime choix :

K •

La vertu doit regner , ou conseiller les Rois ;
Mais ces titres brillans s'obscurceroient peut-
être ,

S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître :
Vous sçavez trop pourquoi ce titre fut perdu ;
Vous sçavez à quel prix il peut être rendu.

V O R C E S T R E.

Si je pouvois changer ; par cet opprobre infigne ,
De vos bienfaits , Seigneur , je me rendrois in-
digne :

Un lâche , au gré des tems , varie & se dément ;
Mais l'honneur se ressemble , & n'a qu'un senti-
ment.

Qu'attendez-vous , Seigneur ? On murmure ,
on conspire ,

Un instant affermit ou renverse un Empire :
De traîtres investi , l'Etat veut en ce jour
Des soins plus importants que les soins de l'amour ;
La perfide Aglaé , ministre des rebelles ,
Peut seule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t'on , Seigneur , à la conduire ici ?

E D O U A R D.

Mes ordres sont donnés ; on doit... Mais la voici

S C E N E . X.

EDOUARD, ALZONDE,
VORCESTRE, ARONDEL,
GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

EN croirai-je mes yeux ? C'est elle-même....

• ALZONDE.

Arrête,

Jé te connois , je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais lasse de la vie , & lasse de forfaits ,
J'éclaircirai sans toi mes funestes secrets :

à Edouard.

Toi qui fais ma disgrâce & ma douleur profonde ,
Respecte ton égale , & reconnois Alzonde.

EDOUARD.

Alzonde !

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras :

Mon nom est , je le sçai , l'arrêt de mon trépas :
Mais quand toute espérance à mon ame est ravie ;
Que craindre ? Tu ne peux m'enlever que la vie :
Tu perdras davantage , & j'aurai la douceur
De te voir en mourant survivre à ton malheur ;
De mes repentimens je te laisse ce gage...
Mais trop long tems ici je contrains mon cou-
rage ;

Alzonde , toujours Reine au milieu des revers ,

Inconnue à tes yeux , fut libre dans tes fers ,
 Et dans l'instant fatal , où tu peux me connoître ,
 Je sçai comme un grand cœur doit fuir l'aspect
 d'un Maître.

E D O U A R D.

Gardes , suivez ses pas.

S C E N E , X I .

E D O U A R D , V O R C E S T R E ,
 A R O N D E L , G L A S T O N .

E D O U A R D.

M On esprit agité
 Ne peut de ses discours percer l'obscurité :
 Quel est cet avenir ? Quelles sont ces disgraces
 Que m'annoncent ici ses altieres menaces ?
 Que craindre ? Elle est captive , & ce ton mena-
 çant

Est le dernier transport d'un courroux impuissant ;
 Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
 De voir , de consoler , d'obtenir ce que j'aime :
 En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré :
 Vous en voyez , Vorcestre , un présage assuré ,
 Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie ,
 Son choix n'est plus douteux , il couronne Eu-
 genie.

S C E N E X I I.

ÉDOUARD, VORCESTRE,
ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

S Eigneur, la fiere Alzonde a sçu tromper nos
yeux ;

Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux :

„ On m'apréte la mort, je ne sçai point l'attendre,

„ Dit-elle , c'est de moi que mon sort doit dé-
pendre ;

„ Le poison m'a vengée ; en ce même moment

„ Ma Rivale périt : frémis , funeste Amant :

„ Tu sçauras qui j'aimois par l'effet de ma haine ;

„ Je me venge en Amante, & me punis en Reine.

ÉDOUARD.

Quel noir pressentiment d'un barbare destin....,

Que l'on cherche Eugenie, & qu'elle aprenne en-
fin... * *Eugenie arrive soutenue par ses femmes.*

* O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vûe !

© détestable Alzonde !

VORCESTRE.

O disgrâce imprévûë !

S C E N E X I I I.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL,
EUGENIE, ISMENE, GLASTON.

EUGENIE.

Que servent les regrets ? Laissez jouir mon
cœur

Du peu de tems que doit m'accorder ma douleur ;

Le croirai-je ? O mon Pere ! Une juste puissance
A puni l'imposture & sauvé l'innocence.

Quel heureux changement , comblant tous mes
desirs ,

Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaisirs....

Je renais un instant ; en perdant la lumiere ,

Je puis vous dévoiler mon ame toute entiere ;

J'ai trop long tems gémi sous ce triste fardeau ;

Il n'est plus de secrets sur le bord du tombeau....

Je dois bénir le coup qui da jour me délivre ;

Victime de mon cœur , je ne pouvois plus vivre

Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir ,

Ou qu'infidelle'aux loix ainsi qu'à mon devoir.

Pardonnez, ô mon Pere, aux feux que je déplore,

Ils seroient ignorés, si je vivois encore. . . .

Où, le Ciel , l'un pour l'autre , avoit formé nos
cœurs :

Prince..... Je vous aimois..... Je vous aime.....

Je meurs.

V O R C E S T R E.

Hélas !

E D O U A R D.

C'en est donc fait ! O douleur immortelle !

O Ciel ! éteins mes jours , ils n'étoient que pour
elle.

F I N.

L'HARMONIE.

D I S C O U R S.

P R E V E N U de tout tems , Messieurs , contre le stile du Panégirique , je ne prêterois point aujourd'hui ma voix à des louanges , si ce n'étoit en faveur d'un Art au-dessus des louanges même ; Art brillant , Art consacré dans tous les âges par l'amour de tous les Peuples , Art sublime par qui la terre s'entretint toujours avec les cieux , & paie encore aux Immortels le tribut de ses hommages. A ces traits de lumière , qui peut méconnoître l'Harmonie ? Vos goûts réunis pour elle feront plus ici que ne pourroient faire tous ces mensonges brillans qu'on décore du nom d'éloquence. La réflexion suit volontiers la pente où le sentiment l'amène , & toujours l'esprit souscrit rapidement au mérite de ce que le cœur adore. Je ne viens point prouver que la Musique doit plaire ; c'est une de ces vérités de la nature dont chacun porte la preuve écrite dans son ame : je ne viens point expliquer comment elle plaît ; c'est un de ces plaisirs intimes dont il faut jouir avec transport , sans analyser froidement ses causes : je veux seulement développer d'abord la dignité de l'Harmonie aux yeux de ceux qui la

chérissent par instinct sans avoir réfléchi sur son prix : je veux ensuite démontrer les nombreux avantages de cette Science à ceux qui ne la croient que riante & frivole , fortifier le goût de ses Amateurs , lui reconcilier ses Adversaires , s'il peut en être : voilà mon projet. La noblesse de l'Harmonie , l'utilité de l'Harmonie : c'est sous ces deux idées que je vais réunir & ranger tous les attributs & toutes les graces. Déclamations amphatiques , métaphores empouillées , fastueuses hiperboles , disparoissez , soiez les beautés & les Dieux du Pédantisme ; la vérité fera ma seule éloquence. Heureux un Art dont l'Histoire est l'éloge.

P R E M I E R E P A R T I E.

LA noblesse des Arts , comme celle de la Naissance , me paroît fondée sur trois illustres prérogatives ; l'antiquité de son origine , la puissance marquée , la vénération des Peuples : triple avantage qu'on ne peut contester à la Musique ; suivons-en les preuves.

Il regne chez les Historiens des Sciences & des Arts , un défaut qui leur est commun avec les Historiens des Peuples & des Empires ; les uns & les autres , plus épris du merveilleux que du vrai , ont souvent placé dans la Fable l'origine de ce qu'ils célébroient : tantôt ils ont choisi

à la Nation , ou à l'Art qu'ils vantoient , des Dieux pour aïeux ou pour inventeurs : tantôt , dans des ténèbres augustes , ils en ont voilé l'origine ; la plupart n'ont pû souffrir des commencemens simples & obscurs , oubliant que les fleuves les plus majestueux dans leurs cours , n'ont été d'abord que de foibles ruisseaux , partis souvent d'une source ignorée. Autorisé par ces exemples , je pourrois ou tirer un voile mystérieux sur le berceau de l'Harmonie naissante , ou lui prêter une descendance fabuleuse , la faire naître des Dieux dans un Parnasse chimérique ou dans un Olimpe imaginaire : que dis-je ? La Musique existoit beaucoup long tems avant que ces Dieux , l'ouvrage des hommes , fussent nés dans la Fable. A ces pompeuses fictions , je pourrois joindre les songes brillans de Pithagore , vanter la magnifique Harmonie des astres , leur marche mélodieuse , leurs révolutions cadencées , & ce concert sublime que forment tous les Corps célestes & les Cieux divers ; mais des rêveries ne font point mes preuves. Consultons les archives du monde , ces fastes vainqueurs de l'oubli , témoins de tous les tems & contemporains de tous les Arts : Que nous diront-ils ? Que la Musique compte autant de siècles de durée que l'Univers même ; ils nous apprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des pre-

miers sons mesurés ; que dès qu'elle eût entendu les gracieux accens des oiseaux , devenue leur rivale , elle essaïa son gozier ; que bientôt elle y trouva une flexibilité qu'elle ignoroit , & des graces plus touchantes que celles des oiseaux même ; qu'enfin s'appliquant chaque jour à chercher dans sa voix des mouvemens plus legers & des cadences plus tendres, instruite par les Amours déjà nés avec elle , bientôt elle se fit un Art du chant , présent des Cieux , par lequel , après sa disgrâce , elle scût souvent adoucir & charmer les peines de son époux exilé du divin Elizée.

Si ce trait peut ne point suffire , ouvrons les fastes sacrés ; dès l'entrée des Annales saintes * nous verrons que Jubal , fils de Lamech , fut le pere ou le maître de ceux qui chantoient le Printems de la nature & les bienfaits recens du Dieu Créateur au son de l'orgue & des cithares ; d'où il est nécessaire de conclure , qu'avant Jubal même , le chant étoit un Art , puisque de son tems la Musique instrumentale , faite pour accompagner la voix , étoit déjà inventée ; soit que cette charmante invention ait été enfantée par le seul génie , soit qu'elle ait été un Art d'imitation , & que , comme les Oiseaux avoient déjà été nos maîtres pour le chant , les Zéphirs l'aient été pour les instrumens , & que leur souffle , ou

* Gen. C. 4. 21.

agitant les feuillages par des frémissemens légers , ou formant au travers des roseaux un es-
pece de tendres soupirs & de gémissemens har-
monieux , ait donné naissance aux flûtes , aux
métaux organisés par l'Art , & à tous les instru-
mens que l'air anime & vivifie. Avançons : de la
jeunesse du monde , descendons de siècles en
siècles ; à chaque pas nous trouverons des vesti-
ges de l'antique noblesse de la Musique ; nous la
verrons marcher de beautés en beautés , de na-
tions en nations , de trônes en trônes. Née dans
l'Orient , la première patrie de l'imagination &
du génie , chaque âge , à l'envi , lui prête de nou-
veaux agrémens. Tour à tour le Peuple Hé-
breu , l'heureuse Assyrie , la sçavante Egypte ,
la sage Grèce font de l'Harmonie une de leurs
loix fondamentales ; déjà partout elle devient la
dépositaire des monumens de la Patrie : je m'ex-
plique.

Dans ces premiers tems , où l'on ignoroit en-
core l'Art d'écrire & de peindre la voix , les
Peuples ne conservoient leurs Chroniques , que
dans des vers qu'on chantoit fréquemment , pour
en perpétuer le souvenir ; par le secours de
cette tradition , ils rapelloient leur origine , les
exploits de leurs Conquérans , les préceptes de
leurs Arts , les louanges de leurs Dieux , leur
Morale , leur Mithologie , leur Religion : que

dis-je ? Leur Religion elle-même étoit fondée , établie , apuée sur les secours de la Musique ; par elle , les premiers Législateurs des Nations étoient sûrs d'engager , de persuader , de soumettre les esprits : ils sçavoient qu'on ne gagne bien sûrement les cœurs que par l'apas du plaisir ; qu'on facilite les devoirs en leur associant l'agrément ; qu'il faut parer les vertus , agaiser les leçons , déridier la sagesse , orner la raison , & prêter des graces à des loix trop austeres , à des verités trop tristes ; ils sçavoient qu'il faut prendre l'homme dans des filets dorés ; que c'est un enfant malade : si , pour le guérir , on veut lui faire prendre une liqueur amère , il faut que les bords du vase soient baignés d'une liqueur plus flatteuse , afin que trompé par ce salutaire artifice , il boive à pleine coupe la santé & la vie. Ainsi Hermès Trismégiste , Orphée , le dernier Zoroastre , les Gymnosophistes , tous les fondateurs des Religions diverses , connoissant le goût naturel de l'homme pour les agréables accords , mirent à profit cette sensibilité ; ils donnerent à l'Harmonie l'une des premières places dans le Sanctuaire ; en donnant des Dieux aux Nations , ils confierent au pouvoir & aux règles du chant l'histoire de ces Divinités , les hymnes , les loix des fêtes , les coutumes des sacrifices , les chants des victoires , des hyménées , des funérailles ,

persuadés que leur Religion , placée sur l'autel à côté de la paisible Harmonie , s'y maintiendrait plus long tems que si son autorité étoit seulement gravée sur le marbre ou sur les tables de bronze , & que si elle ne regnoit que par la terreur au milieu des feux & la foudre à la main.

Ici , peut-être , quelqu'un en secret m'interrompt & me dit : J'avoüe l'antiquité de la Musique ; mais qu'étoit-ce que la Musique des Anciens ? C'étoit sans doute l'enfance de l'Art , des chants sans délicatesse , des voix sans goût , des airs sans mouvemens , des instrumens sans ame , une Harmonie sans expression , du bruit sans accords ; enfin , poursuit-on , comparer la Musique ancienne à celle des derniers âges , c'est comparer le premier crépuscule du matin , l'éclat douteux de l'Aurore , au Soleil dans sa course. Illusion ordinaire du préjugé : les siècles sont rivaux , & réciproquement ennemis ; le siècle présent croit toujours avoir surpassé ceux qui l'ont précédé , & ne rien laisser à perfectionner à ceux qui doivent le suivre ; mais j'ose le dire (sur la foi d'un Sçavant * critique de nos jours , très profond connoisseur de l'Antiquité) oui , la Musique ne fût peut-être jamais plus régulière que chez les premiers peuples ; alors , dans son printemps , telle encore qu'une jeune Nymphé , bel-

* Dom Calmet.

le sans fard , vive sans affectation , elle marchoit à la suite de l'aimable Nature : depuis ces précieux jours , souvent déchûe de l'état parfait , elle est à présent plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu de beautés , qu'à s'en chercher de nouvelles ; en effet , les premiers enfans de la Nature , ses favoris , avoient-ils moins que nous le don de l'invention ? Les Anciens avoient-ils moins de passion pour la belle Harmonie ? Chez eux les Musiciens étoient plus illustres ; chez eux la Musique produisoit de surprenans effets que la nôtre ne produit plus ; par elle on voïoit des séditions apaisées , des combats arrêtés , des Tirans fléchis , des frénétiques calmés , des mourans sauvés du tombeau : d'où vient-on de ces prodiges attestés par les Auteurs profanes , si l'on se rapelle ceux qu'attestent les monumens sacrés ? Ici , des Israélites^s devenus subitement Prophètes du Seigneur , au seul son * des instrumens , subitement frappés d'une sainte ivresse , subitement instruits de l'histoire de l'avenir. Là le premier Roi † d'Israël , du sein des fureurs infernales , ramené au calme & rendu à la paix par les accords de la Harpe. Tant de faits brillans permettront-ils encore d'ignorer les charmes de l'antique Harmonie ? Qu'on ne dise point que la Musique ancienne étoit trop simple ;

* 1. Reg. 10. 6. † 1. Reg. 16. 23.

trop peu variée ; déjà l'ivoire , l'airain , & les bois précieux s'étoient animés sous les doigts légers de l'Harmonie : alors même on connoissoit plusieurs instrumens inconnus à notre Musique ; car où sont maintenant les Lires antiques , les Hazurs du Peuple Hébreu , les Cistres dorés de Memphis , les Kinnors de Tyr , les Nables de Sidon ? A peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous , la mémoire même en a péri ; mais il reste toujours vrai que leurs effets tenoient du prodige , preuve victorieuse que l'ancienne Musique n'étoit point sans force & sans beautés , puisqu'elle n'étoit point sans pouvoir ; seconde prérogative de l'Harmonie : sa puissance marquée ; seconde preuve de la noblesse de cet Art.

Sans que je parle , Messieurs , déjà cette puissance est assez prouvée : tout l'empire de la Nature est l'empire de l'Harmonie : tout ce qui respire , tout ce qui est né sensible subit sa loi ; s'il est quelqu'un qui l'ose contester , il est sans entrailles , il est né sans doute dans l'absence des grâces , & sous un astre sinistre , au sein des rochers impitoiables , & parmi les animaux farouches : que dis-je ? Les rochers même & les plus farouches animaux sont sensibles à de touchans accords , & tiennent plus de l'humanité que ce cœur inflexible. A la voix de l'Harmonie , cette Reine aimable de l'air , les êtres les plus insensibles

bles sont animés , les êtres les plus tristes sont égaïs , les êtres les plus féroces sont attendris ; partout où elle passe , la Nature s'embellit , le Ciel se pare , les fleurs s'épanouissent ; elle entre dans une solitude vaste , muette & désolée , bientôt par elle tout seveille , l'affreux silence s'enfuit , tout vit , tout entend , tout prend une voix pour applaudir ; sommets des collines , ruisseaux , valons , antres des bois , tout répond à l'envi : l'air par ses doux frémissemens , l'onde par son murmure , les oiseaux par leur ramage , les feuillages même par leur agitation harmonieuse ; les Zéphirs en prolongent le plaisir d'échos en échos , de rivages en rivages ; Amphion touche la Lyre , les montagnes s'animent , les pierres vivent , les marbres respirent , les rochers marchent , des tours s'élèvent , une Ville vient d'éclorre : je vois Thebes.

Sur quel nouveau spectacle mes yeux sont-ils transportés ? O crime ! D'avares Nochers vont précipiter dans les eaux un favori de Polymnie : cruels , arrêtez ! Ah , du moins , avant sa chute qu'il lui soit permis de prendre encore une fois sa Lyre ! Il la touche : à ses accens Amphitrite se calme , les Aquilons s'envolent , les monstres des mers s'élèvent au-dessus des flôts tempérés , & se rassemblent autour du Vaisseau barbare : Arion en est précipité ; un Dauphin le reçoit ,

e porte au sein des vertes Ondes , & le rend
aux rives Lesbiennes. C'est peu , l'Empire de la
Terre & celui du Trident ne suffisent point à
la puissante Harmonie ; elle va porter ses con-
quêtes hors du monde même , & sur des plages
inconnues au Dieu du jour. Euridice n'est plus ;
tendre époux & toujours amant , le Chantre de
la Thrace ose quitter les régions de la lumière :
à la lueur du flambeau de l'Amour , il perce les
profonds deserts du Chaos ; vivant il descend
chez les Morts ; sa Lyre triomphante va lui
frayer des chemins que , ni l'or , ni les armes , ni
la beauté n'ouvrissent jamais à des êtres animés :
il marche intrépide ; déjà il a pénétré aux brû-
lantes rives du Phlégéon , il passe ; à sa suite
la troupe ailée des Amours traverse l'Onde noi-
re : Orphée chante ; à ses tendres accords l'é-
ternelle nuit perd son horreur , l'éternel silen-
ce a cessé , l'éternel sommeil est interrompu ; la
Mort retarde ses fureurs , un peuple d'Ombres
voltigeantes entoure le fils de Calliope ; les tour-
mens du Tartare sont suspendus ; Porphirion ,
Sisiphe , Ixion , Tantale éprouvent de plus doux
moments ; Tisiphone est défarmée , la Parque oi-
sive , Megere attendrie ; le Monarque des Mâ-
nes lui-même , tiran jusqu'alors inexorable , s'é-
tonne de se trouver sensible ; trois fois il résiste ,
trois fois il est fléchi.

Tels sont , Messieurs , les images parlantes & les éloquentes allégories , sous lesquelles la première antiquité se plaît à nous peindre la puissance de l'Harmonie , dès les tems héroïques. Mais , pour marcher plus sûrement à la vérité , levons , si vous voulez , cette écorce des fables & ce voile de la fiction ; en voici la réalité : par ces arbres animés , par ces rochers émus , par ces monstres attendris , nous comprendrons , & il est vrai , que les premiers humains , se sentant encor du Cahos , encore errans , sans loix , sans mœurs , sans Patrie , habitans enfin des antres sauvages , furent humanisés , attirés dans des murs , réunis sous des loix par les accords de quelques mortels déjà plus cultivés , qui , dans des chansons engageantes , leur vantoient la beauté de la Raison , les avantages de la Société , les charmes de l'Ordre ; par ces tourmens infernaux soulagés & suspendus , nous comprendrons , & il est vrai , que souvent l'Harmonie enchanta les maux * & suspendit la douleur. De plusieurs preuves incontestables de cette vérité , je ne veux que celle que nous offre cet insecte fameux & funeste aux champs de Tarente ; mais ta puissance salutaire , Harmonie charmante , fut toujours plus marquée encore sur les douleurs profondes de l'esprit ; seule ta

* *Athénée Liv. 4. C. 14.*

connois les chemins du cœur, seule tu sçais endormir les chagrins importuns, assoupir les noirs foveis, éclaircir les nuages de la sombre mélancolie ; seule, par la rapidité de tes sons, tu viens rendre au sang, trop lent dans ses canaux, une circulation plus agile, une fluidité plus facile aux esprits engourdis, un jeu plus libre aux organes apésantis. Que je sois plongé dans un morne silence & dans de létargiques rêveries, où trouverai-je un charme à mes ennuis opiniâtres ? Sera-ce dans la Raison ? Je l'appelle à mon secours ; elle vient, elle m'a parlé : Hélas ! Je soupire encore ! Dans nos peines, la Raison elle-même est une peine nouvelle. On cesseroit de souffrir, si l'on cessoit de penser. Sera-ce dans l'enjouement des conversations amusantes ? Hélas ! A-t'on la force de s'égaier avec autrui, quand on est mal avec soi-même ? Sera-ce enfin dans vos pompeux écrits, Philosophes altiers, Stoïciens orgueilleux ? Importuns consolateurs, fuyez ; envain me prêcheriez-vous sous des termes fleuris, une patience muette, une insensibilité superbe, une constance fastueuse ; Vertu de spéculation, Philosophie trop chimérique, vous ne faites qu'effleurer la superficie de l'ame sans la pénétrer, sans la guérir. Suis-je donc percé du trait mortel ? Les chagrins sont-ils invincibles ? Non, vole dans mon cœur, rian-

te Harmonie ; une voix touchante vient fraper mon oreille , déjà le plaisir passe dans mes sens , des images plus gratieuses brillent à mon esprit , je me retrouve moi-même , je suis consolé : ainsi , à la gloire de cet Art , souvent mille raisonnemens étudiés du pointilleux Sénèque , valent moins pour distraire nos peines qu'une Symphonie gracieuse du sublime Lulli.

Veut-on encore une preuve plus persuasive du pouvoir de l'Harmonie , une de ces preuves de sentiment , qui portent avec elles la conviction ? Qu'on parcoure avec moi la Nature , qu'on l'examine , qu'on l'interroge , non seulement dans ces esprits exercés , dans ces caractères cultivés , à qui les soins de l'éducation , joints à une raison lumineuse , ont inspiré le goût des Arts charmans ; mais dans ceux même qui semblent être réduits au seul instinct ; dans les enfans , dans les habitans des Campagnes , dans les Sauvages , dans les Barbares , dans les animaux même , partout on reconnoitra que tout ce qui vit a des liaisons naturelles , des convenances intimes , des rapports nécessaires avec la douce Mélodie.

Interrogeons la Nature dans les ombres de l'enfance. Je vois un berceau ; un foible enfant y pleure , une mere alarmée le menace , tonne , éclate ; il redouble ses plaintes : elle chante , il

est calmé. Déjà il a interrompu ses cris pour entendre des sons plus mesurés ; il les imite même , il y répond par un murmure inarticulé. Tel le jeune oiseau , sous l'aile de sa mere , apprend d'elle son ramage , il étudie ses airs , il les répète , & , dès avant son premier effor , il se prépare aux concerts des bois.

Interrogeons la nature dans l'ignorance des campagnes. Je vois un peuple grossier , stupide , aveugle : qu'on lui développe les richesses de la Poësie , les graces de l'Eloquence , les charmes de la Peinture , l'industrie de la Navigation , les beautés de l'Architecture ; privé de goût & de lumieres , il entend sans comprendre , il voit sans admirer , il reste insensible , il ignore ces plaisirs ; mais que , parmi ce même peuple , des beaux Airs se fassent entendre , il se reveille , il devient attentif , il est émû , le sentiment se declare , je reconnois l'humanité. Aussi voit-on chaque jour les habitans des hameaux revenir du travail & rentrer dans les bergeries au son des flageollets & des musettes , dès que l'Etoile du soir revient sur l'Horison : aussi les voit-on dans les jours de leurs Fêtes , danser & fouler l'émail des Prés fleuris , au bruit des chansons & des chalumeaux légers.

Interrogeons la nature dans l'horreur des plus sauvages contrées , de ces Isles séparées du

reste du monde , de ces régions barbares dont les habitans sont aussi féroces que les lions & les ours leurs concitoyens. Les Dieux des autres Arts n'eurent jamais de temples sous ces tristes climats ; la seule Harmonie a su les rendre tributaires de ses attraits : elle seule a su pénétrer ces cœurs inaccessibles aux autres Graces ; il n'est point de rivage si désolé , ni d'échos si barbares qui n'aient repeté des chansons : l'amour de l'Harmonie perce à travers la plus épaisse barbarie , à travers les plages glacées de l'Ourse & les arènes de la Zone brûlante ; les Hurons impitoyables , les cruels Macassars , les Caribes sanguinaires , les Cannibales inhumains ont leur Musique , leurs chants de paix , de guerre , de triomphe : avant de commencer ces festins homicides dans lesquels ils devorent les captifs que la victoire leur a soumis , pleins d'une farouche allégresse , ils forment des danses ensanglantées autour des Victimes dont ils vont être les tombeaux ; je dis plus , ils chantent eux-mêmes leur propre trépas : du milieu des supplices , du sein des feux lens qui les entourent , ces Héros barbares rappellent leurs anciens triomphes dans leurs chansons funébres , & consolés par ce doux souvenir , ils expirent dans le sein de l'Harmonie , & lui consacrent leur dernier soupir.

• Pour dernière preuve , sortons , si vous vou-

lez ,

lez., Messieurs, sortons de la Nature raisonnable : interrogeons les animaux , interrogeons le Peuple ailé des airs , le Peuple muet des ondes , le Peuple fugitif des forêts & des rochers ; tous se montreront sensibles à l'Harmonie. L'Aurore ouvre les portes du Jour , la Nature s'éveille : déjà les oiseaux ranimés annoncent la lumière & saluent le Soleil naissant par leurs concerts amoureux ; rivaux pleins d'une vive émulation , ils se cherchent , ils attaquent , ils se rependent , ils se combattent ; leurs chansons commencent avec le jour , & ne finissent qu'avec lui : je me trompe , elles ne finissent pas même ; tu les prolonges d'un Soleil à l'autre , solitaire Philomèle , Sirène des bois , & quand la sombre Nuit vient imposer silence à la Nature , elle te laisse le droit de chanter encore , & de charmer ta tendre mélancolie : l'Echo veille avec toi ; avec lui tu t'entretiens de tes anciens malheurs , tes airs , tes harmonieux soupirs , portés au loin , diminuent l'horreur du vaste silence : pour t'entendre exhaler ta peine , la Sœur du Soleil absent promène plus lentement dans les plaines de l'air son char argenté , elle s'abaisse , elle semble se fixer sur ton bocage , & la Déesse du matin te retrouve encore dans la plainte & dans les veilles amoureuses.

C'est par ce goût du Chant que souvent les Oiseaux nous en ont disputé l'avantage & le

prix ; jaloux d'une belle voix ou d'un instrument bien touché sous un ombrage , souvent le Rossignol a défilé nos plus doux accens chantant tour à tour , & balançant la victoire , lassé enfin , plutôt que vaincu , honteux de survivre à son silence , souvent du sein des ormeaux il est tombé aux pieds de son vainqueur en soupirant , & plus d'une fois la guitarrre a été son tombeau. C'est ce même apas qui du fond des eaux a souvent attiré dans les filets les poissons moins craintifs ; c'est cet attrait qui , selon Plin , rend le cerf attentif aux doux accens de la flûte , le fougueux coursier sensible au bruit réglé du tambour , l'éléphant aux sons audacieux du clairon ; c'est lui , dit Ovide , qui par la douceur du chalumeau arrêta souvent le loup enchanté , tandis qu'il poursuivoit l'agneau tremblant.

Paraissez maintenant , Censeurs rigoureux , graves Aristarques , osez demander encore où est la puissance & le mérite de l'Harmonie : toute la Nature vous a répondu ; & n'ai-je point dans votre cœur un témoin secret contre vous-mêmes ? A chaque instant du jour la Nature vous répètera par toutes ses voix , que l'Harmonie est un présent qu'elle a reçu des Cieux pour charmer ses ennuis & pour faciliter les travaux : ainsi tout chante dans sa peine. Que font dans leurs fatigues tant d'hommes que le besoin con-

damne à souffrir pour d'autres hommes , & dont les mains , la liberté & les jours sont vendus à des Maîtres ? Que fait le laboureur matinal en traçant ses pénibles sillons ? Le diligent moissonneur au milieu des plaines brûlantes ? L'industrieux vigneron sur les côteaux qu'il cultive ? Que fait le berger toujours errant avec son troupeau ? Que fait le forgeron laborieux parmi les flammes dont il est environné ? Que fait sur le rivage le pêcheur impatient ? que fait dans sa prison flottante le rameur captif , le forcat infortuné ? Que font tant d'autres mortels dévoués à la solitude ou au malheur ? Ils chantent , & par le chant ils écartent le chagrin , ils semblent hâter le tems , ils abrègent les heures trop lentes ; ainsi le solitaire ennuié chante dans son desert , le voïageur dans l'horreur des bois , l'exilé dans sa retraite , le captif dans ses fers , le prisonnier dans ses ténèbres , l'esclave dans les mines & dans les carrieres profondes , du centre de la terre où il est enseveli vivant , ses chants s'élèvent jusqu'à la région du jour : par un penchant invariable , par un instinct commun , par un goût universellement consenti , tout annonce , tout atteste que l'Harmonie est un plaisir nécessaire à la nature ; si nous examinons les autres plaisirs , ne leur trouverons-nous pas , ou moins d'étendue , ou moins de pouvoir , une volupté

moins pure , des sensations moins délicieuses ; il est des plaisirs de caractère & d'opinion , goûtés chez un peuple , inconnus aux autres : l'Harmonie réunit tous les goûts. Il est des plaisirs d'Arts & de Littérature accordés à peu d'hommes cultivés ; l'Harmonie n'en excepte presque aucun de ses faveurs : il est des plaisirs muets , inanimés , qui ne parlent qu'aux yeux sans rien dire au cœur : tels sont les spectacles que nous offre le pinceau ; l'Harmonie ne manque point le sentiment ; il est des plaisirs languissans , émouffés , trop uniformes ou trop tôt épuisés ; est-il un plaisir plus brillant , plus diversifié , plus intarissable que celui de l'Harmonie , plaisir puisé dans la Nature , plaisir enfin si nécessaire & dont la privation doit être si sensible , que le Seigneur-Dieu lui-même , prêt à punir Tyr criminelle , menace cette Ville par la voix du * Prophète , de faire cesser dans ses murs le son des cythares & le plaisir des Concerts ; témoignage sacré des charmes & de la puissance de l'Harmonie ; s'étonnera-t'on après cela qu'elle ait eu la vénération des Peuples de tous les tems & de toutes les contrées : troisième preuve de sa noblesse.

Ne peut-on pas , Messieurs , dire d'une belle voix ce qu'on dit de la Beauté même , qu'elle est

* *Ezechiel* 26. 13.

citoyenne de tous les païs , qu'elle est , comme la langue de l'amour , la même pour tous les Peuples , & qu'elle porte partout les marques de l'empire ; en effet , comme la Beauté , une voix brillante n'est nulle part étrangere , partout elle a ses droits victorieux : Reine des Rois même , elle peut parcourir l'Univers en Souveraine : sous quelque ciel qu'elle se trouve , semblable à l'astre du jour , elle n'est jamais hors de son empire , & partout où il est des cœurs , elle a des sujets & des autels. Tel a été chez toutes les races l'éclatant avantage de l'Harmonie. Les autres Arts , depuis leur naissance , ont vû souvent leurs honneurs interrompus , soit par les fureurs de Mars , soit par les regnes contraires aux Muses : il a été des siècles de ténèbres , des tems létargiques , des jours de décadence & de barbarie , pendant lesquels le Dieu du goût étoit exilé du monde , les lettres sçavantes anéanties , les Muses muettes , les Arts au tombeau sans adorateurs & sans Mécènes , enfin toutes les Sciences éclipsées ou voilées dans un coin de la terre ; mais dans cette nuit commune , jamais la Musique ne perdit ses clartés ; ses rayons percerent toujours à travers les nuages de l'ignorance ; jamais ses temples ne furent deserts ni ses autels sans fleurs : écoutons les témoins qui nous en restent dans les monumens sacrés & profanes , ils

nous diront que tous les siècles , & surtout les siècles polis , ont été marqués par des honneurs constamment décernés à l'Harmonie ; ils nous diront qu'elle a été recommandée par les plus sages Philosophes , cultivée par les plus grands héros , chérie dans les plus sages Républiques , illustrée par les plus puissans Monarques , la science favorite des Conquérans & des Rois ; l'Égypte nous dira que le dernier * de ses Ptolomées s'honora du nom dû à l'Harmonie , sur le modele des † Magistrats de Thessalie : si nous nous arrêtons un instant chez les Grecs , ils nous rappelleront que leur Olympe étoit peuplé de Dieux amateurs de l'Harmonie , que leur Parnasse , temple des concerts parfaits , étoit présidé par le Souverain de la lire ; que les plaisirs de leur Élysée immortel étoient des Concerts éternisés ; que les tourmens de leur Tartare n'étoient pas seulement un enchaînement de tortures , un Océan de feux implacables , mais encore une discorde de voix , une horrible confusion de cris douloureux , une dissonnance éternelle de gémissemens lugubres , ils nous apprendront que dans les beaux siècles d'Athènes , il étoit honteux d'ignorer la Musique ; que les Sages de l'Aréopage étoient ses Disciples ; qu'elle étoit une des parties de la politesse Attique ; que

* *Ptolomée Auletes.* † *Les Prooquestres.* *Lucien.*

Socrate lui-même , ce mortel estimé des Dieux & loué par eux , aprit de nouveau dans la vieillesse à toucher le luth ; que quiconque vivoit sans goût pour cet Art étoit regardé comme un mortel stupide , qui n'avoit jamais sacrifié aux Graces ; ainsi dans un festin Thémistocle ayant refusé de prendre la lire à son tour , fit naître le préjugé d'une éducation négligée. De cet amas de témoignages , il résulte , je l'avoue , une preuve lumineuse & satisfaisante ; mais c'est peu , oublions tant d'éloges humains , foibles craions de la dignité de l'Harmonie , ne prenons que sur les autels les guirlandes dont nous la couronnons : oui , Messieurs , c'est sous cet aspect sacré que j'aime surtout à envisager les honneurs distingués de cette Science majestueuse ; j'aime à la voir singulièrement préférée à toutes les autres , pour parler aux Dieux , pour leur porter l'encens du monde , pour publier leurs grandeurs , pour désarmer leur colere. Jettons un regard sur toutes les Religions de tous les tems ; ici les Temples d'Isis & d'Osiris retentissent du son des Cistres de Canopes ; là dès l'aube du jour , les Mages de la Perse & les Ignicoles prennent leurs harpes d'argent , pour recevoir le Soleil prêt à sortir du sein de l'onde , pour obtenir les premiers regards , & pour adorer dans cet Astre le feu éternel , le radieux

Oromaze , Dieu de leurs peres : plus loin le noir Brachmane remplit les bords du Gange des hymnes de l'Aurore ; ici les rives Grecques repètent chaque jour le nom de Jupiter Olympien ; là , les rives Hesperiennes retentissent des danses guerrieres & du chant des Saliens , tandis que les rivages Germaniques & les échos de nos contrées repètent au loin le nom du sanguinaire Teutatés chanté par les Druides. Ainsi l'ont pratiqué tous les Peuples ; ils chantoient dans leurs mysteres , non seulement pour parler aux Immortels sur des tons supérieurs au langage vulgaire , mais encore pour fixer l'attention du peuple assemblé , pour pacifier les sens , pour régler les esprits par la justesse des sons , pour échauffer les cœurs , pour les préparer à la présence des Dieux ; que dis-je cependant ? Pourquoi m'arrêter si long tems sur les honneurs de la Musique idolâtre ? C'est à toi seule , ce n'est qu'à tes sacrés accords que je dois ma voix , Harmonie sainte du Peuple choisi , toi qui portas si souvent aux pieds du Dieu d'Israël , les hommages reconnoissans de son Peuple ; n'étoit-ce pas sous tes auspices que les Israélites s'avancoient au combat ? Précédés des enseignes triomphantes du Seigneur , les Chantres consacrés marchaient à la tête des bataillons , unissant leurs voix sublimes aux instrumens militai-

res , ils imploroient les secours du Dieu des Armées , & ne dûrent-ils pas même un triomphe à l'Harmonie ? Josué assiége Jéricho ; ce n'est point à l'effort des armes que cette conquête est réservée : par l'ordre suprême du Ciel , les sept premiers Sacrificateurs prennent des trompettes harmonieuses , Jericho va périr ; les trompettes sonnent sa ruine , les tours chancellent , le Seigneur parle , les murs tombent , Jericho a été.

Mais franchissons le vaste intervalle des tems , hâtons-nous d'arriver aux jours de David , époque la plus magnifique des honneurs de l'Harmonie : c'est par ce Roi que nous la verrons introduite dans les tabernacles du Seigneur ; elle y entre suivie des filles de Sion , pour soutenir la majesté du Lieu saint , pour augmenter la pompe des Sacrifices , pour relever le spectacle de la Religion ? David lui-même précède en dansant l'Arche auguste , il règle ses pas légers sur les sons de sa harpe ravissante ; dans tous ses cantiques , monumens éternels de son amour , il demande que ses accords soient mille fois répétés sur la cithare , sur la cymbale , sur l'orgue , sur la trompette ; il reveille tous les échos du Jourdain , il invite la nature entière à chanter son Auteur , à ne faire de toutes ses voix qu'un Concert de louanges , de gratitude & d'adoration.

tions unanimes ; aussi les soins & les bienfaits de ce Prince religieux avoient-ils rendu les Lévites les premiers Musiciens de l'Univers : ainsi le publioit la Renommée. C'est par là , que pendant les jours de la captivité , les Peuples de l'Euphrate invitoient les tristes Hébreux à leur apprendre quelques-uns de leur airs si vantés : mais Israël exilé ne peut chanter loin des champs de Solime , il ne peut que gémir , ses harpes en silence sont suspenduës aux saules du rivage : tel l'oiseau captif néglige son chant , ou si son gosier s'ouvre quelquefois , ce n'est qu'aux soupirs , sa voix est morte aux délectables accens. Enfin , Messieurs , parcourez toutes les pages de la Loi antique , partout vous rencontrerez ou des concerts de louanges , ou des cantiques de victoires , ou des chants de funérailles ; il semble qu'aucune voix mortelle n'est digne de l'oreille du Seigneur , si elle n'est portée au trône de la Toute-Puissance sur les aîles de l'Harmonie , au travers des nuages d'encens. Dans des Sacrifices plus parfaits , la Loi nouvelle a conservé à la Musique sa place dans les Sanctuaires : oui , dit l'Oracle de l'Afrique , le Pasteur & l'ornement d'Hippone : „ Je ne puis trop approuver les „ chants dont retentissent nos Temples ; par ces „ augustes accords je me sens vivement ému , „ pénétré de cette horreur sacrée qu'inspire la

„ demeure de Dieu , frappé d'un respect pro-
 „ fond , saisi d'une sainte ivresse , nouveau
 „ Paul , je suis dans les Cieux ; mon esprit est
 „ enlevé au-dessus de lui-même , il s'élance jus-
 „ qu'au triple Trône du Très-Haut , il se croit
 „ admis aux Concerts éternels des Intelligences
 „ suprêmes , & mon cœur embrasé va se perdre
 „ dans le sein de la Divinité.

Dans cette uniformité de suffrages acquis à l'Harmonie , peut-il être une vénération plus marquée , plus suivie , plus incontestable ? Cette gloire de l'Art a toujours rejailli sur ses Artistes ; souvent les favoris de l'Harmonie furent illustrés par les Couronnes , par les Lauriers , par les Pompes triomphales , par les applaudissemens des Théâtres , par des Statués érigées , par des Mausolées , par des Inscriptions mémorables , par les honneurs même de l'Apothéose , enfin , par tous les monumens publics inventés chez les Peuples divers , pour immortaliser les talens : de là ils sont encore une Nation chère & sacrée aux Mortels ; avantage souvent refusé aux Nourrissons des autres sciences ; on évite un Sophiste , on néglige un Géomètre , on fuit un Critique , on siffle un Chimiste , à peine remarque-t'on un Grammairien ; on aime au contraire , on recherche un Elève de l'Harmonie , il est le Citoyen de toutes les contrées , l'Homme

de toutes les heures., l'égal de tous les hommes de goût & de sentiment, le Monde entier est sa patrie : de là vient encore que le souvenir des Musiciens illustres des siècles supérieurs est beaucoup plus aimable & plus précieux à l'esprit & à l'humanité, que le souvenir des conquérans les plus renommés ; faux héros, tyrans réels, les conquérans étoient nés pour la perte du monde, les Musiciens illustres pour son bonheur ; les uns, avides de funérailles, ont porté les larmes, la discorde, la mort ; les autres, toujours bienfaisans, toujours applaudis, ont porté partout la paix, la concorde, le plaisir ; la Terre consternée s'est tû devant ceux-ci ; par ceux-là, la Terre rassurée a retenti de sons pacifiques ; les conquérans couronnés de sanglans lauriers, sont sortis de la vie souvent par une fin précoce, toujours chargés de la haine des peuples indignés, perdus sans être pleurés ; les Musiciens fameux couronnés de myrthe & de roses, & paisiblement expirés, ont emportés chez les Morts les regrets des Nations. Oûi, le nom d'un tendre Orphée sera toujours plus chèrement gardé au Temple de Mémoire, que le nom d'un fougueux Alexandre.

Telle est la noblesse de la Musique, noblesse fondée sur l'antiquité de son origine, illustrée par sa puissance suprême, confirmée par la vé-

nération de tous les tems & de tous les peuples ; mais aux preuves de sa dignité , joignons celle de son utilité , louange pour cet art plus délicate encore que la premiere.

S E C O N D E P A R T I E.

QUAND la Musique ne seroit qu'un Art enjoué , qu'une science riante & de pur agrément ; par là même ne seroit-elle pas une Science utile , un Art même nécessaire ? Car est-il rien de plus nécessaire à l'homme qu'un plaisir innocent ? Le plaisir n'est-il pas chaque jour un des besoins de l'humanité ? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La République doit à l'Harmonie de plus solides bienfaits que des plaisirs infructueux. Je sçais , Messieurs , que j'avance un Paradoxe , disons mieux , une vérité peu développée , mais à qui il n'a manqué que l'occasion d'éclorre ; osons donc l'amener à la lumière , lui donner ses couleurs , & la revêtir de toutes les preuves que la réflexion & l'expérience offrent de nous en fournir ; au reste , je ne hasarde point un sentiment isolé & sans auteurs , quand je soutiens que le mérite de la Musique ne se borne point au gracieux , & qu'il s'étend jusqu'à l'utile , je ne fais que me ranger au sentiment reçu chez la sage Antiquité : en effet , si l'importance de

cet Art n'avoit été dès lors reconnuë , les Législateurs de l'Egypte , de la Perse , d'Athènes , les Maîtres des nations auroient-ils fait une loi de l'Harmonie ? S'ils n'avoient jugé sa durée nécessaire aux destins heureux des Empires , l'auroient-ils fait marcher de front avec la Religion ; l'auroient-ils muni de ce sceau consacré par la main de l'immortalité même ? Licurgue , en voulant former une République de Héros , auroit-il inscrit l'Harmonie dans le livre austere des loix de Lacédémone ? Auroit-on lû cette Inscription sur la façade de l'école de Pythagore : *Loin d'ici , Profanes , que personne ne porte ici ses pas , s'il ignore l'Harmonie ; Profanes , loin d'ici.* Platon en auroit-il admis l'étude dans sa République de Sages , ou d'autant de Dieux ? Aristote son disciple , & tant d'autres Philosophes , Héros du Lycée , du Portique , du Prytannée , du Capitole , en auroient-ils recommandé l'usage , comme d'une Science également née pour le bien des mœurs , pour le progrès des vertus , pour l'embellissement des Arts , pour l'union des humains , pour la paix du monde ? Voilà les Maîtres dont j'apprens l'utilité de l'Harmonie : si je m'égare sur les traces de ces guides illustres , l'est plus beau d'errer par cette hardiesse généreuse à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un hazard heureux , que de

ramper avec ces âmes foibles, ces esprits trop sages ou trop superstitieux, ces génies serviles qui n'osent sortir un instant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes, s'ils n'y trouvent des vestiges. Mais non, Messieurs, ce n'est point par la date ancienne de ce sentiment, ni par les grands noms de ses premiers partisans que je dois vous persuader; sans prétendre subjuguier votre raison ni forcer votre consentement, je veux que convaincus par vos lumières, vous vous rendiez vous-même à l'évidence.

Nous pouvons envisager la République sous deux rapports, & comme un Etat Politique, & comme un Etat Littéraire; une Science, pour mériter le nom d'utile, doit également contribuer au bonheur du premier & à l'embellissement du second; elle doit, pour le bonheur de la République politique, épurer, polir les mœurs; adoucir, rectifier les passions; unir, associer les esprits des citoyens; elle doit, pour la gloire de la République Littéraire, enrichir, aider, embellir les Arts sçavans: or, peut-on contester à l'Harmonie ce double titre? Utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des esprits, elle est conséquemment utile à la République politique; utile aux doctes Arts qu'elle embellit, elle est utile conséquemment à la République Littéraire.

Si le pouvoir des accords seuls est si grand sur les cœurs , quelle puissance ne doivent point avoir sur les mœurs , des préceptes embellis par ces mêmes accords , vivifiés par leur charme inexprimable ; car tel fut toujours , & tel doit être encore le but de la sublime Harmonie. Dans ses vrais caractere elle est une science instructive , mais plus enjouée que les autres Sciences ; elle est une Philosophie aimable , mais plus précise , plus efficace , plus agissante que les autres Philosophies ; elle est une morale vertueuse , mais moins glacée , moins aride , moins pesante que celle des Zénons & des Chrysipes , mieux apprêtée , plus mesurée à nos foiblesses , plus appropriée au goût de l'humanité ; ainsi le pensoient les premiers Sages , les Rois Philosophes , & les premiers Législateurs des Monarchies antiques ; ils avoient étudié l'homme , ils l'avoient vu dès lors tel que nous le voyons encore aujourd'hui ; l'esprit humain né libre , & peut-être rebelle , ne souffre des Maîtres qu'à regret ; impatient de tout joug , honteux d'avouer ses ténèbres , jaloux de son indépendance naturelle , surtout dans ses opinions , il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui , il ne consent point volontiers qu'une autorité étrangere regne sur ses sentimens ; dans quel Dédale d'illusions & de prestiges ne va-t'il pas s'en-

gager , s'il marche *indépendu* , si la raison , telle qu'Ariane , ne lui offre le fil secourable ? Que d'écueils , que de précipices , entr'ouverts autour de lui , vont l'engloutir , s'il est laissé à lui-même , s'il yogue sans Pilote & sans Bouffole , sans Phare & sans Etoiles. Il faut donc lui trouver un maître ingénieux qui n'affecte point l'air de maître , qui n'en prenne jamais les tons altiers , qui par des chemins détournés & couverts vienne reformer ses idées sans revolter sa délicatesse , qui sçache l'intéresser , lui présenter le devoir sous l'air du plaisir , le mener au vrai par des sentiers fleuris , & le tromper enfin au profit de sa raison ; telles étoient les vûes politiques , les ressorts délicats , & les égards ingénieux des Sages dont j'ai parlé ; or ce Protée habile , ce Maître aimable des mœurs , ils crurent l'avoir trouvé dans l'Art chéri dont je vous offre l'image. Dès lors les Prêtresses de l'Harmonie chanterent , sur le ton majestueux du Mode Dorique , le culte des Dieux , les nobles sentimens , le respect des Loix , l'amour de la Patrie , le mépris de la mort , & l'immortalité , ainsi la leçon passa dans les ames à la faveur de l'agrément ; le plaisir de l'oreille devint le maître du cœur & de ses jeux , l'esprit remporta la connoissance du vrai & l'empreinte des vertus.

Ton but seroit-il donc changé , héroïque Harmonie ? Pourquoi ne pourrois-tu plus sur les mœurs ce que tu pouvois autrefois sur elles ? Mais ce doute t'est injurieux ; dans la licence même de nos jours , tu gardes encore tes droits souverains , tu viens repandre encore tes clartés , tu sçais instruire & toucher ; ici , tu célébres les vertus tranquilles du Citoïen ; là , les vertus éclatantes du Héros ; ici , tu chantes l'innocence couronnée ; là , le crime foudroïé ; ici , tu viens reveiller l'oïfive indolence des Grands endormis sur les roses , jusques dans les bras de la molle Volupté , tu viens leur apprendre des verités qu'ils n'aiment point à lire ; l'amour de tes agrémens leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'instructions ; ici , tu attires l'Impie dans les Temples saints , où l'Impie même , son oreille fermée aux autres préceptes , peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrants ; là , tantôt par tes foudroïans accords , troublant les airs éfraïés , tu frapes , tu intimides , tu consternes le Profanateur , tu lui peins un Dieu vivant , terrible , inévitable , qui descend la flamme à la main , porté sur les aïles des tempêtes , précédé des tonnerres exterminateurs , & suivi par l'Ange de la Mort. Dans tes sons menaçans , l'Impie croit entendre la marche formidable de son Juge , le bruit de son Char de

eu, la chute des torrens enflammés, l'horreur du noir abîme, l'arrêt irrévocable ; tantôt, par des symphonies plus douces & plus consolantes, tu suspens son éfroi, tu lui rends la confiance, tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à pardonner, si l'impie sçait gémir, & la cendre sur la tête, éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop, Messieurs ? N'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentimens que l'Harmonie sçait produire dans les Sanctuaires, & ce pouvoir qu'elle a sur les esprits & sur les mœurs ?

Doutera-t'on qu'elle sçache éclairer, ennobler, élever l'esprit ? Ignore-t'on que les élèves de Zoroastre commençoient la journée par un Concert harmonieux ; ils vouloient par là préparer l'ame à contempler la vérité, persuadés que par les mouvemens doux & mesurés de la Musique, l'ame, retirée dans elle-même, entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens, & dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées, & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matiere & de la chaîne des passions, elle s'élançoit sur des aîles plus rapides au Temple du Vrai, au commerce des intelligences éthérées, à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des flûtes douces & des airs Lydiens, pour ra-

mener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers , pour mieux l'apréter aux faveurs du Dieu des pavots , & pour appeller le paisible silence , & les songes rians.

Doutera-t'on que la Musique sçache calmer les passions violentes ? Les Annales de l'Histoire & les fastes de la Poësie nous montreront par elle , la rage défarmée , la fureur fléchie , la sédition étouffée , la colère rallentie , l'audace reprimée , l'impétuosité d'Achille tempérée par la lire ; & les pages saintes nous peindront souvent le perfide Saül ramené des fougues infernales par les accords du jeune Pasteur de Sion ; attirée du Ciel par l'Harmonie , la paix descendoit dans le cœur de ce Prince jaloux. Est-il , Messieurs , est-il aucune autre science profane si maîtresse des mœurs ? Car enfin , levons le bandeau du préjugé & de l'éducation , prenons des yeux un peu philosophiques , éclairons-nous sur le vrai prix de ces sciences servilement adorées du Peuple lettré ; n'outrons rien , mais aussi osons ne rien taire , osons nous munir d'un sage Pirrhonisme , & par une idolâtrie littéraire indigne du vrai goût , ne fléchifions point le genouïl devant ces vaines idoles qui peut-être ne doivent avoir des autels que chez la prévention crédule & le superstitieux vulgaire : repondez donc , vous , leurs adorateurs.

serupuleux , rendez compte de votre culte , parlez ; que sert aux mœurs la profane éloquence ? Enchanteresse des sens , elle excite un bruit brillant dont l'oreille est flattée , mais que le vent emporte bientôt , & dont rien ne va jusqu'au cœur , semblable à ces feux légers , à ces flammes volantes & dociles , que l'art industrieux décrit dans les airs , feux qui dans un même instant naissent , brillent , & s'évanouissent , science spécieuse & trop stérile qui donne à la République de plus opiniâtres parleurs sans lui donner de meilleurs Citoïens.

Que servent aux mœurs tous ces Arts que nous devons à l'oisiveté des Prêtres de l'Egypte , l'exacte Géométrie , l'audacieuse Astronomie , la profonde Algèbre ? Tandis que l'esprit s'enfevelit dans les calculs ou s'égare dans les Cieux , ou s'abîme dans les sombres méditations , qu'en revient-il aux vertus ? Sciences trop indifférentes qui donnent tout à la spéculation , peu au sentiment , rien à l'homme.

Que sert aux mœurs l'étude de la Grammaire & des Langues , ou plutôt la science des syllabes ? Tandis qu'elle plonge la mémoire dans un cahos de paroles , le cœur oisif reste dans un vuide honteux ; Science superficielle , & beaucoup trop puérile , qui nous apprend à nommer les vertus sans nous apprendre à les acquérir ,

Que sert aux mœurs l'étude ventée de l'Histoire ? Que nous conserve-t-elle ? Le dénombrement des erreurs de tous les tems , la liste des malheurs illustres , des crimes heureux , des passions travesties en vertus ; honteuses archives , tristes monumens de l'humaine folie ! Là , que trouvons-nous ? Les caprices des peuples , les fautes des Rois , les révolutions , les décadences , l'empire antique de l'opinion & de l'intérêt , le regne du hazard , le long tableau de toutes les miseres de nos aïeux , tableau funeste , scène déplorable , que le voile de l'éternel oubli devoit plutôt dérober à jamais au regards de la postérité ; science de l'Histoire , science souvent désolante qui présente plus de coupables exemples à fuir , que de vertueux modèles à suivre.

Enfin , que sert aux mœurs ce petit talent de Theses & de Sophismes qui se donne le nom de Philosophie ; chimeres surannées , sistèmes vagues , captieuses fadaïses , erreurs plus ou moins heureuses , guerre de raisonnemens où la raison reste neutre , labyrinthe où la vérité s'égare sans se retrouver ; voilà tout l'Art : science futile & méprisée , ou plutôt ignorance travestie qui s'adore & s'encense elle-même , & perd à disputer le tems de penser & de sentir.

Telles sont pourtant , telles sont les sciences

prétendus dont on occupe nos plus beaux jours.
) perte irréparable , perte trop peu regretée !
Que d'heures charmantes immolées à l'ennui &
l'inutilité ! C'est acheter bien cher des erreurs !
) trop courte jeunesse ! O jours charmans ! Que
êtes-vous plutôt consacrés à la culture du
cœur , à l'étude du vrai bien , à l'embellissement
des mœurs , qu'aux minuties classiques ou à d'au-
res Arts qui seroient inutiles , si l'on sçavoit en-
core n'étudier que la simple nature , n'entendre
que son langage & n'estimer que ses loix. Oui ,
Messieurs , & je ne puis trahir ma franchise ;
mais suivez sans écart le fil de ma pensée : que
l'Eloquence judiciaire soit utile à l'explication
des Loix , & aux divers intérêts des peuples ,
que les langues soient utiles aux voyages , que
l'Astronomie soit utile à la navigation , la Géo-
graphie à l'Art militaire , la Géométrie aux for-
tifications , la Science des Nombres au Com-
merce , la Botanique au soulagement des maux ,
que l'étude de l'Histoire soit utile à notre curio-
sité , l'étude de la Politique à l'Art de gouver-
ner , l'étude de la Logique au talent prétendu
de raisonner : j'en conviendrai avec vous ; mais
aussi vous conviendrez avec moi que l'utilité de
ces Sciences tombe rarement sur le fond des
mœurs ; que ces Sciences sont étrangères à
l'homme , agréables peut-être à son esprit ; mais

inutiles à son cœur ; que l'Harmonie seule jouit d'un pouvoir beaucoup plus personnel & plus marqué sur ce cœur ; qu'elle en sçait manier tous les replis ; qu'elle en sçait faire jouer les ressorts les plus secrets, & que des sens charmés elle passe aux sentimens , preuve invincible de ses avantages , elle est donc utile en particulier aux mœurs de chaque citoïen ; ce n'est point tout : elle est encore utile en général à la sécurité & au bonheur du Corps entier de la République politique.

L'union des citoïens est la baze des Trônes , le sceau des Monarchies , l'appui des Diadèmes ; les plus fermes Empires , avant d'être renversés par les guerres étrangères , avoient été d'abord ébranlés par les guerres intestines , par les troubles Anarchiques , par les discordes civiles , aidés dans leur chute par ceux mêmes qui devoient en être les soutiens & les boulevards. Non , la Patrie n'a point d'ennemis plus funestes que des citoïens divisés ; mais est-il un égide plus impénétrable aux traits de la dissention , que la tranquille Harmonie ? L'olive à la main , la Paix la précède , l'Amitié la conduit , le Plaisir marche à ses côtés , la Concorde la suit , les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'est-ce point elle qui unit les Citoïens par d'aimables nœuds , qui les assortit , qui les égale , qui les

range

range sous les loix d'une charmante société : chez elle tout est calme , tout est ami , tout agit d'intelligence ; chez elle on n'entend ni la voix de la discorde , ni les rumeurs populaires , ni le tumulte importun de l'école , ni les hurlemens éfrénés des bancs , ni les clameurs des Tribunaux , mais seulement les agréables accords , les acclamations favorables , les doux applaudissemens. L'Harmonie alluma-t'elle jamais ces feux funestes à l'Etat , ces incendies , ces guerres d'opinions , de prestiges , d'erreurs , ces dissensions sophistiques pour réaliser des chimères , ces schismes littéraires si pour combattre la vérité que pour ces querelles d'une Secte armée sous différens drapeaux , ces divisions , monstres nés dans le sein des peuples ? De leur sein il s'est élevé souvent des Citoyens turbulens , inquiets , pernicioeux , que la discorde , la revolte , le faux zele avoient nourris dans les ténèbres des solitudes , &c qui n'ont paru dans l'Univers que pour en troubler la paix. Mais l'Histoire , ce témoin fidelle des tems , reproche-t'elle aucun de ces forfaits à la science pacifique que je vante ? Quel siècle , quelle contrée se plaint jamais d'elle ? De quel sang fut-elle jamais teinte ? Ses Elèves , loin d'être jamais des citoyens dangereux , n'eurent-ils point

toujours ce caractère facile , sociable & poli , né pour les douces liaisons ? Caractère si nécessaire à la tranquillité de la République , caractère que les sciences graves ne donnent point , qu'elles s'otent même souvent. Quelle étrange différence de mœurs entre le Peuple sçavant & les amans de l'Harmonie ! Pénétrons dans ces reducts ténébreux dont les ennuis gardent l'entrée , dans ces antres inaccessibles aux ris , où regne , loin du jour & dans le silence , l'immobile & morne savoir : là , j'aperçois des hommes atrabilaires , hargards , intraitables , des fronts ridés , chargés d'épais nuages , couverts d'un deuil éternel , des Misantropes rêveurs , malheureux par choix , folles victimes des veilles cruelles , martyrs d'un système inutile au bonheur , vieillis dans un cahos de rêveries , brouillés pour toujours avec les graces , des Ecrivains glacés & pesans , foibles échos de l'antiquité , ensevelis dans un amas confus de notions vagues , mais privés du vrai goût , nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit , des feux du génie , des finesse de l'Art. Que je les tire de ces lugubres tanières pour les transporter un moment dans le commerce de la vie , & dans les devoirs du Citoyen ; déconcertés , interdits , distraits , presque absens , ils tombent à chaque pas , à chaque instant ils choquent les bienséances , ils

manquent les égards, ils blessent les convenances ; bientôt enfin ennuieux & ennuiés , incapables d'un doux commerce , ils fuient , ils retournent aux obscurs Lycophrons & aux mélancoliques Saumaises ; déjà ils sont rentrés dans la poussière grecque & latine , leur unique élément , semblables à ces oiseaux nocturnes & funébres qui vivent ensevelis loin de la lumière , & loin du commerce des autres oiseaux ; voilà sans doute des Citoïens bien utiles à la République , à la Patrie , à leur Siècle ; par leur utilité , jugez de celle des Sciences qu'ils adorent : grand Dieu ! quelle société uniroit l'Univers , si tous les hommes étoient des Sçavans ; une vie pareille n'est-elle point un espèce de néant ? Mais fuïons ces voûtes ténébreuses , sous lesquelles nous nous sommes trop long tems arrêtés ; entrons maintenant sous ces portiques gracieux , sous ces berceaux de verdure , où par de charmantes voix , l'Harmonie nous appelle : ici , tout enchante les regards ; je n'y vois que des fronts ouverts à l'alégresse ; que des yeux rians & sinceres ; que des esprits cultivés , ornés , enrichis des plus brillantes idées de la Poësie & de la Fable ; que de vrais Citoïens , aimables & aimés , officieux & reconnoissans , unis & heureux : là , regnent dans les doux loisirs , la Simpathie , l'Amitié , les Amours ; là , le premier mérite est d'être

aimable , la premiere science est d'être heureux , & les talens ne font rien , s'ils ne vont au plaisir , à l'union , au bonheur.

Prévenons une objection que la critique me prépare sans doute : „ la Musique , dira-t'on , „ n'est qu'une Science molle , un Art efféminé , „ propre seulement à énerver les cœurs , à en „ amortir le beau feu , à éteindre les courages , Eh quoi ! si telle étoit la foiblesse de cet Art , Mars , le Dieu des grands cœurs , auroit-il de tout tems placé sur son char l'Harmonie à côté de la Victoire ? N'auroit-il point retranché dès long tems les Symphonies militaires des combats , ces sons semblables au tonnerre , ce bruit de la trompette & du clairon , ces airs du fifre & du hautbois , ces tons du tambour & des timbales éclatantes ? S'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerriere & chez toutes les Nations magnanimes , que ce concert Martial est l'ame de la guerre ; que ce mélange de sons mâles & vigoureux , que forme l'airain mugissant , eleve les esprits , qu'il échauffe les cœurs , qu'il enhardit les lâches , qu'il enflamme les braves ; qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomissent la foudre & la mort ; qu'il cache le sifflement des javelots , les clameurs confuses , les plaintes des mourans ; qu'il empêche la consternation & les terreurs ; que de la

déroute il rapelle à la charge ; qu'enfin ces fanfares guerrieres allument une chaleur héroïque dans tous les rangs ; qu'elles égarent le théâtre de la fureur , qu'elles embellissent la mort même. Les Spartiates en ordre de bataille , le front ceint de fleurs , la lance levée , marchent au combat comme à une fête au son de l'Hymne de Castor ; un Chœur de flûtes conduit par Tir-tée , régloit la marche de cette Armée de Héros , l'élite de la Grèce : selon les loix de la Patrie ; chaque Guerrier étoit obligé de suivre les accords des flûtes , de les marquer d'un pied ferme , & de faire répondre à chaque mesure chacun de ses pas intrépides. Par là les Chefs des Phalanges pouvoient aisément reconnoître s'il étoit parmi leurs Soldats quelque lâche qu'il fal-lât retrancher des rangs , s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fit manquer la cadence , & qui ne s'avancât point à la mort d'un pas égal ; de ce même secours naissoit une valeur réglée , plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on dise encore que l'Harmonie énerve les courages , qu'elle n'est d'aucune utilité ; tandis que Mars avouë que sans elle il compteroit moins de Héros , la Société moins d'esprits aimables , la République politique moins d'utiles & de vrais Citoïens ; achevons ce portrait , & voyons rapidement en quoi la Musique est utile

à la République Littéraire ; elle en sçût toujours enrichir , aider , embellir les Arts.

Je traverse la nuit obscure des âges , je remonte à l'origine des plus beaux Arts littéraires ; je les vois comme autant de ruisseaux différens prendre leur source dans la seconde Harmonie. Dans l'ordre des tems , la Poésie la première s'offre à mes regards ; les Vers naquirent du Chant : d'abord la voix forma des sons , la réflexion y joignit ensuite des paroles arrangées , & mesura des Vers aux modulations naturelles du gosier ; nulle Poésie pour lors sans Musique , & si depuis , la Poésie marche souvent seule , elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité , des convenances marquées , des traits parlans qui la font reconnoître pour la fille de l'Harmonie. N'a-t-elle point gardé toujours des fanboles & des attributs qui lui sont communs avec la Déesse des accords ? Trompette de Virgile & du Tasse , lire d'Horace & de Malherbe , luth d'Anacréon & de Chapelle , pipeaux de Théocrite & de Ségrais : pourquoi la Poésie transporterait-elle tous ces noms divers d'instrumens aux divers Génies de son Art , si elle n'aimoit à ressembler toujours à l'Harmonie dont elle est émanée , sûre de mieux plaire par cette gracieuse ressemblance ? De-là ses rimes sonores , ses tons lyriques ,

ses repos réglés , tout ce langage harmonieux qui caractérise les beaux Vers , qui échauffe l'Ode Heroïque , qui élève la majestueuse Epopée , qui anime la riante Eglogue , qui nous intéresse aux soupirs de la tendre Elégie , qui fait enfin passionner , émouvoir , enchanter.

Je t'entens , noble Melpomène ; remplie de gratitude pour l'Harmonie , tu te plais à nous raconter comment tu lui dois aussi l'origine & les progrès de ton Art chéri : des chansons consacrées au Dieu de l'Automne , tu vis éclôre la Tragédie ; quand ensuite des fêtes tumultueuses des campagnes & des chariots de Thefpis , tu la vis passer au sein des Villes & devenir un spectacle sérieux & régulier , ne vis-tu pas aussi la Musique monter avec elle sur les Théâtres de la Grèce , & par les Chœurs chantans , partager avec la Tragédie Grecque l'Empire des Spectacles , & les suffrages de l'Attique ? Si l'ancienne Tragédie Romaine mérite quelqu'un de nos regards , (car les Romains , ces maîtres du Monde , ne le furent jamais de la Scène.) ne la verrons-nous pas aussi décorée & soutenue par l'Harmonie ? Nous en avons * plus d'un témoignage chez le Prince de l'Eloquence latine.

Outre l'Art pompeux du Cothurne embelli

* *Cic. in orat. ad M. B. Tuscul. lib. 1. leg. 1. 1.*

par l'Harmonie , que n'ai-je le tems de vous détailler tout ce que l'Art de la riante Thalie dût autrefois au secours des flûtes Tyriennes , sans l'accompagnement desquelles le célèbre Roscius ne josta jamais : si je me fixois sur des preuves spécieuses , ne pourrois-je pas dire avec Quintilien , * que l'Art de l'Eloquence parfaite n'est donné à aucun Orateur , s'il ignore la Musique ; que sans elle il ne peut connoître ni employer ce nombre , cette gracieuse *Euphonic* mere de la persuasion , ce mélange de sons diserts & nerveux , ces chûtes harmonieuses , ces silences ménagés , ces reprises énergiques , ces suspensions étudiées , ces gestes pleins d'expression , cette décence de mouvemens , ces tours pathétiques & pénétrants qui éveillent l'esprit de l'auditeur , qui fixent l'attention , qui enlèvent le consentement & le suffrage ; enfin ce talent de l'insinuation : ce tout ensemble qui fait les Démonsthenes & les Patrus.

Mais tandis que je parle , quel subit enchantement transporte mon génie , & plonge mes sens dans une délicieuse ivresse ? Je marche sur les rives de la Seine ; est-ce le palais des Fées ou le temple de Vénus qui s'ouvre à mes yeux ? Une Puissance magique a décoré cette Scène pompeuse ; mais quel nouveau plaisir interrompt dé-

* *Lib. 1. c. 9.*

Ja celui de mes yeux , & tient mon oreille captive ! Quelle Simphonie ravissante vient de commencer ? Que de mains sçavantes & legeres prennent un effor unanime ! A ces brillantes consonances je reconnois le Temple de l'Harmonie. Ici rassemblés , les Génies de tous les Arts s'empres- sent à parer leur aimable Souveraine : à ses ordres tout se produit à l'instant ; Ruiss- seaux & Torrens , Déserts & Bergeries , Hameaux & Palais , Trônes & tombeaux , les Cieux & les Enfers : à la voix de la Déesse tout se rend ici , les Vens obéissent , les Euménides paroissent , les Ombres sont évoquées , tous les Génies , tous les Dieux sont ses Ministres.

Cependant , quels douloureux accens vien- nent pénétrer mon ame ? O douleur ! O ten- dresse ! Là , c'est la généreuse Alceste prête à descendre au noir rivage , c'est Alcyone plus éplorée , elle redemande son cher Ceyx aux ondes cruelles ; ici , c'est le triste Atis coupable malgré lui , il pleure l'infortunée Sangari- de ; c'est Armide abandonnée , elle rapelle un Héros fugitif encore aimé , quoiqu'infidelle : ce sont les illustres malheureux de tous les âges qui repassent les funébres bords pour demander nos larmes ; ils chantent , je sens leurs peines ; ils soupirent , je suis attendri : Raison critique , Vrai-semblance severe , envain vous soulevez

vous contre mon plaisir ? Envain me prouvez-vous qu'il n'est point dans la nature que les Héros métamorphosés en Amphions , & que les Héroïnes transformées en Sireennes viennent chanter leurs infortunes , chanter leur mort même , languir , tomber , expirer en chantant : j'en conviendrai ; mais si mon plaisir est sûr , malgré les règles violées , si mes sens en sont plus délicieusement flattés , si ce qui manque à la justice est remplacé par le sentiment , je n'entens plus la voix de la froide reflexion ; l'esprit dit ce qu'il devroit plaire , le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout , si nous étudions la Nature , ne trouverons-nous pas même sur la Scène chantante plus de fidélité aux convenances , que sur les Théâtres tragiques où l'on prête aux Héros pour l'angage une Poésie déclamée ? L'Harmonie ne sçût-elle pas toujours beaucoup mieux que la simple Déclamation imiter les vrais sons de la plainte , les vrais tons des passions , les profonds soupirs , les sanglots , les éclats douloureux , les tendres langueurs , les gémissemens entrecoupés , les inflexions pathétiques , toute l'énergie du cœur ? Des plaintes chantées sont plus sûres de nos larmes , & les tendres sentimens rendus par l'Harmonie en sont plus tendres de moitié. C'est encore dans ce Temple que cette Déesse

puissante , Rivale de la Nature , sçait exprimer , personnifier , articuler tout , & même sans le secours des paroles ; non , ni le pinceau des Apelles , ni le ciseau des Phidias , ni le burin des Alcimédons , ni l'éguille de Minerve elle-même , ne donneroit jamais à leurs imitations cette âme , cette expression , cette vie que la Musique sçait donner à ce qu'elle veut caractériser. Dans ses Symphonies je retrouve toute la nature , je la sens dans l'impression subite des sons , impression plus prompte que les regards , plus rapide que la pensée : tantôt c'est le tumulte d'un combat qu'elle veut imiter ; je crois entendre le rugissement de l'airain , le choc du sanglant acier , la grêle des flèches , les lamentables cris , la tonnante voix de la Mort qui vole de rang en rang. Tantôt c'est une noire tempête , c'est un triste naufrage , j'en reconnois l'horreur & le courroux , j'entens les vagues bondissantes , l'air gronde , la foudre éclate , le jour se change en sombre nuit , les vents sifflent , la mer mugit au loin , la terre tremblante lui répond. Ici , quelle Ombre sort du Tombeau ? L'Averne est ouvert , à travers les lueurs de la profonde nuit je crois entendre les lugubres regrets des Ombres plaintives , le bruit des chaînes vengeresses , le cours des noirs torrens. Là , ce sont les autels du Dieu du feu , j'entens l'enclume gé-

missante sous les coups des Ciclopes enflammés. Ici , le Sommeil verse ses pavots , un Héros est endormi ; à l'aide des accords , je lis dans ses pensées , je devinne ses songes affreux ou rians , furieux ou tranquilles.

Ainsi , brillante Harmonie , par ton magique pouvoir , je trouve des rapports marqués de vives ressemblances , de la vérité dans tout ce que tu veux imiter de la Nature ; je erois present toute ce que tu peins , tes silences même ont leur expression & leur éloquence. Envain la peinture t'oposeroit ses productions ; elle nous trace un combat , un naufrage , un spectacle douloureux ; les yeux admirent , le cœur ignore le plaisir des yeux. Pour toi , à ton gré tu verses successivement dans les âmes l'éfroi ou la douce assurance , la haine ou l'amour , l'horreur ou la compassion , la consternation ou l'âlegresse , & toujours la tendresse & la volupté.

Mais je vois Terpsicore , ta fille chérie , s'avancer à ta suite d'un pas léger dirigé par tes soins , ses jeux allégoriques sont une Poësie muette , ses attitudes une peinture vivante & mobile , une image fidelle des sentimens & des passions ; Rivale de l'Histoire même , elle raconte aux yeux * les faits héroïques , elle exprime aux regards le Génie des Nations ; tous les

* *Les Ballets.*

caractères sont peints dans ses pas : ici , dans ses pas précipités , inégaux , égarés , je reconnois la Colere , l'Indignation , le Désespoir ; là , dans ses mouvemens interrompus & négligés , je vois la Mollesse , la Volupté , la Langueur : ici , dans la finesse de ses balancemens , dans la justesse de son équilibre , dans le choc de ses pas brillans , je distingue l'enjouement des Graces & la légèreté des Plaisirs. Là , dans un Dédale de sauts agiles & retentissans , je reconnois l'alégresse rustique , & les Danses de l'Automne. Enfin , la Danse elle-même , qui , au premier coup d'œil , ne paroît qu'un plaisir , cache aussi d'utiles leçons : ainsi autrefois les sages Citoyens de Sparte , pour inspirer aux enfans l'horreur de l'intempérance , faisoient danser à leurs yeux des Esclaves enivrés.

Non , le Printems n'a point plus de fleurs , que l'Harmonie a de façons de charmer & d'instruire ; mais cédez , Muses étrangères : jamais ni les Echos d'Albion , ni les Antres d'Hercinie , ni les rives de l'Ebre & du Tage ne répétèrent des accords si parfaits que ceux dont nos Contrées retentissent depuis dix lustres : si l'Aufonie nous offre une Rivale , sans la proscrire tristement , sans la préférer follement , fuïant tout extrême , enrichissons-nous de ses beautés. Que l'Harmonie du Tibre & de l'Eridan enchante la Seine ;

pirs d'une Tourterelle solitaire & peu consolée , ou le bourdonnement enchanteur d'une jeune Abeille , ou les erreurs d'un Zéphir volage , ou les regrets d'une Rose abandonnée & flétrie de douleur , ou la marche bruiante d'un Torrent impétueux , qui bondit , écume , & n'est déjà plus , ou la chute & les cascades d'un Ruissseau naissant , & le murmure agréablement sourd de son onde errante , ou la molle langueur d'un doux Sommeil ; soit enfin qu'après avoir fait nager la Voix sur le sein des vastes Mers , ou l'avoir fait descendre au centre des profonds enfers , l'Harmonie la transporte sur l'aile des Aigles rapides , au-dessus du tonnerre , des tourbillons , des feux étincellans , des Plaines liquides , des vens déchaînés , & du jour changé en nuit.

Voix charmante , Voix toujours chère à mon cœur , toujours présente à mes pensées , que ne puis-je t'entendre toujours ! Que j'aime tes langueurs , tes chûtes , tes éclats ! Quelle Muse pourroit dignement louer tes sons ravissans , toujours agréablement mêlés , leur symétrie , leur alliance , leurs divorces , leur économie ? Tu verses la volupté dans mon ame. Non , qu'on ne pense point avoir assez dit pour te vanter , en comparant tes accords à ceux de Philomèle. Toujours uniforme , le Rossignol n'a que les mê-

mes sons inarticulés , sons sans expression , sans ame & sans vie ; il sçait plaire , il ne peut toucher ni passionner , incapable de ces inflexions pénétrantes & de cette variété d'accords que tu sçais conduire avec tant d'art ; toujours différente de toi-même & toujours belle , chacun de tes sons est un sentiment. Oûi , c'est du gosier harmonieux d'une Belle , plutôt que de la bouche de l'Eloquence , que la peinture doit faire sortir ces chaînes dorées qui captivent les sens. La Voix acheve sur les cœurs ce que la Beauté a commencé sur eux , & par ses graces elle tient souvent lieu de la Beauté.

La Chançon même (qui le croiroit ?) La Chançon a été & sera toujours encore un Art utile à la République Littéraire. C'est elle qui , alliant ses accords aux traits fins du Dieu de la Satyre , purge l'empire des Lettres de tous les intrus qui s'y glissent sans avenu. C'est elle qui vange le Dieu du Goût ; c'est elle qui flétrit , frappe , terrasse les Génies débiles & manqués , les Versificateurs sans poésie , les Profateurs gothiques , les vils Copistes , les ignobles Plagiaires , toute cette populace rampante d'Imitateurs stériles , d'Echos fatiguans , d'Insectes classiques , d'Ecrivains subalternes , & d'ennuïeux Compilateurs , l'opprobre & le rebut de la belle littérature.

A tant de titres , Messieurs , la Musique n'aura-t'elle point le droit de paroître au rang des Arts utiles & des Sciences avantageuses à la République ? Est-il quelqu'un qui lui refuse encore son suffrage ? Non , je vois son triomphe marqué sur vos fronts unanimes , & je lis la conviction écrite dans tous les yeux. Pour ne rien taire cependant , pour ne rien farder , j'en ferai l'aveu : je sçai que la Dépravation a souvent abusé de cette Science , qu'elle l'a profanée , avilie , dégradée , aux dépens de la Vertu , au profit de la Séduction , à la honte des mœurs ; je sçai qu'on lui a souvent fait renouveler les fêtes obscènes de Sibaris & de Caprée , & les naufrages causés jadis dans les mers Thirréniennes par la voix perfide des filles d'Achéloüs ; mais un tel abus n'est-il point pour cet Art un malheur plutôt qu'un crime ? Héroïque dans son origine , vertueuse dans son but , la Musique sera-t'elle condamnée , parce que la licence la transporte quelquefois à des usages suborneurs & pervers. Tous nos Arts ne seroient-ils point pros crits , si l'on proscrivoit tout ce dont on abuse ? Souvent on viole les loix de la Jurisprudence , faut-il donc pour toujours fermer les Temples de Thémis ? Souvent les Mers sont couvertes de naufrages , faut-il livrer aux flammes tous les Vaisseaux que renferment nos Ports ? Souvent l'Yvresse pro-

duit des fureurs , des querelles , des meurtres , faut-il dépouiller nos Côteaux des Vignes qui les couronnent ? Reformons l'abus sans retrancher l'usage ; ramenons l'Harmonie à la pureté de sa source , aux beautés de son Printems , à sa splendeur première. Proscrire la Musique , ce seroit enlever un lien charmant à la République politique , un ornement à la République Littéraire ; les cœurs y perdroient un sentiment délicieux , toute la Nature un plaisir.

Qu'elle regne donc toujours cette aimable & noble Harmonie ; mais que son empire ne s'élève jamais sur les débris des mœurs ; affranchie de la Moleste Ionnienne , & Minerve & Vénus à la fois , qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle , que des traits altiers , que des graces fieres. Souveraine des cœurs , qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentimens. Maîtresse des ames & des sens , qu'elle les élève toujours au-dessus des lâches foiblesses. Reine des passions , qu'elle ne les reveille qu'au profit de la Vertu ; qu'elle soit à jamais l'interprète du Grand , du Beau , du Vrai , la compagne du Goût , l'ame de la Société , les délices du Monde.

F I N.

LES
ŒUVRES
DE M^R.
GRESSET.

QUATRIÈME PARTIE.

A GENÈVE;
Chez PELLISSARI &
COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.

S I D N E I,

C O M E D I E,

Représentée, pour la première fois,
en 1745. par les Comédiens
ordinaires du Roy.

— *Hinc illud est tedium & displicentia sui. . . . fastidio esse cœpit
vita & ipse mundus, & subit illud
rabidarum deliciarum, Quousque
eadem?*

S E N E C A

ACTEURS.

SIDNEI.

ROSALIE.

HAMILTON.

DUMONT, Valet de Chambre de
Sidnei,

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, Fille de Henri.



*La Scène est en Angleterre, dans
une maison de campagne.*

SIDNEI,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT.

IL falloit sur ma foi que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fût un triste animal : quel ennuyeux séjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir :

Champêtre

Je partage l'ennui dont se nourrit mon Maître,
J'ai vieilli de trois ans : est-il devenu fou,
Monsieur Sidnei ? Quoi donc se nicher en hibou,
Lui, riche, jeune, exempt de tout soin incom-
mode,

Au milieu de son cours des femmes à la mode,
A la veille morbleu d'avoir un Régiment,
Planter là l'Univers, s'éclipser brusquement,
Quitter Londré & la Cour pour sa maudite terre !
Si je sçavois du moins quel sujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus ;

Partie IV.

A

Mais j'ai beau lui parler , il ne me repond plus ,
Depuis un mois entier c'est le silence même :
Oh ! je sçaurai pourquoi nous changeons de
système ,

Il ne fera pas dit que nous nous ennuerons
Sans que de notre ennui nous sçachions les
raisons ;

Allons . . . J'allois me faire une belle querelle ,
(revenant sur ses pas .)

Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle :
Il n'a point amené seulement un laquais ,
Il faut qu'en ce desert je sois tout désormais ,
Et qu'un Valet de chambre ait la peine de faire
Le service des gens outre son ministère ;
Ah ! la chienne de vie ! . . . Encor si dans ces bois ,
Pour se défennuyer , on voyoit un rinois ,
Certain air , quelque chose enfin , dont au passage
On pût avec honneur meubler son hermitage ,
On prendroit patience , on auroit un maintien ,
Mais rien n'existe ici , ce qui s'appelle rien ;
C'est pour un galant homme un país de famine :
J'ai pourtant entrevû certaine Mathurine ,
Fille du Jardinier , gentille ; mais cela
M'a l'air si sot , si neuf . . . ah parbleu , la voila ;
Bon jour , la belle enfant .

S C E N E I I.

DUMONT, MATHURINE,

faisant plusieurs révérences.

DUMONT.

Point de cérémonie ?

Aprochez. . . . avez-vous honte d'être jolie ?

Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras ?

MATHURINE.

Monsieur

DUMONT.

Ne craignez rien ; où portiez-vous vos pas ?

MATHURINE.

Monsieur, je vous cherchois ;

DUMONT à part.

Ceci change la note ;

Me chercher ? mais vraiment elle n'est pas si sotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre Maître ?

DUMONT.

A peu près ; mais voyons ,

Comme au meilleur ami contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur, je suis venuë..

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous :

MATHURINE.

Une Dame inconnue

A 2

Depuis quatre ans entiers , toujours dans le
chagrin ,

Demeure en ce païs dans un château voisin ;

D U M O N T.

Achevez , dites-moi , que veut cette inconnue ?

M A T H U R I N E.

Vous voudrez l'obliger dèsque vous l'aurez vûe ;

Je ne sçai quel service elle espere de vous ,

Mais sitôt qu'elle a sçû que vous étiez chez nous ,

J'étois près d'elle alors , j'ai remarqué sa joie ,

Et si je viens ici , c'est elle qui m'envoie

Vous demander , Monsieur , un moment d'en-
tretien ,

Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

D U M O N T.

Des avances , oh oh ! le monde se renverse ;

On a raison , l'aisance est l'ame du commerce :

Où , qu'elle se presente ; au reste elle a bien fait

De vous donner en chef le soin de son projet ;

Quel mérite enfoui dans une terre obscure !

J'admire les talens que donne la nature ;

Déjà dans l'ambassade ! auroit-on mieux le ton

Et l'air mystérieux de la profession ,

Quand on auroit servi vingt Petites-mâitresses ,

Et de l'art des messages épuisé les finesse ?

Mais ce rôle pour vous , ma fille , est un peu vieux ,

Votre âge en demande un que vous rempliriez

mieux ,

C O M E D I E.

Et, sans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

M A T H U R I N E.

Je ne vous entens point.

D U M O N T.

Je vous entens bien, moi ;

(à part.) Ma foi je la prendrois, si j'étois sans
emploi ;

Tenez ; je ne veux point tromper votre franchise,
Monsieur est là dedans, vous vous êtes méprise,
Je ne suis qu'en second ; mais cela ne fait rien :
Je parlerai pour vous, & l'affaire ira bien,
C'est un consolateur de Beautés malheureuses,
Qui fait quand il le veut des cures merveilleuses.

M A T H U R I N E.

A tout autre qu'à lui ne dites rien surtout :
On vient... Chut, c'est mon pere :

D U M O N T.

Oh ! des peres partout :

S C E N E I I I.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI, *portant un paquet de lettres.*

A H ! ah ! c'est trop d'honneur, Monsieur
pour notre fille.

D U M O N T.

Vraiment, Maître Henri, je la trouve gentille :

H E N R I .

Ça ne dit pas grand'chose ;

D U M O N T .

Oh ! que cela viendra :

Le tems & ton esprit . . . mais que portes-tu là ?

H E N R I , *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un Courier m'a remis à la porte :

D U M O N T .

Et qu'est-il devenu ?

H E N R I .

Bon , le diable l'emporte
Et ne le reverra que dans trois jours d'ici :

D U M O N T .

J'entens , je crois , mon maître..... oui , sortez ;
le voici.

S C E N E I V .

SIDNEI , *lisant quelques papiers.* DUMONT.

D U M O N T .

O Serois-je , Monsieur , (cela sans conséquence ,

Et sans pretendre après gêner votre silence)

Vous presenter deux mots d'interrogation ?

Comme j'aurois à prendre une précaution ,

Si nous avions longtems à rêver dans ce gîte ,

Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vite ,

Vû que si nous restons quatre jours seulement ,

Je voudrois m'arranger , faire mon testament ,
Me mettre en regle. . . . Enfin , Monsieur , je
vous le jure ,

Je ne puis plus tenir dans cette sepulture ;
Etant seul on raisonne , on baâille en raisonnant ,
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament. . . .

S I D N E I.

Une table , une plume ;

Eh mais. . . .

S I D N E I.

point de repliques ;

Qu'on tienne un cheval prêt.

D U M O N T , *à part.*

Nous sommes laconiques.

Il sort.

S C E N E V.

S I D N E I , *assis.*

D Epuis qu'à ce parti mon esprit s'est rangé ,
Du poids de mes ennuis je me sens foulagé ;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme ,
Et les maux ne font rien quand on en voit le
terme. (*Après avoir écrit quelques lignes.*)

O vous que j'adorai , dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour , les graces , la vertu ,
Vous , dont mon inconstance empoisonna la vie ,
Si vous vivez encor , ma chere Rosalie ,
Vous verrez que mon cœur regretta vos liens ;

Des mains de mon ami vous recevrez mes biens ;
 Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
 Le charge , en expirant , dans ces traits que je
 laisse. *Il écrit.*

S C E N E V I.

S I D N E I , D U M O N T .

D U M O N T .

MA requête, Monsieur, touchant notre
 retour,

(A quoi vous repondrez , on ne sçait pas le jour)
 M'avoit fait oublier ce paquet (*à part.*) Il
 envoie (*Il met les lettres sur la table.*)

Sans doute un homme à Londres ; usons de cette
 voie. (*Il prend une plume qu'il taille.*)

S I D N E I , écrivant.

Que vas-tu faire ?

D U M O N T .

Moi ? mes dépêches : Parbleu
 Il faut mander du moins que je suis en ce lieu ;
 Croyez-vous qu'on n'ait pas aussi ses Connaissances ?

Vous m'avez fait manquer à toutes bienfaisances ,
 Partir sans dire adieu , se gîter sans dire où ,
 Dans ma société on me prend pour un fou ;
 D'ailleurs quitter ainsi la bonne compagnie ,
 Monsieur , c'est être mort au milieu de sa vie :
 Vous avez , il est vrai , des voisins amusans ,

C O M É D I E.

D'agréables Seigneurs, des Campagnars plaisans,
Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes,
Cela fera vraiment des visites parfaites.

S I D N E I.

Consôle-toi, demain Londres te reverra ;

D U M O N T.

Vous me ressuscitez, j'étois mort sans cela.

S I D N E I, *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous sommes ?

D U M O N T.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes ;

Quel diable de jargon ! je ne vous connois plus ;

Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus ;

Depuis votre retour du voyage de France,

Où mon goût près de vous me mit par préférence,

Je n'avois pas encor regretté mon pays ;

Je me trouvois à Londre aussi bien qu'à Paris ;

J'étois dans le grand monde, employé près des

Belles,

Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles ;

De l'Amant en quartier on aime le Coureur ;

Je remplissois la charge avec assez d'honneur ;

En un mot, je menois un train de vie honnête ;

Mais ici je me rouille, & je me trouve bête ;

Ma foi nous faisons bien de partir promptement ;

Et d'aller à la Cour notre unique élément ;

Mais puisque nous partons, qu'est-il besoin d'é-
crire ?

A ;

S I D N E I.

Tu pars , je reste moi :

D U M O N T.

Quel chagrin vous inspire
Ce changement d'humeur , cette haine de tout ,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
Je devine à peu près d'où vient cette retraite ,
Oui , c'est quelque noirceur que l'on vous aura
faite ;

Quelque femme, abrégeant son éternelle ardeur,
S'est-elle resignée à votre successeur ?
Il est piquant pour moi , qui n'ai point de que-
relles ,

Et suis en pleine paix avec toutes nos belles ,
D'être forcé de vivre en ours , en hébété ,
Parce que vous boudez , ou qu'on vous a quitté.

S I D N E I.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

D U M O N T.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre,
Sur l'adresse du moins je l'imagine ainsi.

S I D N E I.

Comment , par quel hasard me sçait-il donc ici ?
(Il lit une lettre, & laisse les autres sans les ouvrir.)
Il me mande qu'il vient; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux solitaires ;
Il faut , en te hâtant , l'empêcher de partir....

D U M O N T.

Et vous laisser ici rêver , sécher , maigrir ,
 Entretenir des murs , des hiboux & des hêtres...
 Mais j'ai vû quelquefois que vous lisiez vos let-
 tres. (*Dumont lit les adresses.*)

Où je suis bien trompé , Monsieur , ou celle-ci
 Est de quelque importance ; elle est de la Cour...

S I D N E I , *l'ayant lûe.*

Oui ,

Et j'ai ce Régiment....

D U M O N T.

Je ne me sens pas d'aise ,

Allons , Monsieur , je vais préparer votre chaise ,
 Sans doute nous partons , il faut remercier....

Mais quel est ce mystere ! il est bien singulier
 Qu'après tant de desirs , de poursuites , d'attente ,
 Obtenant à la fin l'objet qui vous contente ,
 Vous paraissiez l'apprendre avec tant de froideur !

S I D N E I , *écrivant toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait :

D U M O N T.

Sur mon honneur

Je reste confondu ; cet état insensible ,
 Votre air froid , tout cela m'est incompréhensi-
 ble ,

Et si jusqu'à present je ne vous avois vû
 Un maintien raisonnable , un bon-sens reconnu ,
 Franchement j'en croirois... excusez ce langage...

S I D N E I.

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage.

D U M O N T.

Et pour nourrir l'ennui qui vous tient investi
Vous entretenez là votre plus grand ami :
Ce n'est qu'un Philosophe : au lieu de cette
épître

Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisans
À ces autres amis toujours fous & brillans,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse ?

S I D N E I.

Pour des soins importans à lui seul je m'adresse ;
Tous ces autres amis , réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs , tiennent peu par le cœur ,
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable :
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

D U M O N T.

Du moins en vous quittant, je prétens vous laisser
En bonne compagnie : on vient de m'adresser
Une Nimphe affligée , & qui lasse du monde ,
Cache dans ce desert sa tristesse profonde ;
Cela sent l'aventure ; elle veut , m'a-t-on dit ,
De ses petits malheurs vous faire le récit ;
Outre qu'elle est en pleurs , on dit qu'elle est
charmante ::

Si cela va son train , gardez-moi la Suivante ,

Vous sçavez là-dessus les usages d'honneur.

S I D N E I.

Laisse tes visions.

D U M O N T.

Des visions, Monsieur !

C'est parbleu du solide, & tel qu'on n'en tient
gueres ;

J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires ;

Ne vous exposez pas à les desespérer ,

Et pour tuer le tems laissez-vous adorer ;

J'ai je en votre nom comme l'honneur l'ordonne,

Leur dire

S I D N E I.

Laisse-moi , je ne veux voir personne.

D U M O N T.

Oh ! pour le coup, Monsieur, je vous tienstrépassé :

Vous ne sentez plus rien.

S I D N E I *se levant & emportant ce qu'il vient*
d'écrire, Attens-moi , j'ai laissé.

Un papier important *(il sort.)*

S C E N E V I I.

D U M O N T.

JE n'y puis rien connaître ,

La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître ;

Et me voila tout seul chargé de la raison

Et du gouvernement de toute la maison ;

Il est blazé furtout , tandis qu'un pauvre diable
 Comme moi, goûte tout, trouve tout admirable :
 On est fort malheureux avec de pareils rats :
 Je suis donc heureux, moi ! je ne m'en doutois pas ;
 Il partira , s'il veut que je me mette en route ;
 Et sa lettre . . . attendez . . . Henri !

H E N R I *derrière le Théâtre.*

Mon sieur !

D U M O N T.

Écoutez.

Il a beau commander , je ne partirai pas ,
 Son air m'allarme trop pour le quitter d'un pas.

S C E N E V I I I.

D U M O N T , H E N R I.

D U M O N T.

IL faut aller à Londres , & porter une lettre.

H E N R I.

Deux , Monsieur , s'il le faut :

D U M O N T.

On va te la remettre . . .

Il est malade ou fou , peut-être tous les deux :
 Quel est donc le malheur de tous ces gens heu-
 reux !

Il nagent en pleine eau , quel diable les arrête ?

H E N R I.

Tenez , Monsieur Dumont , je ne suis qu'une bête ,

Mais voyant notre maître & rêvant à part moi ,
J'estime , en ruminant , avoir trouvé pourquoi ;
Etant chez feu Monsieur , j'ons vû la compagnie ,
J'ons entendu causer le monde dans la vie :

Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais
plaisans ,

Ils n'ont pas l'air joyeux , ils attristent les gens ;
Comme ils sont toujours bien , leur joie est
toute usée ,

Vous ne les voyez plus jetter une risée ;
Il leur faudroit du mal & du travail par fois ,
Pour rire d'un bon cœur , parlez-moi d'un
Bourgeois !

Mais , pour en revenir au mal de notre maître ,
Je sommes , voyez-vous , pour nous y bien con-
naître ,

Puisque j'ons vû son pere aller le même train :
Il fera tout de même une mauvaise fin ,
Si cela continuë , & ce seroit dommage
Qu'un si brave Seigneur , si bon maître , si sage ,...

D U M O N T.

Qui vraiment , mais dis-moi : qu'avoit son pere ?

H. E. N. R. I.

rien :

Le mal qui tuë ici ceux qui se portent bien..

D U M O N T.

Comment donc ?

H E N R I.

Ah ! ma foi qui l'entendra l'explique :
 Je ne sçai si chez vous c'est la même rubrique
 Comme en ce païs-ci ; mais je voyons des gens
 Qu'on ne soupçonnoit pas d'être fous en dedans,
 Qui , sans aucun sujet , sans nulle maladie ,
 Plantent là brusquement toute la compagnie ,
 Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts
 Sans prendre de témoins de peur des importuns ;
 Tenez , défunt son pere , honneur soit à son ame ,
 C'étoit un homme d'or , humain comme une
 femme ,
 Semblable à son enfant comme deux gouttes
 d'iau :

Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même Châtaïu ,
 Jadis il me parloit , il avoit l'ame bonne ;
 Or il ne parloit plus pour moi ni pour parsonne ;
 Mais la parole est libre , & cela n'étoit rien ,
 Je le voyons varmeil comme s'il étoit bien :
 Point du tout , un biau jour il dormit comme un
 diable ,

Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur sa table
 Un certain brinborion , où l'on sçût débrouiller
 Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller :
 C'étoit un grand esprit :

D. U. M. O. N. T.

C'étoit un très-sot homme ,
 Le fils pourroit fort bien faire le second tome :

Laisse-moi faire , il vient.... allons , va t'apréter ,
Reviens vite.

S C E N E I X.

SIDNEI , D U M O N T.

SIDNEI.

E s-tu prêt ?

D U M O N T.

Oui , tout prêt à rester.

SIDNEI.

Comment ?

D U M O N T.

J'ai réfléchi... D'ailleurs l'inquiétude...

Et puis de certains bruits sur votre solitude....

SIDNEI.

Quoi ! que t'a-t'on dit ? qui ?

D U M O N T.

Je ne cite jamais :

Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès ,

Et changé tout à coup de goût & de génie

On vous croiroit broüillé ; Monsieur , avec la vie :

Vous ne venez , dit-on , ici vous enfoncer

Que pour vous y laisser lentement trépasser.

SIDNEI.

Où prens-tu cette idée ?

D U M O N T .

Il est vrai qu'elle est folle :
 Mais la précaution n'est pas un soin frivole :
 La vie est un effet dont je fais très grand cas ,
 Et j'y veille pour vous , si vous n'y veillez pas .

S I D N E I .

Dumont à ce propos s'aime donc bien au monde ?

D U M O N T .

Moi ! Monsieur ? Mon projet, si le Ciel le seconde,
 Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour :
 On ne vit qu'une fois , & puisque j'ai mon tour ,
 Tant que je le pourrai , je tiendrai la partie :
 J'aurois été Heros sans l'amour de la vie ,
 Mais dans notre famille on se plaît ici-bas ,
 Vous sçavez que des goûts on ne dispute pas ;
 Mon pere & mes aïeux , dès avant le déluge ,
 Etoient dans mon système , autant que je le juge ,
 Et mes futurs enfans, tant gredîns que Seigneurs,
 Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs :
 Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on
 publie ,

Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie :
 Nous avons de la peine , il est vrai , mais enfin
 Aujourd'hui l'on est mal , on fera mieux demain :
 Et quelque état qu'on soit , il n'est rien tel que
 d'être

S I D N E I .

Laisse là ton sermon , & va porter ma lettre .

D U M O N T.

J'en suis fâché , Monsieur , cela ne se peut pas.

S I D N E I.

De vos petits propos à la fin je suis las ;
J'aime assez , quand je parle , à voir qu'on obéisse ,
Et quand un valet fat montre quelque caprice ,
Je sçai congédier :

D U M O N T.

Ayez des sentimens !

Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens :
Est-ce pour mon plaisir (j'enrage quand j'y
pense)

Que je demeure ici ? La belle jouissance !

Si mon attachement

S I D N E I.

Cessez de m'ennuyer ,

Et partez , ou finon

(on entend le bruit d'un fouët.)

D U M O N T.

Voilà votre courier .

(Henri paraît.)

S I D N E I.

Qui ?

D U M O N T.

Lui : c'est mon Commis .

S C E N E X.

SIDNEI, DUMONT, HENRI.

S I D N E I.

F Aquin, quel est le maître ;
D U M O N T.

**Monsieur , je sçai fort bien que c'est à vous à
l'être ;**

**Mais enfin dans la vie il est de certains cas
Battez-moi , tuez-moi , je ne partirai pas ,
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes ,
Et plus vous me pressez , plus mes craintes se-
crètes**

S I D N E I.

**Henri , partez pour Londre , & portez dans
l'instant**

**A Milord Hamilton ce paquet important ;
Vous, sortez de chez moi, faites votre mémoire.
Après quoi partez : (Il sort.)**

D U M O N T.

**Bon , me voila dans ma gloire ;
Vous me chassez, tems mieux, je m'apartiens; ainsi
Je m'ordonne séjour , moi , dans ce païs-ci . . .
Il n'aura pas le cœur de me quitter , il m'aime ,
Et je veux le sauver de ce caprice extrême :
Les Maîtres cependant sont des gens bienheu-
reux
Que souvent nous ayons le sens commun pour
eux.**

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON , DUMONT.

DUMONT.

VOUS me tirez , Monsieur , d'une très
grande peine ,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous amène ;
Voiez mon pauvre maître , & traitez son cerveau :
Peut-être sçavez-vous par quel travers nouveau
Lui-même il se condamne à cette solitude ,
Et s'il veut , malgré moi , s'en faire une habitude :
Il vient de vous écrire , & sans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré son Exprès.

HAMILTON.

Mon ; mais j'ai remarqué , traversant l'avenue ,
Deux femmes ; dont je crois que l'une m'est
connue ;

Mais ma chaise a passé , je n'ai pû les bien voir :
T'a-t'on dit ce que c'est ? Pourroit-on le sçavoir ?

DUMONT.

Je devine à peu près ; au pays où nous sommes ,
Il faut , Monsieur , qu'il soit grande disette
d'hommes ;

Dès qu'on a sçû mon maître établi dans ces lieux ,
Ambassade aussitôt , sans prélude ennuyeux :
Mais lui , comme il n'est plus qu'une froide statue ,

Il a tout nettement refusé l'entrevûë ;
 Moi , qui ne suis point fait à de telles rigueurs ,
 Je prétens m'en charger , j'en ferai les honneurs ,
 Je les prens pour mon compte , & je sçaitrop le
 monde ,

Si le cœur vous en dit

H A M I L T O N .

Va , fais qu'on te reponde ,
 Instruis-toi de leurs noms Mais est-il averti ?

D U M O N T .

Oui , j'ai fait annoncer que vous êtes ici :
 Il proméne ici près sa rêverie austere ;
 Vous l'avez vû là bas changer de caractère ,
 De ses meilleurs amis éviter l'entretien ,
 Tout fuir jusqu'aux plaisirs ; tout cela n'étoit rien .

H A M I L T O N .

Mais que peut-il avoir ? Quelle seroit la cause . . .

D U M O N T .

Il seroit trop heureux s'il avoit quelque chose ,
 Mais ma foi je le crois affligé sans objet .

H A M I L T O N .

De ce voyage au moins dit-il quelque sujet ?

D U M O N T .

Bon ; parle-t'il encor ? Se taire est sa folie ;
 Ce qu'il vient d'ordonner sur le champ il l'oublie ;
 Il m'avoit chassé , moi , malgré notre amitié ,
 Et j'enrageois très fort d'être congédié ;
 Quelques momens après je fers à l'ordinaire ,

Il dine , sans me dire un mot de notre affaire ;
Voilà ce qui m'afflige & non sans fondement ;
Je l'aimerois bien mieux brutal , extravagant ,
Je lui croirois la fièvre , & puisqu'il faut le dire ,
Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon
délire ,

On sçauroit le remede en connaissant le mal ;
Mais par un incident & bizarre & fatal ,
Grave dans ses revers , tranquille en sa manie ,
Il est fou de sang froid , fou par philosophie ,
Indifferent à tout comme s'il étoit mort ;
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport
Un Régiment ; eh bien , il en a la nouvelle
Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rapelle :
Il avoit , m'a-t'on dit , certain pere autrefois
Qui cachant , comme lui , sous un maintien
fournois .

Sa tristesse , ou plutôt sa démence profonde ,
Ici même un beau jour s'escamotta du monde :
C'est un tic de famille , & j'en suis pénétré ,
Enfin sans vous , Monsieur , c'est un homme
enterré :

Voyez , interrogez , il vous croit , il vous aime ,
Je vous laisserai seuls . . . Mais le voici lui-
même.

S C E N E I I.
S I D N E I , H A M I L T O N .
H A M I L T O N .

J'Ai voulu le premier vous faire compliment,
Ami ; c'étoit trop peu qu'écrire simplement,
Et je viens vous marquer dans l'ardeur la plus vive
Combien je suis heureux du bien qui vous arrive;
Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
Un air si peu sensible aux graces de la Cour.

S I D N E I .

Je vais vous avouer avec cette franchise
Que l'amitié sincère entre nous autorise ,
Que j'aurois mieux aimé , je vous le dis sans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard ;
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut se remettre,
Et si vous entriez dans mes vrais intérêts....

H A M I L T O N .

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts ?
Je ne vous conçois pas ; cet emploi qu'on vous
donne ,

Pour en remercier , vous demande en personne
Quoi ! restez-vous ici ?

S I D N E I .

Je ne vous cache pas
Que dégoûté du monde , ennuyé du fracas ,
Fatigué de la Cour , excédé de la Ville ,
Je ne puis être bien que dans ce libre azile.

HAMILTON

H A M I L T O N.

Mais enfin , au moment où vous êtes placé ,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé ,
Et sur quelques motifs que votre goût se fonde ,
Vous allez vous donner un travers dans le
monde ;

Il ne lui faut jamais donner légèrement
Ces spectacles d'humeur , qu'on soutient rare-
ment ;

On le quitte , on s'ennuie , on souffre , on dissi-
mule ,

On revient à la fin , on revient ridicule ;
Un mécontent d'ailleurs est bientôt oublié ,
Tout meurt , faveur , fortune , & jusqu'à l'amitié ;
Son histoire est finie , il s'exile , on s'en passe ,
Et lorsqu'il reparait , d'autres ont pris la place :
Ne peut-on autrement échaper au cahos ?

Pour s'éloigner du bruit , pour trouver le repos ,
Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'avance ?
L'homme sensé , qu'au monde attache sa naissance ,
Sans quitter ses devoirs , sans changer de séjour ,
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour ;
S'affranchir sans éclat , ne voir que ce qu'on aime ,
Ne renoncer à rien , voilà le seul système :

Mais parlez-moi plus vrai ; d'où vous vient ce
dessein ?

Quel chagrin avez-vous ?

Partie IV.

B

S I D N E I.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul sujet d'en avoir :

H A M I L T O N.

C'est donc misanthropie ;
Prevenez, croïez-moi, cette sombre manie ;
Quels qu'eussent les Humains, il faut vivre avec
eux ,
Un homme difficile est toujours malheureux,
Il faut sçavoir nous faire au pais où nous sommes,
Au siècle où nous vivons :

S I D N E I.

Je ne hais point les hommes ;
Ami, je ne suis point de ces esprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés,
Qui ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture,
Meurent, en méditant de toute la nature ;
Les Hommes ne sont point dignes de ce mépris ;
N'en est de pervers ; mais dans tous les pays
Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse,
J'ai trouvé des raisons d'aimer l'Humanité,
De respecter les nœuds de la Société,
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
D'offenser, d'affliger, de haïr mes semblables.

H A M I L T O N.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné ?

S I D N E I.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? Aux ennuis
condamné ,

Accablé du fardeau d'une tristesse extrême ,

Reducit au sort affreux d'être à charge à moi-
même ,

J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux

D'homme ennuié partout & partout ennuyeux ;

C'est un état qu'envain vous voudriez combattre :

Insensible au plaisirs dont j'étois idolâtre ,

Je ne les connais plus , je ne trouve aujourd'hui

Dans ces mêmes plaisirs que le vuide & l'ennui :

Cette uniformité des Scenes de la vie

Ne peut plus reveiller mon ame apésantie ;

Ce cercle d'embarras , d'intrigues , de projets ,

Ne doit nous ramener que les mêmes objets ,

Et par l'expérience instruit à les connaître :

Je reste sans desirs sur tout ce qui doit être :

Dans le brillant fracas où j'ai long tems vécu ,

J'ai tout vû , tout goûté , tout revû , tout connu ,

J'ai rempli pour ma part ce Théâtre frivole ;

Si chacun n'y restoit que le tems de son rôle ,

Tout seroit à sa place , & l'on ne verroit pas

Tant de gens éternels dont le Public est las :

Le monde , usé pour moi , n'a plus rien qui me
touche ,

Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche ,

Qu'étranger désormais à la Société ,

Je viens de mes deserts chercher l'obscurité.

H A M I L T O N .

Quelle fausse raison , cher ami , vous égare
Jusqu'à croire deffendre un projet si bizarre ?
Si vous avez goûté tous les biens des Humains ,
Si vous les connaissez , le choix est dans vos mains ,
Bornez-vous aux plus vrais , & laissez les chimeres
Dont le repentir fuit les lueurs passageres :
Quel fut votre bonheur ! A present sans desirs
Vous avez , dites-vous , connu tous les plaisirs ;
Eh quoi ! n'en est-il point au-dessus de l'ivresse
Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse ?
Ce tourbillon brillant des folles passions ,
Cette Scene d'erreurs , d'excès , d'illusions ,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la
sphere ?

La raison à nos vœux ouvre une autre carrière ;
Croïez-moi , cher ami , nous n'avons pas vécu ;
Employer ses talens , son tems , & sa vertu ,
Servir au bien public , illustrer sa patrie ,
Penser enfin , c'est là que commence la vie ,
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux ;
La volupté par qui l'honnête homme est heureux ;
Notre ame pour ces biens est toute neuve en-
core

Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous de-
vore ?

S I D N E I .

Je connois la raison , votre voix me l'apprend ,

Mais que peut-elle enfin contre le sentiment ?
Marchez dans la carrière où j'aurois dû vous
 suivre ,
Pour moi , je perds déjà l'esperance de vivre ;
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau ;
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être ,
Mon état désormais est de n'en plus connaître ;
Privé du sentiment , & mort à tout plaisir ,
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

H A M I L T O N.

Connaissez votre erreur ; cet état méprisable ;
Ce néant deshonne une ame raisonnable ;
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras ,
L'homme qui sçait penser ne se suffit-il pas ?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême ,
Ne vous reste-t'il point à jouir de vous-même ?
Pour vivre avec douceur, cher ami , croîez-moi ,
Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi ,
Heureux de se trouver , & digne de se plaire :
Je ne conseille point une retraite entière ,
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la solitude & la Société ;
Des jours passés ici dans une paix profonde
Vous feront souhaiter le commerce du monde
L'absence , le besoin vous rendront des desirs ,
Il faut une intervalle , un repos aux plaisirs ,

Leur nombre accable enfin, le sentiment s'épuise,
 Et l'on doit se priver pour qu'il se reproduise ;
 Vous en êtes l'exemple , & tout votre malheur
 N'est que la lassitude & l'abus du bonheur :
 Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
 De ces noirs sentimens: on est ce qu'on veut être;
 Souverain de son cœur , l'homme fait son état ,
 Et rien , sans son aveu , ne l'élève ou l'abat ;
 Mais enfin , parlez-moi sans fard , sans défiances ,
 Quelque dérangement , causé par vos dépenses ,
 N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts ?
 Je puis tout réparer , ma fortune est à vous.

S I D N E I.

Je sens , comme je dois , ces procédés sincères ;
 Mais nul désordre , ami , n'a troublé mes affaires,
 Vous verrez quelque jour , que du côté du bien
 J'étois fort en repos , & que je ne dois rien.

H A M I L T O N.

Ami , vous m'affligez , votre état m'inquiète,
 Ce sinistre discours

S I D N E I.

Peut-être la retraite

Sçaura me délivrer de tous ces sentimens ;
 Il faut , pour m'y fixer , quelques arrangemens ,
 Ma lettre vous instruit , suivez mon espérance ,
 Tout mon repos dépend de votre diligence :
 Aureste , en attendant que j'aie au premier jour
 De ce nouveau bienfait remercier la Cour ,

Vous m'y justifierez ; d'une pareille absence
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence ;
Après ces soins remplis , je vous attends ici ,
Partez , si vous aimez un malheureux ami.

S C E N E I I I.

H A M I L T O N.

C E ton mystérieux , cette étrange conduite
Ne m'assurent que trop du transport qui
l'agite ;

Il cache sûrement quelque dessein cruel ,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel

S C E N E I V.

H A M I L T O N , H E N R I .

H E N R I .

O N m'a dit votre nom à la poste prochaine ,
Monsieur , d'aller plus loin je n'ens pas pris
la peine ;

Notre Maître vers vous nous envoyoit d'ici ,
Mais puisque vous voilà , voici la lettre aussi .

H A M I L T O N .

Donne ; cela suffit ; tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains :

S C E N E V.
H A M I L T O N.

QU'a-t'il donc pû m'écrire?

(*Il lit.*)

„ Recevez , cher ami , mes éternels adieux ;
„ Vous sçavez à quel point j'adorai Rosalie ,
„ Et que j'osai trahir un amour vertueux ;
„ J'ignore son destin : si la rigueur des Cieux
„ Permet qu'on la retrouve & conserve sa vie ,
„ Je lui donne mes biens par l'écrit que voici ,
„ Et remets son bonheur aux soins de mon ami ;
„ Daignez tout conserver , si sa mort est certaine ;
„ Epargnez sur mon sort des regrets superflus ,
„ J'étois lassé de vivre , & je brise ma chaîne ;
„ Quand vous lirez ceci , je n'existerai plus.

S I D N E I.

Quel déplorable excès , & quelle frénésie !
Allons le retrouver , prévenons sa furie.

S C E N E V I.

SIDNEI, *entrant d'un air égaré.* **HAMILTON**.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé en silence.*

R Eprenez ce dépôt qui me glace d'effroi ;
Vous me trompiez , cruel !

(*Il lui rend sa lettre.*)

S I D N E I.

Que voulez-vous de moi ?

Puisque vous sçavez tout, plaignez un misérable ;
Ma funeste existence est un poids qui m'accable ;
Je vous ai déguisé ma triste extrémité ,
Ce n'est point seulement insensibilité ,
Dégoût de l'Univers à qui le sort me lie ,
C'est ennui de moi-même , & haine de ma vie :
Je les ai combattus , mais inutilement ;
Ce dégoût désormais est mon seul sentiment ,
Cette haine , attachée aux restes de mon être ;
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître ;
Mon cœur , mes sens flétris , ma funeste raison ,
Tout me dit d'abrégér le tems de ma prison :
Faut-il donc sans honneur attendre la vieillesse ,
Trainant pour tout destin les regrets, la foiblesse ,
Pour objet éternel l'affreuse Vérité ,
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été ?
C'est au stupide , au lâche à plier sous la peine ,
A ramper , à vieillir sous le poids de sa chaîne ;
Mais vous en conviendrez , quand on sçait re-
flechir ,

Malheureux sans remède , on doit sçavoir finir.

H A M I L T O N.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire ?
Que la raison sur vous reprenne son empire ;
Un frein sacré s'opose à votre cruauté :
Vous vous devez d'ailleurs à la Société.

B ,

Vous n'êtes point à vous , le tems , les biens , la
vie ,

Rien ne nous appartient , tout est à la Patrie.

Les jours de l'honnête homme , au conseil , au
combat ,

Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat ;

Venez remplir le rang où vous devez paraître ,

Votre esprit occupé va prendre un nouvel être ,

Tout renaitra pour vous . . . Mais hélas ! je vous
voi

Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi :

Quoi ! sans appréhender l'horreur de ce passage ,

Vous suivrez de sang froid dans leur fatal cou-
rage

Ces Heros insensés

S I D N E I .

Ce courage n'est rien ;

Je suis mal où je suis , & je veux être bien :

Voilà tout ; je n'ai point l'espoir d'être célèbre ,

Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre ,

Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux

Un procédé tout simple à qui veut être mieux ;

D'ailleurs que suis-je au monde ? Une foible
partie

Peut bien , sans nuire au Tout , en être desunié ;

A la Société je ne fais aucun tort ,

Tout ira comme avant ma naissance & ma mort ;

Peu de gens , selon moi , sont assez d'importance

Pour que cet Univers remarque leur absence :

H A M I L T O N.

Continuez , cruel : calmez dans vos fureurs ,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs :
Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore désirable ?

S I D N E I.

Dans l'état où je suis , on pèse à l'amitié ,
Je ne puis désirer que d'en être oublié.

H A M I L T O N.

Vous m'offensez , Sidnei , quand votre ame in-
certaine

Peut douter de mon zèle à partager sa peine :
Mais cette Rosalie , adorée autrefois ,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des
droits ?

Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire ?
Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire :
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

S I D N E I.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour :
Je l'ai trop outragé , méprisable , infidelle ,
Quand je la reverrois , suis-je encor digne d'elle ?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti ,
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
Témoin de mes erreurs , vous n'avez pu com-
prendre

Comment j'abandonnai l'Amant la plus tendre :

Le ſçavois-je moi-même ? égaré , vicieux ,
 Je ne méritois pas ce bonheur vertueux ,
 Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la
 tendreſſe ,
 Que j'aurois respecté juſques dans ſa foibleſſe ,
 Lui promettant ma main , j'avois fixé ſon cœur ,
 Je la trompois : enfin laſſé de ſa rigueur ,
 Laſſé de ſa vertu , j'abandonnai ſes charmes ,
 J'affligeai l'amour même ; indigne de ſes larmes ,
 Je promenai partout mes aveugles deſirs ,
 J'aimai ſans eſtimer , triſte au ſein des plaiſirs :
 Errant loin de nos bords , j'oubiai Roſalie ,
 Elle avoit diſparu pleurant ma perfidie :
 Hélas ! peut-être , ami , j'aurai cauſé ſa mort.
 Depuis que je ſuis las du monde & de mon fort ,
 Au moment de finir ma vie & mon ſuplice ,
 J'ai voulu reparer ma honteuſe injuſtice ;
 Pour lui donner mes biens , comme vous ſçavez
 tout ,
 Je l'ai cherchée à Londres , aux environs , partout ,
 Mais depuis plus d'un mois les recherches ſont
 vaines.

H A M I L T O N.

Du ſoin de la trouver fiez-vous à mes peines.

S I D N E I.

Non , quand je le pourrois , je ne la verrois plus :
 Mes ſentimens troublés , tous mes ſens confon-
 dus ,

Tout me sépare d'elle , & mon ame éclipsée
De ma fin seule , ami , conserve la pensée ;
Je ne voulois sçavoir sa retraite & son sort
Que pour la rendre heureuse , au moins après ma
mort ,

Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déjà frappé de l'atteinte mortelle.

H A M I L T O N .

Elle oubliera vos torts , en voyant vos regrets ,
L'amour pardonne tout : laissez d'affreux projets ,
Différez-les du moins , rassurez ma tendresse ,
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse ,
Vous entendrez sa voix , vous vaincrez vos
dégoûts ,

Je ne veux que du tems , me le promettez-vous ?
Mon cher Sidnei , parlez :

S I D N E I .

J'ai honte de moi-même.

Laissez un malheureux qui vous craint & vous
aime

(*Dumont paraît.*)

J'ai besoin d'être seul Je vous promets , ami ,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

H A M I L T O N .

Non , je vous suis.

S C E N E V I I.

H A M I L T O N , D U M O N T.

D U M O N T, *arrêtant Hamilton qui sort.*

Monsieur, un mot de conséquence.

H A M I L T O N.

Hâte-toi, je crains tout.

D U M O N T.

Quoi ! son extravagance...

H A M I L T O N.

Il veut se perdre : il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même.

D U M O N T.

Oh ! je ne le crains pas :

J'ai pris ses pistolets, son arsenal est vuide,
Et j'ai sçu m'emparer de tout meuble homicide ;
Consignez-moi sa vie en toute sureté :
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien. . . .

H A M I L T O N.

Va donc, ne le perds point de vûë,

Vois si je puis entrer.

D U M O N T, *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnuë....

Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut ma foi,
Que cela soit dans l'air, & j'en tremble pour moi.
Ce travers tient aussi l'une des Pèlerines,
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines.

Vous allez le sçavoir , ma course a réussi ,
Mon maître est reformé , c'est vous qu'on veut ici ,
Elle dit vous connaître , elle est ma foi jolie ,
Cela rapelleroit le deffunt à la vie ;
Des façons , des propos , des yeux à sentimens ,
Un certain jargon tendre , imité des Romans ,
Tout cela.... vous verrez : on vient , je croi....
c'est elle ,
Je cours dans mon donjon me mettre en senti-
nelle.

S C E N E V I I I.

ROSALIE , HAMILTON.

HAMILTON.

Que vois-je , Rosalie ! Ah quel moment
heureux !

Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux !

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée
Prête à voir terminer sa triste destinée !

J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous ,

Quelle étrange demarche ! Ah dans des tems plus
doux

J'étois bien sûre , hélas ! d'obtenir votre estime ;

Mais de tout au malheur on fait toujours un
crime .

Vous me condamnez.

H A M I L T O N .

Non , vivez , cet heureux jour ,
N'est point fait pour les pleurs , il est fait pour
l'amour .

R O S A L I E .

Que dites-vous , ô Ciel ! ma surprise m'accable...

H A M I L T O N .

Sidnei dans les remords

R O S A L I E .

Quel songe favorable !

Il m'aimeroit encore !

H A M I L T O N .

Il est digne de vous ;

Vous finirez ses maux , il sera votre époux .

R O S A L I E .

Laissez-moi respirer , vous me rendez la vie ;
Quel heureux changement dans mon ame ravie !
Tous mes jours ressembloient au moment de la
mort ;

Mais ne flattez-vous point un crédule transport ?

H A M I L T O N .

Non , croyez votre cœur , vous êtes adorée ;

Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée...

R O S A L I E .

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié ;
Vous connaissez mon cœur , il est justifié :
Oui , je l'aimois encor même sans espérance ,
C'est un bien que n'a pû m'ôter son inconstance ,

Et si , malgré l'excès de mon accablement ,
J'ai vécu jusqu'ici , c'est par ce sentiment ;
Victime du malheur , quand Sidnei m'eût trahie ,
Privée au même tems d'une mere chérie ,
Je vins cacher mes pleurs , & fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin ;
Mais loin de voir calmer ma vive inquiétude ,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude ;
Voisine de ces lieux soumis à mon Amant ,
J'y venois , malgré moi , rêver incessamment ,
Tout m'y parloit de lui , tout m'offroit son
image ,

J'avois tout l'Univers dans ce séjour sauvage ;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres deserts ;
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers :
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue ,
Quel trouble me faisoit , quand j'appris sa venue !
Pour la dernière fois je voulois lui parler ,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler ;
Je succombois sans doute à ma douleur mortelle ,
Si je ne l'eusse vû que toujours infidelle ;
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir ?
Venez , guidez mes pas , & comblez mon espoir.

H A M I L T O N .

Commandez un moment à votre impatience ,
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance ,
Mais il me faut d'abord disposer votre Amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.

Il est dans la douleur , égaré , solitaire. . . .
Je vous éclaircirai ce funeste mystère ,
Qu'il vous fuffise ici de sçavoir qu'en ce jour ,
Fidèle , heureux par vous , il vivra pour l'amour.
Je differe à regret l'instant de votre joie ;
Mais enfin , avant vous , il faut que je le voie.

R O S A L I E.

Tous ces retardemens me pénètrent d'effroi....
Vous me trompez ; Sidnei ne pensoit plus à moi.

H A M I L T O N.

Je ne vous trompe pas ; si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous ; mais non , je
me retire ;

Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

R O S A L I E.

Du destin de mes jours je me remets à vous ,
Songez que ces délais , dont mon ame est saisie ,
Sont autant de momens retranchés à ma vie.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEI.

C'EN est donc fait enfin, tout est fini pour moi !

Ce breuvage fatal , que j'ai pris sans effroi ,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille ,

Va du dernier sommeil assoupir cet argile !

Nul regret , nul remord ne trouble ma raison ;

L'esclave est-il coupable en brisant sa prison ?

Le Juge , qui m'attend dans cette nuit obscure ,

Est le pere & l'ami de toute la nature ;

Rempli de sa bonté , mon esprit immortel

Va tomber , sans frémir , dans son sein paternel.

SCENE II.

SIDNEI , HAMILTON.

HAMILTON.

QU'aux peines d'un ami vous êtes peu sensible !

Pourquoi donc , cher Sidnei , vous rendre inaccessible ?

Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir ,

Et dissiper l'horreur d'un cruel desespoir ;
Je n'ai pû pénétrer dans votre solitude :
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude ,
Et la Raison sur vous va reprendre ses droits.

S I D N E I.

Embrassons-nous , ami , pour la dernière fois.

H A M I L T O N.

Quel langage accablant ! Dans cette léthargie ,
Quoi ! je retrouve encor votre ame ensevelie.

S I D N E I.

De mes derniers desirs , de ma vive douleur
J'ai déposé l'espoir au fonds de votre cœur ;
Que mon attente un jour par vos soins soit rem-
plie ,

Si la mort a frappé la triste Rosalie

H A M I L T O N.

Non , elle vit pour vous ; repondez par pitié ,
Repondez à l'espoir , aux vœux de l'amitié ,
Parlez : si Rosalie à votre amour renduë ,
Dans ces lieux , aujourd'hui s'offroit à votre vûë
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux mo-
mens

Où vous renouvellez les plus tendres sermens ;
Sensible à vos remords , oubliant votre offense ,
Fidelle à son amour malgré votre inconstance ,
Enfin avec ces traits , cette ingénuité ,
Cet air intéressant qui pare la beauté ,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie ,

Au charme de revoir une Amante attendrie ,
De faire son bonheur , de reparer vos torts ,
De partager ses vœux , sa vie & ses transports !

S I D N E I.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée :
Vous sçavez mes projets , si l'eusse trouvée ,
Je recommanderois son bonheur à vos soins ;
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas moins .

H A M I L T O N.

Puisqu'en vain l'Amitié vous conseille & vous
prie ,

L'Amour doit commander ; paraissez , Rosalie.

S I D N E I.

Rosalie ! . . . Est-ce un songe ? En croirai-je mes
yeux ?

Vous , Rosalie , ô Ciel ! & dans ces tristes lieux !

S C E N E I I I.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

R O S A L I E.

OUi, c'est moi, qui malgré mon injure &
ma peine ,

N'ai jamais pû pour vous me refoudre à la haine :

C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux ,

Votre cœur m'appartient, puisqu'il est vertueux...

Mais que vois-je ? Est-ce là l'effet de ma présence ?

On me trompe , Hamilton ; ce farouche silence...

S I D N E I.

Confondu des chagrins que j'ai pû vous causer ;
Que répondre, quand tout s'unit pour m'accuser ?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice ;
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice ?
Du sort , sans murmurer , je dois subir les coups ,
Je ne meritois pas le bonheur d'être à vous !

R O S A L I E.

J'ai pleuré vos erreurs , j'ai plaint votre foiblesse ;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

S I D N E I.

Ne me regrettez plus ; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur ;
L'état que m'aprétoient mes tristes destinées
Auroit semé d'ennui vos plus belles journées ;
Le destin vous devoit des jours pleins de dou-
ceur :

Mon triste caractère eût fait votre malheur.

R O S A L I E.

Le pouvez-vous penser ? Quelle injustice extrême !

Est-il quelque malheur , aimé de ce qu'on aime !
Sensible à vos chagrins , & sans m'en accabler ,
Je ne les aurois vûs que pour vous consoler ;
Si mes soins redoublés , si ma vive tendresse
N'avoient pû vous guérir d'une sombre tristesse ;
Je l'aurois partagée , & sans autres desirs ,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs !

Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

S I D N E I.

Vous ne connaissez pas ma destinée affreuse ;
Insensible à la vie au milieu de mes jours ,
Il m'étoit réservé d'en detester le cours ,
De voir pour l'ennui seul renaître mes journées ,
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

R O S A L I E.

Que dites-vous , cruel , quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur ?
Calmez l'état affreux d'une Amante alarmée ;
Vous aimeriez vos jours , si j'étois plus aimée ;
Dans le sein des vertus , dans les nœuds les plus
doux ,

L'image du bonheur s'offrant encor à vous ,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle ;
Le véritable amour donne une ame nouvelle ;
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux
L'un pour l'autre formés , & l'un par l'autre
heureux ,

Est faite pour calmer toute aveugle furie ;
Pour adoucir les maux , pour embellir la vie.

S I D N E I.

Qu'entens-je ! je pouvois me voir encor heureux !
Quel bandeau tout à coup est tombé de mes
yeux ?

Tout étoit éclipsé , tout pour moi se ranime ,
Et tout dans un moment retombe dans l'abîme !

Quel mélange accablant de tendresse & d'horreur !
 D'un côté Rosalie ! & de l'autre.... O douleur !
 Malheureux ! Qu'ai-je fait ?... Fuyez....

R O S A L I E.

De ma tendresse
 Voila donc tout le prix ! (*à Hamilton.*)
 vous trompiez ma foiblesse !

(*Elle veut sortir.*)

S I D N E I *se jettant aux genoux de Rosalie.*
 Non , s'il vous a juré mon sincere retour ,
 S'il a peint les transports d'un immortel amour ,
 Il ne vous trompoit pas , ma chere Rosalie.
 Je deteste à vos pieds le crime de ma vie ,
 Je deteste ces jours où l'erreur enchaînoit
 Les sentimens d'un cœur qui vous appartenait ;
 Ah ! si par mes fureurs vous fûtes outragée ,
 Si je fus criminel , vous êtes trop vengée ;
 L'Amour pour me punir attendoit ce moment.

R O S A L I E.

Que dites-vous, Sidnei ? Quel triste égarement....

S I D N E I.

Je ne dis que trop vrai ; plaignez mon sort funeste ;
 Au sein de mon bonheur le desespoir me reste ;
 L'Amour rallume en vain ses plus tendres trans-
 ports , (remords ;
 Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des
 Oui , d'une illusion échappée à ma vûe ,
 Je découvre trop tard l'effrayante étendue :

Quels

Quels lieux vous déroboient ? Quelle aveugle
fureur

Egara ma raison , & combla mon malheur ! ...

R O S A L I E.

Laissons des maux passés l'image déplorable :

Non , mon cœur ne sçait plus que vous fûtes cou-
pable ,

Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour & l'honneur devoient former nos
nœuds ;

Mais, pourquoi me causer de nouvelles allarmes ?
Vous vous troublez ; vos yeux se remplissent de
larmes.

S I D N E I.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur !
Oubliez un barbare indigne du bonheur ;
Je vous revois trop tard , ma chere Rosalie ,
Je vous perds à jamais , ç'en est fait de ma vie :
Je touche, en fremissant, aux bornes de mon sort ;
Oui , cette nuit me livre au sommeil de la mort ;
Aprenez , déplorez le plus affreux délire :
Vous m'aviez dit trop vrai , le voile se déchire ,
Je suis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne , & que le ciel poursuit.
Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite à Hamilton.
Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrémités d'un malheur nécessaire....

R O S A L I E.

Que vois-je ! aïez pitié de mon cœur allarmé ;
Laissez....

Partie IV.

C

S I D N E I.

Il n'est plus tems, le crime est consommé :
 Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont
 vaines,
 Un poison invincible a passé dans mes veines.

R O S A L I E.

Barbare !

H A M I L T O N.

Malheureux !

R O S A L I E.

Il faut sauver ses jours ;
 Peut-être en ce malheur il est quelque secours.

H A M I L T O N.

Je me charge de tout, comptez sur moi, j'y vole,
 Ne l'abandonnez pas. (*Il sort.*)

S I D N E I.

Espérance frivole !

S C E N E I V.

S I D N E I, R O S A L I E.

R O S A L I E.

E Toit-ce donc ainsi, cruel, que vous m'aimiez ?

S I D N E I.

Moi, si je vous aimois ! Ah ! si vous en doutiez,
 Ce soupçon me rendroit la mort plus douloureuse ;

Voyant que ma recherche étoit infructueuse,
 J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour vous ;
 A la mort condamné, j'ai devancé ses coups ;

J'aurois vû naître, au sein des ennuis & des larmes,
 Un nouvel Univers embelli par vos charmes ;
 La Vérité trop tard a levé le bandeau,
 Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau :
 Soumis à mon Auteur, je devois sur moi-même
 Attendre, en l'adorant, sa volonté suprême ;
 Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bon-
 heur ;
 J'ai blessé sa puissance, il en punit mon cœur.

S C E N E V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE,
 DUMONT.

HAMILTON à Dumont,

Que ne m'obéis-tu ?

SIDNEI.

Non, ma mort est trop sûre.

DUMONT.

Ah ! vous vous regrettez ? J'entreprends cette
cure... SIDNEI.

Chassez cet insensé :

DUMONT.

Vous êtes fort heureux

Que loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux ;
 Je vous gardois à vûe, & d'une niche obscure
 J'avois vû des apprêts de fort mauvais augure ;
 Distrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
 Dans votre cabinet vous êtes repassé ;
 Par l'alcove & sans bruit, durant cette intervalle,
 Je suis venu changer cette liqueur fatale,
 Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

R O S A L I E.

Je renais.

H A M I L T O N.

O bonheur !

S I D N E I.

A peine je le croi....

Il baise la main de Rosalie, & embrasse Hamilton & Dumont.

Rosalie... Hamilton... & toi dont l'heureux zele
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer...

D U M O N T.

Vivez, je suis payé ;

Les gens de mon païs font tout par amitié ;
Ils n'envifagent point d'autre reconnoissance ;
Le plaisir de bien faire est notre recompense.

S I D N E I.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,
Vont fixer fur mes jours les plaisirs & l'honneur,
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Rosalie,
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer,
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer ;
Partagez mes destins, je vous dois tout mon être :
C'est pour vous adorer que je viens de naître.

D U M O N T.

Ne sçavois-je pas bien qu'on en revenoit là ?
Ennui, haine de soi, chansons que tout cela ;
Malgré tout le jargon de la Philosophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi vive la Vie ! *Fin.*

T A B L E

De la premiere Partie.

L E T T R E S de M. Rousseau à M. de Lasseré.	<i>pag. 3</i>
Du même, au R. P. Brumoy, Jésuite.	4
Du même, à M. de Lasseré.	5
Epitre à Mgr. l'Evêque de Luçon.	8
Vert-Vert, à Madame de *** Abbessé de ***	
Chant I.	9
Chant II.	15
Chant III.	22
Chant IV.	27
Lettre sur la Sortie des Jésuites à M. l'Abbé Marquet.	35
Le Lutrin Vivant.	37
Le Carême in-promptu.	44
La Chartreuse.	52
Les Ombres	76
Vers sur la Tragédie d'Alzire.	88
Envoi de l'Epitre suivante à Madame ***	89
Epitre à ma Muse.	91
Epitre au P. Bougeant, Jésuite.	110
Vers sur les Tableaux exposés à l'Académie Royale de Peinture, au mois de Septembre 1737.	133
Epitre à ma Sœur.	137

T A B L E

De la seconde Partie.

EPI TRE à M. le Contrôleur Général, ,
Ode au Roi , sur la Guerre présente. }

POESIES PASTORALES.

Enterpe. Ode à Virgile. 13
Idylle. Le Siècle Pastoral. 19

ECLOGUES DE VIRGILE.

I. Tityre. 27
II. Iris. 33
III. Palémon. 38
IV. L'Horoscope de Marcellus. 48
V. Daphnis. 53
VI. Silene. 62
VII. Mélibée. 71
VIII. Les Regrets de Damon. 76
IX. Moëris. 85
X. Gallus. 93

O D E S.

L'Amour de la Patrie. 99
A Monseigneur le Duc de S. Aignan. 105
A Monseigneur l'Archevêque de Tours. 109
Sur une Canonisation. 113
A une Dame. 117
L'Ingratitude. 122
Au Roi Stanislas. 128
La Médiocrité. 144

T A B L E

De la troisième Partie.

E P I T R E à M. Gresset.	3
Edouard , Tragédie.	6
L'Harmonie , Discours.	87

T A B L E

De la quatrième Partie.

S I D N E I , Comédie.	9
-------------------------------	---

79802313

Pas Perdu's

31. 1. 80

